LETTRES
DU COMTE
DE CHESTERFIELD.

Digitized by Google

Digitized by Google

SBN
627.691

LETTRES
DU COMTE
DE CHESTERFIELD
A SON FILS
PHILIPPE STANHOPE.

Première Edition Italienne.

TOME QUATRIÈME.

À VENISE
Chez Justin Pasquali, Libraire:

Imprimé par Joseph Molinari
1811.

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRES

DE MILORD

CHESTERFIELD.

LETTRE CLXXXVIII.

Je vous ai envoyé tant de différentes lettres à Paris, que celle-ci sera seulement un sommaire de toutes les précédentes.

Vous avez eu jusqu'à présent plus de liberté qu'aucun jeune homme de votre âge n'a jamais eue; et je vous dois cette justice que vous en avez fait un meilleur usage qu'aucun; mais alors, quoique vous ne fussiez pas tenu à la chaîne, vous aviez un ami avec vous. Vous serez non seulement libre à Paris, mais vous n'aurez personne pour vous donner des avis: il faut que votre bon sens soit votre guide. Je me repose sur votre raison, et je suis convaincu que je recevrai de Paris des témoignages aussi avantageux de votre conduite que je le

souhaite; car je vous avertis que je serai informé exactement de tout ce que vous faites, et presque de tout ce que vous dites.

Jouissez des plaisirs de la jeunesse, mais usez-en avec le rafinement d'un homme de goût. Qu'ils élevent votre caractère au lieu de l'abaisser, et l'ornent au lieu de l'avilir; qu'ils soient enfin les plaisirs d'un gentilhomme. Prenez-les, au moins, avec vos égaux, mais plus souvent parmi les François qui sont au dessus de vous.

Informez-vous du caractère des différentes personnes qui sont à votre Académie, avant que vous formiez des liaisons avec eux, et soyez le plus sur vos gardes avec ceux qui sont les plus empressés à vous connoître.

Vous ne pouvez pas étudier beaucoup à l'Académie, mais vous pouvez y étudier utilement, si vous êtes bien économe de votre temps, et que vous donniez à la lecture ces quarts-heures que tout le monde a de loisir dans le cours de la journée, et qui à la fin de l'année montent à un temps considérable. Il faut que vous lisiez chaque jour les auteurs Grecs. Je n'entends pas les poëtes, comme Anacréon, Théocrite, ou même le langage des héros d'Homère, dont tous ceux qui ont la plus légère connoissance du Grec parlent souvent, et qu'ils citent presque toujours; mais j'entends Platon, Aristote, Démosthènes et

Thucydide, que personne ne connoît, hormis les vrais savans. C'est le Grec qui doit vous distinguer dans le monde savant; le Latin seul ne peut vous donner cette réputation. Il faut cultiver la langue grecque pour la retenir; car on ne s'en souvient pas aussi facilement que du Latin. Quand vous lisez l'histoire, ou d'autres livres d'amusement, que chaque langue que vous possédez ait son tour; de sorte que non seulement vous la reteniez, mais même que vous vous perfectionniez dans ses beautés. Je vous prie aussi de converser en Allemand et en Italien avec ceux du pays; cela les flattera et vous sera utile en même temps.

Je vous prie de vous appliquer à vos exercices. Quoiqu'il n'y ait pas beaucoup de mérite à les bien faire, il est bas et ridicule de s'en acquitter mal.

Je vous recommande les pièces de théâtre, qui sont excellentes à Paris. Les tragédies de Corneille et de Racine, et les comédies de Molière, sont d'excellentes leçons pour le cœur et pour l'esprit. Il n'y a point actuellement et il n'y eut jamais de théâtre comparable au François. Si la musique des opéra François ne plaît pas à votre oreille Italienne, il y a au moins du bon sens et de l'harmonie dans les mots; c'est plus que je ne puis dire d'aucun opéra Italien que j'aie jamais lu ou entendu lire de ma vie.

Digitized by Google

Je vous envoie une lettre de recommandation incluse pour le Marquis de Matignon, que je vous prie de lui remettre aussi-tôt que vous pourrez. Je suis sûr que vous éprouverez les bons effets de son amitié particulière pour moi et pour Lord Bolingbroke, qui lui a aussi écrit à votre sujet. Par cette lettre et les précédentes vous serez d'abord si bien introduit dans les meilleures compagnies Françoises, que vous auriez de la peine à trouver les mauvaises; mais je ne vous soupçonne pas capable d'une conduite si perverse. Je suis sûr que vous avez trop d'ambition louable pour préférer une compagnie basse et déshonorante à celle de ceux qui sont au dessus de vous par leur âge et leur rang. Votre caractère et conséquemment votre fortune dépendent absolument de la compagnie que vous fréquentez et du tour que vous prendrez à Paris. Je n'entends pas un tour grave: au contraire, je vous recommande d'être gai, vif et enjoué, mais en même temps avec décense et discernement.

Evitez toutes sortes de querelles et de mauvaises affaires. Elles dégradent la réputation, et sont particulièrement dangereuses en France, où un homme, qui ne ressent pas un affront, est déshonoré, et ruiné lorsqu'il le ressent. Les jeunes François sont emportés, étourdis, pétulans, très-prévenus en faveur de leur nation, et très-avantageux.

Digitized by Google

Trêve de toutes sortes de badinages et de réflexions sur leur nation, qui sont toujours déplacées et communément injustes. Les nations froides du Nord considèrent les François comme une nation frivole, qui sifle, chante, et danse toujours: il s'en faut de beaucoup que cette notion soit vraie, quoique plusieurs petits-maîtres semblent la justifier par leur conduite; mais ces petits-maîtres, mûris par l'âge et par l'expérience, deviennent souvent de très-habiles gens. Le nombre de grands et de très-grands hommes d'Etat, aussi-bien que d'excellens auteurs, que la France a produits, est une preuve certaine que les François ne sont pas ce peuple frivole, insoucieux, et inconsidéré que les préjugés des peuples du Nord représentent. Paroissez goûter et approuver tout d'abord, et je vous promets que vous aimerez et approuverez bien des choses dans la suite.

J'espère que vous m'écrirez constamment une fois chaque semaine; je souhaite que cela soit tous les jeudis, et que vos Lettres puissent m'informer de vos actions personnelles, non pas des choses que vous voyez, mais des personnes que vous frequentez et de ce que vous faites.

Soyez votre Mentor, à présent que vous n'en aurez pas d'autre. Quant à l'élocution; il faut que je vous le répète, il n'y a rien de

Digitized by Google

plus nécessaire; tous les autres talens, sans cela, sont inutiles, excepté dans votre cabinet.

Il paroît ridicule de vous recommander d'étudier avec votre maître de danse; mais les graces du corps sont de la plus grande conséquence, sur-tout pour vous. Adieu.

LETTRE CLXXXIX.

du 12 Nov. 1750.

Vous penserez peut-être que cette lettre tourne sur des sujets frivoles et de peu d'importance, et vous auriez raison, si vous les considériez à part; mais si vous les voyez réunis dans un point de vue, vous serez convaincu que, comme différentes parties conspirent à former l'extérieur d'un homme du monde, ils sont de la plus grande importance. Je ne parlerai pas actuellement de ces manières prévenantes que je vous ai si souvent recommandées; mais je descendrai jusqu'à votre habillement, votre propreté, et le soin de votre personne.

Quand vous arriverez à Paris, vous devez avoir soin d'être exactement bien mis, c'est-à-dire, comme sont les gens du beau monde. Cela ne consiste pas dans la richesse des habits,

mais dans le goût, la façon, et la manière dont on les porte. Un bel habit mal fait, et qu'on porte d'un air maussade et embarrassé, au lieu d'orner, ne fait qu'exposer la mauvaise grace de celui qui le porte. Ayez le meilleur tailleur François, afin que vos habits soient de goût et faits pour vous: et alors portez-les, boutonnez-les et déboutonnez-les comme font les gens du bel air. Que votre domestique apprenne du meilleur friseur à donner à votre chevelure le plus grand avantage, car c'est une partie essentielle de la parure. Ayez soin que vos bas soient bien tirés et vos souliers bien bouclés, car rien ne donne un air plus gauche que cette négligence. Soyez d'une grande propreté sur votre personne; que vos dents, vos mains, et vos ongles soient remarquables par un soin particulier de les tenir propres. Une bouche mal-propre a des conséquences très-fâcheuses; cette négligence cause infailliblement des peines très-aigues, et fait dépérir les dents, en inspirant du dégoût pour la mauvaise odeur qu'elles exhalent. C'est pourquoi j'insiste que vous laviez vos dents, avant toute autre chose, tous les matins avec une éponge et de l'eau chaude pendant quatre ou cinq minutes, et ensuite lavez-vous la bouche cinq ou six fois. Mouton, que je vous prie d'envoyer chercher aussi-tôt que vous arriverez à Paris, vous donnera un opiate et un liquide,

dont vous ferez quelquefois usage. Rien ne paroît plus bas et plus dégoûtant que des mains mal-propres et de vilains ongles. Je ne vous soupçonne pas de cette habitude grossière de ronger vos ongles; mais ce n'est pas assez; il faut les tenir propres et unis, sans cette crasse noire que l'on voit aux gens de la populace. Il faut les couper en demi-cercle, et chaque fois que vous essuyez vos mains, frottez en arrière la peau autour de vos ongles, afin d'empêcher une excrescence qui les rendroit trop courts. La propreté du reste de votre personne, qui sera très-avantageuse à votre santé, peut être entretenue par le bain chaud. J'avoue ingénuement que je vous recommande ces petits articles, parce que je soupçonne qu'un tel avis n'est pas inutile; car lorsque vous étiez à l'école, vous étiez plus mal-propre qu'aucun de vos condisciples. Il faut que j'ajoute une autre précaution, c'est de ne jamais mettre vos doigts, comme font trop de personnes, dans votre nez et vos oreilles: c'est une grossiéreté vulgaire et des plus malséantes en compagnie: elle dégoûte et fait lever le cœur aux spectateurs. Quant à moi, j'aimerois mieux voir le doigt d'un homme dans sa culotte que dans son nez. Lavez bien vos oreilles tous les matins, et mouchez-vous toutes les fois qu'il est nécessaire, sans regarder ensuite dans votre mouchoir. Un gentilhomme doit avoir dans les

petites choses, comme dans les grandes, les manières nobles: le bon sens et l'observation vous guideront là-dessus. Faites une attention particulière aux manières, à la diction, aux mouvemens des gens du premier rang, et formez-vous d'après ces modèles. D'un autre côté, remarquez les façons des gens du vulgaire, afin de les éviter; car, quoique les choses qu'ils disent ou qu'ils font soient peut-être les mêmes, la manière est tout-à-fait différente: c'est en cela, et en rien d'autre, que se distingue le beau monde. Le paysan le plus grossier parle, marche, s'habille, boit, et mange aussi-bien qu'un homme du bel air: mais il fait tout cela d'une manière différente; de sorte qu'en disant et en faisant toutes choses différemment du vulgaire, vous êtes presque sûr de parler et d'agir comme il faut. Il y a différens degrés dans les façons maussades et vulgaires, comme en toutes choses. Les manières de robe, quoiqu'elles ne soient pas tout-à-fait celles du beau monde, sont meilleures que les manières bourgeoises: celles-ci, quoique mauvaises, le sont cependant moins que les manières de la campagne. Mais le langage, l'air, la parure, et les manières de la cour sont le modèle des manières nobles et d'un honnête homme. *Ex pede Herculem* est un vieux proverbe très-vrai, et qui peut être appliqué au sujet présent; car un homme d'esprit, qui a fréquenté

les cours et la meilleure compagnie, se distingue et se fait remarquer du vulgaire par chaque mot, chaque geste, chaque attitude, et même par son regard. Je ne puis quitter ces sujets minutieux, sans vous répéter la nécessité de bien découper à table. Cet article, tout petit qu'il semble être, est utile deux fois par jour; et si l'on s'en acquitte mal, on prend une peine inutile, en se rendant désagréable et même quelquefois ridicule aux autres.

Après avoir fait mention de tous ces petits riens, je ne puis m'empêcher de réfléchir à ce que diroit des bienséances un homme stupide et ignorant, ou un pédant retiré du monde, s'ils voyoient cette lettre. Ils mépriseroient ces avis, et diroient qu'un père pourroit trouver des sujets d'instruction plus utiles pour son fils. J'avoue qu'ils auroient raison, si je ne vous avois pas donné et si vous n'étiez pas capable de recevoir de meilleurs avis; mais si l'on a pris tous les soins possibles pour former votre cœur et éclairer votre esprit, et, comme j'espère, avec succès, je répondrois à ces gens sérieux que tous ces riens, tels qu'ils les envisagent, forment collectivement ce je ne sais quoi d'agréable, cet ensemble, qu'ils n'ont pas et ne peuvent pas appercevoir dans les autres. Le mot *aimable* n'est pas connu dans leur langue, ni la chose même dans leurs manières. Un grand usage du monde, beaucoup

Digitized by Google

d'attention, et le desir de plaire, peuvent seuls procurer cet avantage, qui n'est pas de peu de conséquence. C'est parce que des personnes d'un âge avancé considèrent ces choses comme des bagatelles, ou n'y font pas la moindre attention, que tant de jeunes gens sont mal élevés et ont des manières si dégoûtantes. Leurs parens, qui souvent négligent avec une indifférence blâmables les agrémens extérieurs, leur donnent seulement cette éducation générale, qui consiste à les tenir à l'école et à l'université un certain nombre d'années; après quoi ils voyagent sans examiner, et très-souvent sans être capables de juger. Si même ils les examinent sur les progrès qu'il ont faits dans leurs études dans la connoissance du monde, alors ils semblent être satisfaits, et disent que leurs fils seront comme ceux des autres, c'est-à-dire, communément très-mal éduqués. Ils ne se donnent aucune peine pour corriger les mauvaises habitudes qu'ils contractent à l'école, ni les mauvaises manières de l'université, ni l'air avantageux et les connoissances frivoles et superficielles qu'ils acquièrent dans leurs voyages. Comme ils ne leur font jamais remarquer leurs défauts, personne ne les en avertit; de sorte qu'ils deviennent habituels, sans jamais entendre dire ou savoir qu'ils sont contraires à toutes les règles de la bienséance, et d'une indécence qui cho-

que les honnêtes gens. Je vous l'ai souvent dit, il n'y a qu'un père qui puisse prendre la liberté de réprimander un jeune homme qui n'est plus sous la férule, sur ce manque d'attention à tout ce qui est compris sous la dénomination de bonnes manières. L'amitié la plus intime, sans le secours de l'autorité paternelle, ne peut autoriser cette liberté. Je puis donc dire avec vérité que vous êtes heureux de m'avoir pour un moniteur éclairé, sincère, et affectionné. Rien ne m'échappera; j'épierai vos défauts, afin de les corriger avec autant de soin que je tâcherai de découvrir vos bonnes qualités, afin de les applaudir et de les récompenser; seulement avec cette différence, que je ferai mention en public des dernières, et ne parlerai jamais des premières que dans une lettre, ou dans un tête-à-tête avec vous. Je ne vous mettrai jamais hors de contenance en compagnie, et j'espère que vous ne me donnerez jamais sujet d'être déconcerté à votre egard; ce qui arriveroit, si vous aviez aucun des défauts dont j'ai parlé.

Prætor non curat de minimis étoit une maxime des loix Romaines. Les Préteurs ne jugeoient que des causes importantes celles qui n'étoient pas de la même conséquence étoient du ressort des jurisdictions inférieures. Je vous jugerai non seulement comme un Préteur dans les cas les plus importans, mais aussi comme Censeur dans les moindres causes.

Digitized by Google

J'ai reçu en ce moment la lettre de M. Harte du premier Novembre N. S. Je suis bien aise d'apprendre qu'il se propose de partir pour Paris vers la fin du mois; ce qui prouve que sa jambe est en meilleur état. D'ailleurs, vous ne faites, selon moi, que perdre votre temps à Montpellier; il seroit mieux conseillé à Paris, et vous y trouveriez meilleure compagnie. En même temps, j'espère que vous fréquentez la meilleure de Montpellier; il y a toujours quelque personne comme il faut chez l'Intendant, ou le Commandant. Vous avez eu assez de temps pour apprendre les petites chansonnettes Languedociennes, qui sont très-jolies, eu égard au ton et aux paroles. Je me souviens, lorsque j'étois dans cette province, de la différence que j'apperçus entre les habitans d'un côté du Rhône et ceux de l'autre. Les Provençaux sont en général hargneux, mal élevés, incivils, laids, et bazanés; les Languedociens, au contraire, enjoués, polis, et d'une figure agréable. Adieu.

P. S. J'adresse cette lettre à Paris, dans la supposition que vous quitterez Montpellier avant qu'elle puisse vous parvenir dans cette ville.

LETTRE CXC.

du 11 Décembre 1750.

J'ai été charmé d'apprendre par votre lettre du 21 que vous vous êtes si bien informé de l'état de la Marine de France à Toulon et du Commerce à Marseille. Ce sont des objets qui méritent les recherches et l'attention de quiconque se propose d'être employé dans les affaires publiques. Les François sont avec raison, fort attentifs à ces deux objets. Leur commerce a augmenté considérablement depuis trente ans. Ils nous ont enlevé une grande partie du commerce du Levant; leur trafic aux Indes a fait grand tort au nôtre, et dans les Indes Occidentales leur établissement à la Martinique fournit du sucre, non seulement à la France, mais aussi à la plus grande partie de l'Europe, pendant que la Jamaïque, les Barbades, et les Isles sous-le-vent n'ont d'autre débouché que l'Angleterre. Le Canada a aussi diminué considérablement notre commerce de pelleterie. Il est vrai, comme vous dites, que nous n'avons aucun traité de commerce avec la France. Il y eut un traité de commerce entre les deux Couronnes après le Traité d'Utrecht; mais ce traité étoit conditionnel, et dépendoit du Parlement,

par rapport à certains arrangemens qui étoient stipulés dans deux articles particuliers. Le Parlement, après un fameux débat, ne consentit pas à cette ratification; de sorte que ce traité n'eut aucun effet. Cependant ce traité, par un consentement tacite et mutuel, sert encore de régle générale par rapport à notre commerce actuel avec la France. Il est vrai que nos marchandises qui passent en France, y doivent être transportées à bord de nos vaisseaux, les François ayant imité à beaucoup d'égards notre fameux Acte de navigation, comme on l'appelle communément. Cet Acte passa en l'année 1652 dans le Parlement tenu sous Olivier Cromwell. Il défend à tous les vaisseaux étrangers d'apporter en Angleterre quelques marchandises ou denrées quelconques, qui ne sont pas du crû et du produit du pays à qui appartiennent ces vaisseaux, sous peine de confiscation desdits vaisseaux. Cet Acte avoit particulièrement pour objet les Hollandois, qui étoient alors employés à exporter dans leurs navires les marchandises de presque toute l'Europe, et gagnoient des sommes immenses pour le fret. A l'égard des avantages du fret, il y a une clause dans le même Acte, que le crû et le produit de nos Colonies en Amérique ne sera pas exporté de-là dans aucun Etat de l'Europe, sans toucher premièrement en Angleterre; mais cette clause a été révoquée dernièrement

à l'égard de quelques denrées sujettes à dépérir, comme le riz, etc., que les Américains peuvent exporter directement dans d'autres pays. Selon ce même Acte, deux tiers de l'équipage d'un vaisseau marchand doivent être sujets d'Angleterre. Il y a un petit livre excellent de M. Huet, Evêque d'Avranches, sur le commerce des anciens, qui mérite que vous le lisiez. Il vous donnera des notions claires de l'origine et du progrès du commerce. Il y a plusieurs autres livres qui contiennent l'histoire du commerce, où M. d'Avranches l'a laissé, jusqu'à notre siècle. Je vous recommande de les lire avec attention, le commerce faisant une partie essentielle de la connoissance politique de chaque Etat, particulièrement en Angleterre, qui doit sa puissance et sa richesse aux arts utiles.

Je viens à présent à une autre partie de votre lettre; c'est l'orthographe, si je puis appeller ainsi les fautes de cette partie de la grammaire. Il faut que je vous dise que l'orthographe dans le véritable sens du mot est si essentielle à un homme de lettres ou un homme du monde, qu'il suffit d'écrire mal un mot pour qu'on vous donne un ridicule pendant toute votre vie.

Quiconque lit avec attention, apprend facilement l'orthographe; car les livres sont toujours bien écrits selon l'orthographe du temps. Il y a quelques mots dont on peut douter,

parce qu'ils sont écrits différemment par divers auteurs d'une autorité également respectable; mais il y en a peu de ce genre. Dans ce cas, chacun peut suivre son opinion, ayant une autorité pour et contre; mais lorsqu'il n'y a qu'une seule manière d'écrire, comme dans les mots dont j'ai fait mention, c'est un ridicule et une faute impardonnable dans un homme comme il faut de l'ignorer. Une femme même avec un peu d'éducation mépriseroit et se moqueroit d'un amant qui lui enverroit un billet doux mal orthographié. J'appréhende et je soupçonne que vous vous êtes mis dans la tête que dans presque tous les cas le sujet est tout, et la manière presque rien. Si cela est, je veux vous détromper. Soyez convaincu que dans toute chose la manière est aussi importante que le fond. Si vous parliez comme un ange en termes impropres et d'une façon embarrassée, quiconque ne seroit pas obligé de vous entendre, ne le feroit pas deux fois. Si vous écriviez des épîtres aussi-bien que Cicéron, d'une mauvaise écriture et sans orthographe, on s'en moqueroit; et si vous aviez la figure d'un Adonis avec un air et des gestes gauches, au lieu de plaire vous dégoûteriez. Etudiez donc la manière en tout, si vous voulez réussir dans le monde. Je m'informerai particulièrement de mes amis à Paris si vous entendez Demosthène, Tacite, ou le *Jus publicum*

Digitized by Google

Imperii; je m'informerai si vous avez une façon agréable de vous énoncer; si votre style est non seulement pur, mais élégant; si vos manières sont nobles et aisées; si votre air et votre façon de vous présenter préviennent en votre faveur; enfin si vous avez les façons d'un gentilhomme, d'un homme comme il faut, fait ou non pour la bonne compagnie; car, jusqu'à ce que je sois satisfait à tous ces égards, il ne faut pas que nous nous voyions; je ne pourrois supporter cette humiliation. Il dépend de vous de devenir à Paris tout ce que je souhaite. Cultivez Lady Hervey et Madame de Montconseil sur tous ces articles; elles vous parleront et vous conseilleront en amies. Dites-leur que *bisogna compatire ancora*; que vous êtes encore bien neuf dans le monde; que vous les suppliez de vous réprimander, de vous conseiller, et de vous corriger; que vous savez qu'elles sont plus capables que toute autre personne de le faire; et que vous suivrez aveuglément leurs directions. Ceci, avec une observation exacte des manières de la meilleure compagnie, vous formera complétement.

L'abbé Guasco, un de mes amis, vous rendra visite aussi-tôt que vous serez arrivé à Paris. Il est reçu là dans les meilleures compagnies, et il vous y introduira. Il souhaite vous rendre tous les services dont il est capable; il est actif et curieux, et il peut vous instruire de la plu-

part des choses. Il est une espèce de complaisant du Président de Montesquieu, pour qui vous avez une lettre.

Je m'imagine que celle-ci n'arrivera pas long-temps avant vous à Paris, où je compte que vous serez dans quinze jours.

LETTRE CXCI.

du 24 Décembre 1750.

Vous voilà à la fin Parisien, et il faut s'adresser à un Parisien en François. Vous voudrez bien aussi me répondre de même, puisque je serois bien aise de voir à quel point vous possédez l'élégance, la délicatesse, et l'orthographe de cette langue, qui est devenue, pour ainsi dire, la langue universelle de l'Europe. On m'assure que vous la parlez fort bien, mais il y a bien et bien; et tel passera pour la bien parler hors de Paris, qui passeroit lui-même à Paris pour *Gaulois*. Dans ce pays des modes le langage même a la sienne, et qui change presque aussi souvent que celle des habits.

L'affecté, le précieux, le néologique y sont trop à la mode aujourd'hui. Connoissez-les, remarquez-les, et parlez-les même, à la bonne heure; mais ne vous en laissez pas infecter.

L'esprit a aussi sa mode, et actuellement à Paris c'est la mode d'en avoir, en dépit même de *Minerve*. Tout le monde court après l'esprit, qui, par parenthese, ne se laisse jamais attraper: s'il ne se présent pas, on a beau courir. Mais malheureusement pour ceux qui courent après, ils attrapent quelque chose, qu'ils prennent pour de l'esprit et qu'ils donnent pour tel. C'est tout au plus la bonne fortune d'Ixion; c'est une vapeur qu'ils embrassent, au lieu de la déesse qu'ils poursuivent. De cette erreur résultent ces beaux sentimens qu'on n'a jamais sentis, ces pensées fausses que la nature n'a jamais produites, et ces expressions entortillées et obscures que non seulement on n'entend point, mais qu'on ne peut pas même déchiffrer ni deviner. C'est de tous ces ingrédiens que sont composés les deux tiers des nouveaux livres François qui paroissent.

C'est la nouvelle cuisine du Parnasse, où l'alambic travaille, au lieu du pot et de la broche, et où les quintessences et les extraits dominent. *N. B.* Le Sel Attique en est banni.

Il vous faudra bien de temps en temps manger de cette nouvelle cuisine, mais ne vous y laissez pas corrompre le goût: et quand vous voudrez donner à manger à votre tour, étudiez la bonne vieille cuisine du temps de Louis XIV. Il y avoit alors des chefs admirables, comme Corneille, Boileau, Racine, et la Fontaine.

Digitized by Google

Tout ce qu'ils apprêtoient étoit simple, sain, et solide, sans métaphore. Ne vous laissez pas éblouir par le faux brillant, la recherche, les antithèses à la mode; mais servez-vous de votre propre bon sens, et appellez les anciens à votre secours pour vous en garantir. D'un autre côté, ne vous moquez pas de ceux qui s'y sont laissés séduire; vous êtes encore trop jeune pour faire le critique, et pour vous ériger en vengeur sévère du bon sens lésé. Seulement ne vous laissez pas pervertir, mais ne songez pas à convertir les autres. Laissez-les jouir tranquillement de leurs erreurs dans le goût, comme dans la religion. Le goût en France a eu, depuis un siecle et demi, bien du haut et du bas, aussi-bien que la France même. Le bon goût commença seulement à se faire jour sous le regne, je ne dis pas de Louis XIII, mais du Cardinal de Richelieu, et fut encore épuré sous celui de Louis XIV, grand roi, s'il n'étoit pas grand homme.

Corneille étoit le restaurateur du vrai, et le fondateur du théâtre François, se ressentant toujours un peu des *Concetti* des Italiens et des *Agudeze* des Espagnols, témoins les épigrammes qu'il fait débiter à Chimène dans tout l'excès de sa douleur.

Mais avant son temps, les Troubadours et les Romanciers étoient autant de fous, qui trouvoient des sots pour les admirer.

Vers la fin du regne du Cardinal de Richelieu, et au commencement de celui de Louis XIV, l'hôtel de Rambouillet étoit le temple du goût, mais d'un goût pas tout-à-fait encore épuré. C'étoit plutôt un laboratoire d'esprit, où l'on donnoit la torture au bon sens pour en tirer une essence subtile. Voiture y travailloit, et suoit même à grosses gouttes pour faire de l'esprit ; mais enfin Boileau et Moliere fixèrent le goût du vrai, en dépit des Scudery et des Calprenede, etc. Ils déconfirent et mirent en fuite les *Artamenes*, les *Jubas*, les *Orondates*, et tous ces heros de romans, qui valoient pourtant chacun seul une armée. Ces fous cherchèrent dans les bibliothèques un asyle qu'on leur refusa, et ils n'en trouvèrent que dans quelques ruelles. Je vous conseille pourtant de lire un tome de *Cléopatre* et un de *Clélie*, sans quoi il vous sera impossible de vous former une idée de ces extravagances ; mais Dieu vous garde d'aller jusqu'au douziéme.

Le goût resta pur et vrai pendant presque tout le regne de Louis XIV, et jusqu'à ce qu'un très-beau génie y donnât, sans le vouloir, quelque atteinte. C'étoit M. de Fontenelle, qui, avec tout l'esprit du monde et un grand savoir, sacrifioit peut-être un peu trop aux graces, dont il étoit le nourrisson et l'élève favori. Admiré avec raison, on vouloit

l'imiter; mais malheureusement pour l'auteur des *Pastorales*, de l'*Histoire des Oracles*, et du *Théatre François*, il trouva moins d'imitateurs que le Chevalier d'Her ne trouva de singes. Contrefait depuis par mille auteurs, il n'a pas été imité par un seul, que je sache.

A l'heure qu'il est, l'empire du vrai goût ne me paroît pas trop bien affermi en France. Il subsiste à la vérité; mais il est déchiré par des partis. Il y a le parti des petits-maîtres, celui des caillettes, celui des auteurs fades, dont les ouvrages sont *verba et voces, et præterea nihil*, et enfin un parti nombreux et fort d'auteurs à la mode, qui débitent dans un galimathias métaphysique leurs faux rafinemens sur les mouvemens et les sentimens de l'ame, du cœur, et de l'esprit.

Ne vous en laissez pas imposer par la mode, ni par des cliques que vous pourrez fréquenter; mais essayez toutes ces différentes espèces, avant que de les recevoir en payement au coin du bon sens et de la raison, et soyez bien persuadé que rien n'est plus beau que le vrai. Tout brillant qui ne résulte pas de la solidité et de la pensée, n'est qu'un faux brillant. Le mot Italien sur le diamant est bien vrai à cet égard, *quanto più sodezza, tanto più splendore*.

Tout ceci n'empêche pas que vous ne deviez vous conformer extérieurement aux modes et aux tons des différentes compagnies, où vous

vous trouverez. Parlez épigrammes avec les petits-maîtres, sentimens faux avec les caillettes, et galimathias avec les beaux esprits par état. A la bonne heure; à votre âge, ce n'est pas à vous à donner le ton à la compagnie, mais, au contraire, à le prendre. Examinez bien pourtant et pesez tout cela en vous-même; distinguez bien le faux du vrai, et ne prenez pas le clinquant du Tasse pour l'or de Virgile.

Vous trouverez en même temps à Paris des auteurs et des compagnies très-solides. Vous n'entendrez point des fadaises, du précieux, du guindé chez Madame de Montconseil, ni aux hôtels de Matignon et de Coigny, où elle vous présentera. Le Président de Montesquieu ne vous parlera pas pointes; son livre de l'*Esprit des Loix*, écrit en langue vulgaire, vous plaira et vous instruira également.

Fréquentez le théâtre, quand on y jouera les pièces de Corneille, de Racine, et de Molière, où il n'y a que du naturel et du vrai. Je ne prétends pas par-là donner l'exclusion à plusieurs pièces modernes qui sont admirables, et en dernier lieu *Cénie*, pièce pleine de sentimens vrais, naturels, et dans lesquels on se reconnoît.

Voulez-vous connoître les caractères du jour, lisez les ouvrages de Crébillon le fils et de Marivaux. Le premier est un peintre excellent; le second a beaucoup étudié et connoît

bien le cœur, peut-être même un peu trop. *Les Egaremens du Cœur et de l'Esprit* par Crébillon est un livre excellent dans ce genre; les caractères y sont bien marqués; il vous amusera infiniment, et ne vous sera pas inutile. *L'Histoire Japonoise de Tanzay et de Néadarné* du même auteur est une aimable extravagance, et parsemée de réflexions très-justes: Enfin vous trouverez bien à Paris de quoi vous former un goût sûr et juste, pourvu que vous ne preniez pas le change.

Comme je vous laisse sur votre bonne foi à Paris sans surveillant, je me flatte que vous n'abuserez pas de ma confiance. Je ne demande pas que vous soyez Capucin; bien au contraire, je vous recommande les plaisirs, mais j'exige que ce soient les plaisirs d'un honnête homme. Ces plaisirs-là donnent du brillant au caractère d'un jeune homme; mais la débauche avilit et dégrade. J'aurai des relations très-vraies et détaillées de votre conduite, et selon ces relations je serai plus ou moins, ou point du tout à vous.

Votre très-affectionné etc.

P. S. Ecrivez-moi, sans faute, une fois la semaine, et répondez à celle-ci en François. Faufilez-vous autant que vous pourrez avec les Ministres étrangers. C'est voyager en différens endroits, sans changer de place. Parlez Italien à tous les Italiens et Allemand à

tous les Allemands que vous trouverez, pour entretenir ces deux langues.

Je vous souhaite, mon cher, autant de nouvelles années que vous mériterez, et pas une de plus. Mais puissiez-vous en mériter un grand nombre!

LETTRE CXCII.

du 3 Janvier 1751.

PAR votre lettre du 5 N. S. j'apprends que vous avez bien débuté à Paris; vous êtes admis dans les bonnes compagnies, et j'ose dire que vous ne vous avilirez pas dans les mauvaises. Fréquentez les maisons où vous avez été une fois invité, et n'ayez point cette réserve qui fait que la plupart de vos compatriotes sont étrangers où ils auroient pû être reçus comme les amis de la maison, s'ils avoient voulu. Partout où vous êtes invité à souper, quand bon vous semble, profitez de cette politesse avec réserve, et allez-y de temps en temps. Je suis sûr que Milord Albermale aura des bontés pour vous, mais sa maison n'est fréquentée qu'à dîner; et, comme j'apprends, aucun François n'y est invité. S'il arrivoit qu'il vous employât dans son bureau, ce dont je doute fort, il faut

Digitized by Google

que vous écriviez mieux que vous ne faites; autrement votre écriture ne vous fera pas beaucoup d'honneur, car elle n'est ni celle d'un homme d'affaires, ni celle d'un gentilhomme; c'est plutôt celle d'un écolier qui écrit son thème, dans l'espérance qu'il ne sera jamais lu.

Madame de Montconseil parle de vous avantageusement, aussi-bien que la Marquise de Matignon et Madame du Bocage. Elles disent que vous désirez de plaire, et me font espérer que vous réussirez: elles ont raison; car quiconque désire réellement de plaire, et a, comme vous, les moyens d'apprendre cet art, est certain de parvenir à son but. C'est-là le grand point de la vie, qui rend toute autre chose facile.

Toutes les fois que vous êtes avec Madame de Montconseil, Madame du Bocage, et d'autres femmes de qualité avec lesquelles vous êtes à votre aise, dites-leur ingénuement: „ *Je* „ *n'ai point d'usage du monde, j'y suis encore bien neuf; je souhaiterois ardemment de* „ *plaire: ayez la bonté, Madame, de me faire* „ *part de votre secret de plaire à tout le monde. J'en ferai ma fortune, et il vous en restera pourtant toujours plus qu'il ne vous* „ *en faut.* "

Lorsqu'en conséquence de cette prière elles vous avertiront de quelque bévue ou de votre

air gauche, vous devez non seulement ressentir. mais aussi exprimer votre reconnoissance de la façon la plus vive. Quoique la nature souffre d'abord en écoutant de pareilles représentations, dites-leur: „ Que la critique la plus „ sévère est à votre égard la preuve la plus „ marquée de leur amitié. „ Madame du Bocage me prie en particulier de vous informer „ qu' il me fera toujours plaisir et honneur de „ me venir voir, il est vrai qu'à son âge le „ plaisir de causer est froid; mais je tâcherai „ de lui faire faire connoissance avec de jeunes „ gens. " Profitez de cette occasion; et comme vous demeurez près d'elle, visitez-la fréquemment, comme si vous étiez de la maison. M. du Bocage m'écrit qu'il ira très-volontiers avec vous aux spectacles, et qu'il vous y fera remarquer ce qui mérite votre attention. Cette offre obligeante doit être acceptée: c'est un homme de goût.

Je n'ai encore reçu aucune lettre de Lady Hervey sur votre compte; mais comme vous m'avez appris que vous avez déjà soupé une fois avec elle, je vous regarde comme une de ses connoissances: consultez-la dans toutes vos petites affaires. Dites-lui vos difficultés; demandez-lui ce que vous devez dire ou faire dans tel et tel cas: elle a *l'usage du monde en perfection*, et elle vous aidera à l'acquérir.

Madame de Berkenrode est *pétrie de graces*,

et on peut bien lui appliquer votre citation. Vous pouvez, j'ose dire, fréquenter sa maison aussi souvent que vous voulez, et je vous conseille de souper avec elle une fois la semaine.

Vous avez raison de dire que, comme M. Harte va vous quitter, vous aurez plus besoin d'avis que jamais. Les miens ne vous manqueront pas, et vous en avez déjà tant reçus, que je me repéterai plutôt que d'ajouter à ceux que je vous ai donnés; mais je vous assisterai de mes conseils de temps en temps, et selon que les circonstances l'exigeront. A présent je vous rappellerai seulement les deux grands objets auxquels vous devez vous appliquer; c'est le Parlement et les Affaires Etrangères. A l'égard du premier, vous ne pouvez faire autre chose, pendant que vous êtes hors du royaume, que de tâcher de vous former un style pur, correct, et élégant, avec une façon de vous énoncer claire et agréable, dans quelque langue que vous parliez. Quant aux connoissances nécessaires dans le Parlement, j'aurai soin de cela lorsque vous serez de retour. La plupart de vos lectures doivent être relatives à l'Histoire; je n'entends pas l'histoire ancienne, obscure et fabuleuse, bien moins encore l'histoire naturelle des fossiles, des minéraux, et des plantes; mais l'histoire utile et politique de la constitution de l'Europe depuis trois siecles et demi; ce qui vous est sur-tout et plus nécessaire pour

votre objet des affaires étrangères, et aussi nécessaire que la connoissance du monde, des manières, de la politesse, des façons, et du ton de la bonne compagnie. Dans ce dessein, votre principal objet doit être de fréquenter les meilleures sociétés. Il paroît ridicule de vous dire, mais cela est très-vrai, que votre maître de danse est actuellement l'homme de toute l'Europe dont les leçons peuvent vous être les plus utiles. Il faut que vous dansiez bien, afin de vous asseoir, de vous tenir debout, et de marcher comme il faut; et il faut que vous fassiez bien tout cela, afin de plaire. J'avoue que tous les momens du jour sont remplis par vos exercices, par quelques lectures, et beaucoup de bonne compagnie; mais si vous employez bien votre temps, le jour suffit pour tout cela, et je suis sûr que vous ne perdrez pas un seul instant. A votre âge on est actif et vigoureux, on fait tout avec gaieté et promptitude. La différence consiste en ce qu'un jeune homme à talens les employe à la poursuite d'objets louables; tâchez d'exceller dans tout ce qu'il y a de solide et de brillant. Au contraire, un jeune sot perd sa jeunesse et son travail à des choses frivoles quand il vise au sérieux, ou se déshonore par la débauche quand il cherche les plaisirs. Je suis sûr que ce ne sera pas votre cas; votre bon sens et votre bonne conduite ont été jusqu'ici des présages

favorables pour l'avenir. Continuez seulement à Paris comme vous avez commencé, et le séjour que vous y ferez, vous rendra ce que je souhaite que vous soyez, c'est-à-dire aussi parfait que notre nature le comporte.

Adieu, mon cher; souvenez-vous de m'écrire une fois la semaine, non pas comme à un père, mais sans réserve, comme à un ami.

LETTRE CXCIII.

du 14 Janvier *V. S.* 1751.

PARMI plusieurs choses très-avantageuses que M. Harte m'a dites de vous, il y en a deux en particulier qui m'ont fait beaucoup de plaisir. La première est que vous êtes très-jaloux de votre réputation; c'est là le fondement sûr et solide sur lequel vous devez bâtir et vous élever. Le caractère moral d'un homme est une chose plus délicate que l'honneur d'une femme, à laquelle on pardonnera peut-être un ou deux faux pas, qu'elle peut réparer ensuite par une conduite irréprochable; mais lorsque le caractère moral d'un homme est une fois terni, il est impossible d'en effacer la tache.

Le seconde est que vous avez acquis les connoissances les plus exactes et les plus étendues

des affaires étrangères, telles que l'histoire, les traités, et la forme de gouvernement des différens Etats de l'Europe. Cette sorte de connoissance, négligée ici, vous rendra non seulement utile, mais nécessaire dans votre destination future, et vous menera loin. M. Harte ajoute que vous avez besoin de quelques livres anglois relatifs à nos loix, à notre constitution, à nos colonies, à notre commerce, dont vous avez moins de connoissance que d'aucun autre pays de l'Europe. Je vous enverrai des livres qui traitent en abrégé de ces sujets; mais vous n'avez pas assez de temps actuellement pour approfondir ces sujets, ni pour lire des *in folio*. Il faut différer cette étude jusqu'à votre retour; alors nous examinerons sérieusement notre Constitution, et lirons ensemble les livres qui en traitent. Continuez toujours de vous appliquer aux affaires étrangères; conversez avec les Ministres, avec d'autres personnes qui en sont instruites; épiez les affaires de chaque cour, et tâchez de les approfondir dans leurs sources. Cela suffit pour vous occuper à Paris, outre vos exercices et la géométrie; car vous devez donner beaucoup de temps à la compagnie et aux plaisirs. C'est dans ces cercles et ces amusemens que vous devez acquérir ces manières, ces graces, cette tournure du beau monde, qui vous rendront propre aux emplois auxquels vous êtes destiné. Il faut,

avant tout, que vous plaisiez, afin de gagner cette confiance qui vous fera initier dans le secret des cours et des Ministres pour qui et avec qui vous négocierez.

Je vous enverrai à la première occasion un petit livre, écrit par Lord Bolingbroke sous le nom de *Sir John Oldcastle*, qui contient des remarques sur l'histoire d'Angleterre; il vous donnera une notion claire et générale de notre Constitution, et vous servira en même temps, comme tous les ouvrages de Milord Bolingbroke, de modèle d'élequence et de style. Je vous enverrai aussi le petit livre de *Sir Josiah Childe* sur le commerce, et qu'on peut appeller proprement *une Grammaire de Commerce*. Il pose les véritables principes du commerce, et les conclusions qu'il en tire sont généralement très-justes.

Puisque vous tournez vos pensées vers le commerce, ce que j'approuve fort, je vous recommande un livre François, que vous trouverez aisément à Paris; c'est le meilleur ouvrage que je connoisse dans ce genre. J'entends le *Dictionnaire de commerce de Savary*, en trois tomes *in folio*. Vous y trouverez tout ce qui a rapport au trafic, au commerce, au change, etc., très-clairement expliqué, non seulement sur la France, mais sur tout l'univers. Vous imaginez bien que je ne vous conseille pas de lire ce livre tout de suite; j'entends seu-

lement que vous l'ayiez pour le consulter dans l'occasion.

Avec toutes ces connoissances utiles et agréables que vous avez déjà acquises, et que vous augmentez tous les jours à force d'application et d'industrie, vous avez lieu d'espérer de faire dans le monde une figure et une fortune assez brillantes, si ces avantages sont embellis par les manières et les graces, pour qu'il n'y ait rien à quoi vous ne puissiez prétendre avec le temps.

Votre grand point à présent à Paris, à quoi toute autre considération doit céder, est de devenir un homme à la mode, d'être poli sans cérémonie, aisé sans négligence, ferme et assuré avec modestie, manière sans affectation, insinuant sans bassesse, gai sans être bruyant, franc sans indiscrétion, et secret sans être mystérieux; de savoir le temps et le lieu pour dire et faire toutes choses, et de faire tout ce que vous faites avec l'air d'un homme de condition. On n'apprend pas tout cela si aisément qu'on peut se l'imaginer; cela exige du temps et de l'étude. Le monde est un immense *in folio*, qui demande beaucoup de temps et d'attention pour le lire et l'entendre comme il faut. Vous n'avez encore lu tout au plus que quatre ou cinq pages de ce grand livre; et vous avez à peine le temps à présent de jetter les yeux sur d'autres livres moins importans.

Lord Albemarle a, comme j'ai appris, écrit à un de ses amis ici que vous ne fréquentiez par sa maison si souvent qu'il le souhaite et qu'il espéroit : qu'il craint que quelqu'un ne vous ait inspiré pour lui des impressions peu favorables ; et que je pourrois croire, parce que vous allez rarement le voir, qu'il a manqué d'attention à votre égard. Je dis à la personne qui me fit ce rapport, qu'au contraire il sembloit par les lettres que vous m'écrivez, que vous étiez extrêmement satisfait des politesses que vous aviez reçues de Milord Albemarle ; mais que vous étiez obligé de vous priver du plaisir de dîner en compagnie pendant votre cours de Philosophie expérimentale. Je devinai la véritable raison. Je m'imagine que, comme aucune compagnie Françoise ne fréquente sa maison, vous aimez mieux dîner ailleurs, et vous avez raison. Cependant mon dessein n'est pas que vous paroissiez éviter sa maison ; visitez-le, dînez avec lui plus souvent qui peut-être vous ne souhaiteriez, pour l'engager à dire du bien de vous quand il reviendra ici. Il est fort à la mode à la cour et à la ville ; et s'il fait votre éloge avant votre retour, son témoignage vous procurera de grands avantages. On est plus porté à s'en rapporter à l'opinion des autres, qu'à se donner la peine d'examiner la plupart des caractères, et les décisions de quatre ou cinq personnes de méri-

te suffisent pour établir par-tout la réputation d'un homme, parce que tout le monde peut entendre parler de quelqu'un ; mais il y en a peu qui prennent la peine de juger par eux-mêmes. Ne faites mention de ceci à personne, et ayez soin que Milord Albemarle ne soupçonne pas que vous soyez si bien instruit à cet égard.

J'ai appris que Milord Huntingdon et Milord Stormont sont arrivés à Paris: vous leur aurez, sans doute, fait visite. On parle avantageusement ici de Lord Stormont; mais si vous formez quelque liaison avec eux, donnez la préférence à Milord Huntingdon, pour les raisons que vous pouvez aisément deviner.

M. Harte part cette semaine pour Cornwall, où il va prendre possession de son bénéfice; il a été installé à Windsor. Il reviendra ici dans un mois; alors vous aurez avec lui une correspondance littéraire. Votre regret mutuel à votre séparation faisoit l'éloge de tous deux.

Je viens de recevoir en ce moment des lettres de Paris, qui vous sont favorables. Continuez; *vous êtes en bon train*. Adieu.

Digitized by Google

LETTRE CXCIV.

du 12 Janvier V. S. 1751.

Dans toutes les lettres que je reçois de Paris, j'ai le plaisir d'apprendre qu', entre autres bonnes qualités, on parle très-avantageusement de votre docilité; c'est le moyen sûr d'acquérir ce dont vous avez besoin. Il ne vous manque plus que ces petits riens, qui sont cependant si nécessaires. Il n'est pas honteux pour un jeune homme de votre âge de les ignorer: comme ce sont des choses d'usage et de mode, le moyen de les apprendre bientôt est de confesser ingénûment votre ignorance, et de consulter ceux qui en sont le mieux instruits à force de pratique et d'expérience. Le bon sens et un bon naturel inspirent la civilité en général; mais dans les airs et les manières du beau monde il y a mille petites délicatesses qui ne sont établies que par la coutume. C'est cette élégance dans les manières qui distingue du vulgaire un courtisan et un homme de qualité. On m'assure que vous avez déjà attrapé l'air d'un homme de condition; et un de mes correspondans vous fait ce compliment à la françoise: „ J'ose vous promettre qu'il sera „ bientôt comme un de nous autres. „ Quoique

ce discours soit fort déplacé de la part d'un François, je suis bien aise qu'ils pensent qu'on peut bien vous l'appliquer; car je souhaite ardemment que vous ayiez de l'émulation à copier les meilleures manières et les usages de l'endroit où vous êtes, quels qu'ils soient. Cette souplesse est extrêmement utile dans le cours du monde. Choisissez bien vos modèles à Paris, et imitez-les à votre façon. Il y a dans cette ville des mots, des phrases, et même des gestes à la mode, qu'on appelle du *bon ton*, sans faire mention de *certaines petites politesses et attentions qui ne sont rien en elles-mêmes*, et que la mode a rendues nécessaires. Entrez dans tous ces petits riens, jusqu'à obliger les François de dire: „ On le prendroit pour un François "; et lorsque dans la suite vous serez à d'autres cours, faites la même chose, et conformez-vous aux usages et aux belles manières de l'endroit; ce que les François ne font pas. Partout où ils vont, ils observent leurs manières, persuadés qu'elles sont meilleures que celles de tout autre pays; mais en cas que cela soit vrai, ils ont tort de ne pas se conformer à celles du pays où ils sont. On souhaite de plaire par-tout où l'on est, et il n'y a rien qui flatte tant que de montrer qu'on approuve et qu'on imite les personnes avec qui l'on converse.

J'espère que vous faites des progrès dans vos exercices avec Marcel: faites une attention

particulière à ses leçons; quoiqu'elles semblent ridicules, elles sont très-importantes. Priez votre maître en fait d'armes de redoubler de soins à votre égard: cet exercice rend leste et dégagé. Une roideur de poignet fait paroître un homme gauche et mal-adroit.

Une chose que vous devez particulièrement observer, est votre entrée dans un appartement, et la façon de vous présenter en compagnie; cela donne la première impression, qui est souvent la plus durable. C'est pourquoi je vous prie de dire au maître Marcel de vous faire souvent entrer et sortir de sa salle de danse, dans la supposition qu'il y a là différentes compagnies, comme de Ministres, de femmes, etc. Ceux qui se présentent bien ont une certaine dignité dans leur air, qui, sans la moindre apparence d'orgueil, gagne les cœurs et nous fait respecter.

Je ne répéterois pas si souvent ces minuties, si vous aviez moins de connoissances solides. Des personnes frivoles font attention à ces choses par préférence, parce qu'elles ne savent rien de plus. Ce que je crains par rapport à vous, c'est que vos connoissances, supérieures à ces petits objets, ne vous engagent à mépriser ces avantages extérieurs et à les considérer comme de très-peu de conséquence, quoiqu'ils soient très-essentiels, sur-tout aux hommes de votre destination.

Dans votre commerce avec les femmes, aussi-bien qu'avec les hommes, une certaine douceur a beaucoup d'attraits; elle constitue ce caractère aimable si estimé par les François, et si digne de l'être. Il est plus facile de sentir que de décrire cette douceur; c'est un agréable mélange de souplesse et de complaisance, différente des manières serviles; c'est un air affable, des gestes et des expressions qui préviennent, lors même que vous êtes d'une opinion différente de celle des personnes avec qui vous conversez. Observez ces choses soigneusement, et ceux qui ont cette douceur qui vous charme, aussi-bien que les autres: votre bon sens vous mettra bientôt à portée de découvrir les différens ingrédiens qui la composent. Il faut que vous soyez particulièrement attentif à cette douceur, lors même que vous êtes obligé de refuser ce qu'on vous demande, ou de dire ce qui ne peut être agréable à ceux à qui vous parlez: c'est ce qu'on appelle *dorer la pillule*. L'aimable consiste dans mille petits riens agréables; c'est le *suaviter in modo* que je vous ai si souvent recommandé. Le respectable M. Harte m'assure que cette qualité agréable ne vous manque pas, et je le crois: étudiez donc avec soin, et tâchez d'acquérir parfaitement l'*aimable*, et vous aurez tout ce qui est nécessaire.

L'abbé Guasco est aussi au nombre de ceux qui vous encensent. Il m'écrit qu'il vous a

mené dîner chez le Marquis de St. Germain, où vous serez aussi-bien reçu que vous pouvez le souhaiter, et le plus souvent sera le mieux. Profitez de tout, comme si vous voyagiez dans différens pays, sans changer d'endroit. Il dit qu'il vous conduira au Parlement lorsqu'on y jugera quelque cause intéressante. C'est fort bien: allez dans toutes les Chambres; écoutez, et voyez ce qu'on y fait; joignez la pratique et l'observation à la théorie de leurs privileges. Les Anglois sont très-ignorans sur cet article.

Je n'ai pas besoin de vous recommander d'approfondir la constitution politique des Etats de l'Europe, puisque M. Harte me dit que vous avez pour cela une aptitude particulière, et que vous êtes informé très-exactement de ces sujets.

Il faut à présent que je vous fasse quelques questions, comme à un savant versé dans le droit public. Je suis sûr que vous pouvez les résoudre; j'avoue que c'est plus que je ne puis faire: c'est un sujet dont on parle beaucoup.

Premièrement: y a-t-il des formalités particulières pour l'élection d'un Roi des Romains, différentes de celles qui sont nécessaires pour l'élection d'un Empereur?

Secondement: un Roi des Romains n'est-il pas aussi légitimément élu par les suffrages du

plus grand nombre des Electeurs, que par les deux tiers, ou l'unanimité?

Troisièmement: y a-t-il quelque loi ou constitution particulière de l'Empire qui distingue, par rapport à la nature ou à la forme, l'élection d'un Roi des Romains de celle d'un Empereur? La bulle d'or de Charles IV ne sert-elle pas également de règle pour l'une et pour l'autre?

Quatrièmement: n'y a-t-il pas à une assemblée d'un certain nombre d'Electeurs (j'ai oublié en quel temps) quelques règles par rapport à l'élection d'un Rois des Romains? Ces restrictions étoient-elles légales? ont-elles obtenu force de loi?

Que je suis heureux, mon cher enfant, de m'adresser à vous pour apprendre, avec la certitude d'être bien instruit. C'est le savoir, plutôt qu'un esprit brillant, qui fait l'homme d'affaires. Quiconque est maître de son sujet avec des talens médiocres, aura l'avantage dans le Parlement, et par-tout ailleurs, sur celui qui, avec un génie supérieur, ne connoît son sujet que superficiellement; et si à ses connoissances il joint l'éloquence et l'élocution, il sera bientôt à la tête de cette assemblée: mais sans les talens d'un orateur, toute connoissance est presque inutile.

Lord Huntingdon m'écrit qu'il vous a vu, et que vous avez renouvellé votre ancienne

connoissance avec lui. Dites-moi franchement ce que vous pensez de lui et de son ami le Lord Stormont, aussi-bien que des autres Anglois de distinction que vous fréquentez. Je vous promets un secret inviolable. Il faut à présent que nous nous écrivions mutuellement sans la moindre réserve; il y aura à l'avenir mille choses dans mes lettres que je serois très-fâché que toute autre personne que vous vît ou connût. Vous distinguerez aisément ces articles, que vous ne ferez voir à personne; j'en userai de même à votre égard.

Pour parler d'un autre sujet (car je prends plaisir à m'entretenir avec vous), quels progrès avez-vous faits dans la langue Italienne? Entendez-vous l'Arioste, le Tasse, Boccace, et Machiavel? Si vous les entendez, vous en savez assez; vous pouvez apprendre le reste par la lecture à vos momens de loisir. On ne traite jamais d'affaires en Italien qu'en Italie; et si vous entendez assez bien cette langue pour lire les lettres qui pourront vous parvenir dans la suite, et pour la parler passablement avec le peu d'Italiens qui ne parlent pas François, ne vous donnez plus de peine par rapport à cette langue, jusqu'à ce que vous ayiez plus de temps pour vous y perfectionner. Il n'est pas de même de la langue Allemande: si vous l'écrivez et la parlez bien, cela vous

distinguera en Angleterre de presque tout le monde, et elle est d'ailleurs d'une grande utilité à quiconque est employé dans l'Empire, comme vous le serez probablement. C'est pourquoi je vous prie de la cultiver, en écrivant chaque jour cinq ou six lignes en Allemand, et en parlant cette langue à ceux de cette nation que vous rencontrerez.

Vous êtes actuellement établi dans plusieurs bonnes maisons à Paris; je vous conseille d'y vivre comme en famille. Cela dépend d'une certaine aisance dans les manières et d'une familiarité décente. Je n'entends pas que vous vous mettiez sur le pied frivole d'être *sans conséquence;* mais que vous fassiez jusqu'à un certain degré les honneurs de la maison et de la table, en vous appellant vous-même en riant le *Galopin d'ici*, et en disant au maître ou à la maîtresse de la maison: *ceci est de mon département, je m'en charge; avouez que je m'en acquitte à merveille*. Cette sorte de badinage a quelque chose de liant, qui engage et fait naître une familiarité décente, qu'il est agréable et utile d'entretenir dans de bonnes maisons avec des personnes de distinction. Les visites de formalité, les dîners et les soupers en conséquence d'invitations cérémonieuses, ne sont pas ce qu'il vous faut: ils n'augmentent pas vos liaisons, et servent peu à votre instruction: mais c'est d'entrer et de sortir sans gêne

et sans contrainte d'une maison, qui forme le commerce agréable et utile de la société.

La poste est si peu exacte, que quelques-unes de vos lettres de Paris se perdent, et que je ne reçois les autres que long-temps après leur date.

J'attribue à cette cause de n'avoir reçu de vous aucune lettre depuis plus de quinze jours. Ce temps paroît long à mon impatience: je m'attends à recevoir de vos nouvelles toutes les semaines.

M. Harte est parti pour Cornwall: il reviendra dans trois semaines.

J'ai un paquet de livres, que je vous enverrai à la première occasion; ce sera, je pense, lorsque M. Yorke retournera à Paris. Les livres Grecs viennent de M. Harte, et les Anglois de votre très-humble serviteur.

Lisez Milord Bolingbroke avec grande attention, quant au style et au sujet. Je souhaite que vous puissiez imiter ce style dans toutes les langues que vous savez. Le style est la parure des pensées. Une pensée bien parée, paroît avec tout l'avantage d'un homme bien mis.

Digitized by Google

LETTRE CXCV.

du 28 Janvier 1751.

On m'apporta l'autre jour un billet de quatre-vingt-dix livres sterling, que l'on disoit que vous aviez tiré sur moi. Je fis d'abord quelque difficulté de le payer, non par rapport à la somme, mais parce que vous ne m'aviez point écrit de lettre d'avis, ce qui se pratique toujours dans ces sortes d'occasions; d'autant plus que je ne m'apperçus pas que vous l'eussiez signé. Celui qui me le présenta me pria de l'examiner avec plus d'attention, et que je découvrirois votre nom au bas. Je le regardai une seconde fois avec le secours de mes lunettes, et ce que j'avois pris d'abord pour la marque de quelqu'un étoit effectivement votre nom, écrit plus mal et plus menu que je ne l'avois jamais vu ci-devant. Les lettres étoient presque indéchiffrables. Cependant je payai à tout hazard. J'aurois souhaité plutôt de perdre mon argent, que de voir une pareille signature. Tous les gens comme il faut et les gens d'affaires écrivent invariablement leur nom de la même main, afin que leur signature soit si bien connue qu'on ne puisse aisément la contrefaire, et ils signent généralement en

gros caractères : au contraire, vous signez votre nom en caractères moins distincts et moins lisibles que votre écriture ordinaire. Cela m'a suggéré l'idée des différens accidens auxquels vous vous exposez, en écrivant si mal. Par exemple, si vous écriviez dans ce goût au Sécrétaire d'Etat, on enverroit d'abord votre lettre à celui qui est constitué pour déchiffrer les caractères qui ne sont pas lisibles, comme ceux qui contiennent des secrets importans, quoiqu'écrits en caractères inconnus. Si vous écriviez ainsi à un antiquaire qui sauroit que vous êtes un homme savant, il tâcheroit de déchiffrer votre lettre avec un alphabeth Runique, Celtique, ou Selavonien, sans jamais soupçonner que ce fût un caractère moderne. Et si vous envoyiez un *poulet* écrit de cette main à une belle femme, elle croiroit réellement qu'il vînt d'un poulailler, qui est l'étymologie du mot *poulet*; car Henri IV, Roi de France, avoit coutume d'envoyer des billets doux à ses maîtresses par son poulailler, sous prétexte de leur envoyer des poulets; ce qui donna à ces billets galans le nom de *poulet*. Je vous ai souvent dit que quiconque a l'usage de ses yeux et de sa main, peut employer l'écriture qui lui plaît. Une preuve que cela dépend de vous, est que vous écrivez très-bien le Grec et l'Allemand, que vous n'avez jamais appris à écrire d'un maître, quoique vous écriviez

votre langue, d'après les instructions d'un maître, si mal que votre main ne semble faite ni pour les affaires, ni pour l'usage ordinaire. Je n'exige pas que vous écriviez comme un maître d'écriture: un homme d'affaires doit écrire vîte et lisiblement; cela dépend de l'usage. Je vous conseille donc d'avoir à Paris un bon maître d'écriture, et de vous appliquer un mois seulement, ce qui suffira; et je vous assure qu'il est plus important que vous ne pensez de bien écrire. Vous direz peut-être que quand vous écrivez si mal, c'est parce que vous vous êtes pressé. A cela je réponds, pourquoi êtes-vous toujours pressé? Un homme de bon sens, quelque pressé qu'il soit, ne fait jamais les choses à la hâte, parce qu'il sait qu'il est impossible de bien faire ce qu'on fait avec précipitation. Il peut être pressé de dépêcher une affaire, mais il a soin que cela ne l'empêche pas de la bien faire. Les petits esprits sont toujours embarrassés lorsque l'objet est, comme il arrive communément, au-dessus de leur portée. Ils courent, ils s'embarrassent, ils veulent faire tout à la fois, et ne font rien du tout comme il faut. Un homme de bon sens prend le temps nécessaire pour bien faire ce qu'il doit; et son empressement à dépêcher une affaire ne paroît que par la continuité de son application: il poursuit son objet avec persévérance, et le finit avant qu'il en commence un autre.

Digitized by Google

J'avoue que votre temps est bien employé, et que vous avez bien des choses à faire; mais souvenez-vous qu'il vaut mieux en faire bien la moitié, que de faire tout le reste avec négligence. De plus, les minutes que vous sauvez dans le cours de la journée, en écrivant mal, ne sauroient racheter le ridicule auquel vous vous exposez en employant le griffonnage d'une femme de la plus vile populace. Observez que, si votre écriture vous expose au ridicule vis-à-vis de moi, quelle impression ne doit-elle pas faire sur l'esprit des autres, qui ne sont pas si prévenus en votre faveur?

Il y avoit un Pape, je crois que c'étoit le Pape Chigi, qu'on tournoit en ridicule pour son attention aux petites choses et son incapacité dans les grandes; c'est pourquoi on l'appelloit *Maximus in minimis*, et *Minimus in maximis*: pourquoi? parce qu'il donnoit son attention à des minuties lorsqu'il avoit de grandes choses à faire.

Actuellement, et dans l'endroit où vous êtes, vous n'avez que de petites choses à faire; vous devez vous accoutumer à bien vous en acquiter, afin qu'elles n'exigent pas de vous une attention particulière lorsque vous aurez, comme j'espère, des occupations plus essentielles. Accoutumez-vous à bien écrire, afin que vous n'ayiez ensuite à penser qu'à votre sujet quand vous aurez occasion d'écrire à des Rois

ou à des Ministres. Dansez, présentez-vous bien, afin que vous ne soyez pas obligé de penser à ces bagatelles dans la suite, qu'il est cependant nécessaire de bien faire dans l'occasion, lorsque vous serez chargé d'affaires de plus grande conséquence.

Comme je pense continuellement à tout ce qui vous regarde, il y a une chose qui s'est présentée à mon esprit, et dont il est nécessaire de vous faire mention, afin d'obvier à toutes les difficultés qui pourroient en résulter. Comme vous faites tous les jours de nouvelles connoissances à Paris, il est impossible que vous fréquentiez aussi souvent vos premières connoissances, que vous faisiez lorsque vous n'en aviez pas d'autres. Par exemple, je suppose qu'à votre premier début vous étiez presque toujours chez Madame de Montconseil, chez Lady Hervey et Madame du Bocage: à présent que vous êtes introduit dans bien d'autres maisons, vous ne pouvez leur faire visite aussi souvent que ci-devant; mais prenez garde de ne leur donner aucun sujet de penser que vous les négligez pour des connoissances plus distinguées et plus brillantes, ce qui seroit une imprudence et une ingratitude de votre part, qu'elles ne vous pardonneroient jamais. Voyez-les souvent, quoique vos visites soient plus courtes que d'ordinaire. Dites-leur que vous êtes fâché de les quitter sitôt, mais

que vous avez des engagemens que la politesse ne vous permet pas de négliger, en leur insinuant que vous aimeriez mieux être avec elles. En un mot, tâchez de vous faire autant d'amis et aussi peu d'ennemis qu'il est possible. Je n'entends pas des amis intimes et des confidens: ils sont si rares, que personne ne peut en espérer plus d'une demi-douzaine pendant sa vie; mais j'entends des amis dans le sens ordinaire, c'est-à-dire, des personnes qui disent du bien de vous, qui sont plus portées à vous servir qu'à vous nuire, autant que leurs louanges s'accordent avec leur intérêt, et pas plus. Sur-tout je vous recommande les graces: si vous les avez, vous ferez en quelque façon ce qui vous plaît; on vous approuvera: et sans elles, vos meilleures qualités auront peu d'effet.

Tâchez d'être à la mode parmi les François, et vous serez ici sur le bon ton. M. de Matignon vous appelle déjà le petit François. Si vous acquérez ce nom à Paris, il vous mettra à la mode.

Adieu, mon cher enfant.

Digitized by Google

LETTRE CXCVI.

du 4 Février 1751.

Je reçois tous les jours de Paris des relations de plus en plus favorables sur votre compte. Lord Albemarle a fait de vous une sorte de panégyrique, que plusieurs personnes distinguées ont vu ici, et qui y devancera votre réputation d'une façon très-avantageuses. C'est un point très-important pour qui que ce soit d'être à la mode par-tout; mais il est de plus grande conséquence pour vous d'être bien établi ici dans l'opinion publique avant votre retour. Votre affaire est à moitié achevée, étant sûr que vous ne donnerez aucun lieu à changer ces préjugés favorables en votre faveur. Je suis persuadé que le bien qu'on dira de vous ne vous rendra pas un fat, et que d'un autre côté vous ne serez pas mortifié qu'on pense que vous manquez encore de quelques agrémens extérieurs; cela ne servira qu'à exciter votre émulation pour les acquérir. Je vais donc vous donner un extrait fidele d'une lettre que j'ai reçue dernièrement d'un ami judicieux et impartial.

„ J'ose vous assurer que M. Stanhope reus-
„ sira. Il a un grand fonds de savoir et une

„ mémoire prodigieuse, sans faire parade de l'
„ un ou de l'autre. Il cherche à plaire. Il a
„ de la physionomie; sa figure est jolie, quoi-
„ que petite. Il n'a rien de gauche, quoiqu'il
„ n'ait pas encore toutes les graces acquises;
„ que Marcel et les femmes lui donneront
„ bientôt. Enfin il ne lui manque que ce qui de-
„ voit nécessairement lui manquer à son âge;
„ je veux dire les usages, et une certaine dé-
„ licatesse dans les manières, qui ne s'acquie-
„ rent que par le temps et la bonne compa-
„ gnie. Avec son esprit, il les prendra bien-
„ tôt: il y a déjà fait des progrès; il fréquen-
„ te les compagnies les plus propres à lui en
„ donner. "

Nous avons, vous et moi, la satisfaction de voir par cet extrait ce que vous avez acquis, et le peu qui vous manque pour devenir un cavalier accompli. Que les avantages que vous avez vous donnent, s'il est possible, plus de modestie en apparence, mais en même temps plus de fermeté et d'assurance; et que ce qui vous manque, et qu'il vous est facile d'acquérir, serve à redoubler votre attention et vos efforts pour l'obtenir! Vous n'avez effectivement qu'une chose qui exige votre application, et c'est une tâche agréable, puisque vous devez y arriver par les plaisirs. La compagnie, les soupers, les bals, les spectacles, qui vous

montreront les modèles d'après lesquels vous devez vous former, et tous les petits usages, les coutumes, et les délicatesses que vous devez adopter et vous rendre familières, sont actuellement vos écoles et vos universités. Les jeunes gens du bel air et les femmes vous y donneront les meilleures leçons,

M. du Bocage est aussi un de ceux qui vous louent, et il me dit que Madame du Bocage *a pris avec vous le ton de Mie et de Bonne*, que vous êtes charmé de son attention. Vous avez raison, c'est le moyen de profiter; tâchez d'être sur ce pied avec toutes les femmes que vous voyez.

Je vous ai envoyé par Pollock, courier, qui étoit autrefois mon domestique, deux petits paquets de livres Grecs et Anglois: je vous en enverrai deux autres par M. Yorke; mais je vous avertis que, comme vous n'avez pas beaucoup de temps pour lire, vous devez l'employer à lire ce qui est le plus nécessaire: c'est sans doute l'histoire moderne, la géographie, la chronologie, et les intérêts politiques des princes, la constitution présente, les maximes, la force, les richesses, le trafic, le commerce, les caractères, les partis, et les cabales des cours de l'Europe. Il y a bien des gens qui passent pour savans, parce qu'ils connoissent exactement les gouvernemens d'Athènes et de Rome; mais ils n'ont pas la moindre connoissance des États

présens de l'Europe, ni même de leur pays. Lisez précisément ce qui est nécessaire de Grec et de Latin pour l'intelligence des auteurs classiques, qui vous serviront d'ornement dans votre junesse et de consolation dans votre vieillesse. Les connoissances qui vous sont les plus utiles, sont celles dont je viens de faire mention: elles doivent vous rendre capable de briller dans les affaires domestiques et étrangères, et pour cette raison vous devez diriger votre attention de ce côté-là. J'apprends avec plaisir que vous vous appliquez à ce genre d'étude. Je ne vous louerois pas, si je croyois que les louanges fissent sur vous le même effet qu'elles font sur les esprits foibles. Je pense que vous êtes au-dessus d'une vaine fatuité, et fort éloigné de relever votre propre mérite, en insultant aux autres avec présomption. Au contraire, je suis convaincu que la connoissance de ce que nous valons, si nous pensons judicieusement, doit nous rendre plus modestes, quoique plus fermes. Un homme qui fait parade de son mérite est un fat, et celui qui ne le connoît pas est un sot. Un homme de bon sens connoît les talens, les exerce, et en tire avantage, sans se vanter; et quoiqu'il sache s'apprécier, il semble le faire moins qu'il ne s'estime lui-même. C'est une maxime de la Bruyère très-vraie (auteur qui mérite d'être connu). " Qu'on ne vaut dans ce mon„ de que ce que l'on veut valoir. "

Digitized by Google

Un homme qui est réellement trop modeste et trop honteux, quel que soit son mérite, ne s'avance jamais dans le monde; la moindre chose le décourage et l'arrête; et celui, qui a de l'assurance et de la hardiesse, avec un peu d'intrigue, aura toujours l'avantage sur lui. La manière fait toute la différence: ce qui paroît impudent dans certaines circonstances, n'est qu'une décente et propre assurance dans d'autres. Un homme de bon sens, qui connoît le monde, se prévaut de ses droits, et poursuit son objet avec constance et intrépidité, mais avec plus de succès qu'un homme effronté. Il a l'art de donner à tout ce qu'il fait un air de modestie: c'est ce qui engage et gagne les cœurs: au-lieu que le même procédé choque et manque son but lorsqu'on le fait d'une manière impudente. Je répete ma maxime, *suaviter in modo, sed fortiter in re*. Si vous voulez connoître les caractères, les manières, et les mœurs de la fin du dernier siècle, assez semblables au présent, lisez la Bruyère. Mais si vous voulez connoître l'homme indépendamment des modes, lisez la Rochefoucault, qui le peint, je crois, très-exactement.

Remettez l'incluse à l'abbé Guasco, qui vous est fort utile pour vous faire voir différentes curiosités. Entre vous et moi, il a plus de savoir que de génie; *mais un habile hom-*

me sait tirer parti de tout, et tout homme est bon à quelque chose. Le Président de Montesquieu est à tout égard une connoissance très-utile. Il a du génie, avec beaucoup de lecture et de connoissance du monde. *Puisez dans cette source tant que vous pourrez.*

Adieu. Puissent les graces vous accompagner! car, sans elles, *ogni fatica è vana*. Si elles ne s'offrent pas d'elles-mêmes, arrachez-les, forcez-les d'être à la suite de tout ce que vous dites et de tout ce que vous faites.

LETTRE CXCVII.

du 11 Février 1751.

QUAND vous irez aux spectacles, ce que j'espère que vous faites souvent, vu que c'est un amusement très-instructif, vous devez avoir observé les différens effets que les rôles font sur vous, selon qu'on les joue bien ou mal. La meilleure tragédie de Corneille, si on la joue bien et que l'acteur s'énonce avec grace, intéresse, engage et remue les passions. L'amour, la terreur, et la pitié s'emparent alternativement de l'ame. Mais si l'acteur s'énonce mal et qu'il ne soutienne pas son rôle,

Digitized by Google

il ne fait qu'exciter l'indignation ou le mépris. Pourquoi? c'est cependant Corneille qui parle, c'est le même sens, le même sujet, bien ou mal représenté. Ce n'est donc que la manière de s'énoncer et jouer qui fait cette grande différence. Appliquez cela à vous-même, et concluez delà que, si vous voulez plaire en compagnie, ou persuader dans une assemblée publique, l'air, les regards, les gestes, la manière de s'énoncer, un accent propre, et des cadences harmonieuses sont aussi nécessaires que le sujet même. Que des gens mal-adroits, sans grace, sans manières, et sans vivacité, disent ce qui leur plaît sur un sujet solide, ils verront, quoique peut-être avec étonnement, que leur sujet dépourvu d'ornemens, et leurs raisonnemens justes, mais sans l'art de les faire valoir, ne peuvent ni plaire ni persuader, mais au contraire, ne font que fatiguer l'attention et exciter le dégoût. Nous sommes tellement constitués, que nous aimons mieux être amusés que d'être instruits. L'instruction est en quelque sorte mortifiante, parce qu'elle suppose une ignorance antérieure; il faut la rendre agréable, afin qu'on la goûte.

Afin de rapporter ceci directement à tous, apprenez que personne ne peut faire figure dans ce pays que par son influence dans le Parlement. Votre destinée dépend de votre succès dans cette assemblée, comme orateur; et

fiez-vous-en à moi, le succès dépend beaucoup plus de la manière que du sujet. M. Pitt et M. Murray, le Solliciteur Général, oncle de Mylord Stormont, sont sans comparaison les meilleurs orateurs. Pourquoi? seulement parce qu'ils ont une façon de s'énoncer à laquelle on ne résiste pas. Ils peuvent enflammer ou calmer la Chambre basse. Ils s'attirent une telle attention dans cette nombreuse et bruyante assemblé, qu'on pourroit entendre une épingle tomber lorsqu'ils parlent. Est-ce que leurs sujets valent mieux, ou leurs raisonnemens sont-ils plus forts que ceux des autres? L'assemblée espère-t-elle recevoir d'eux quelque avis extraordinaire? Rien moins que cela; mais les auditeurs s'attendent à recevoir du plaisir: c'est pourquoi ils y donnent toute leur attention. Ils trouvent ce qu'ils souhaitent, ils applaudissent. M. Pitt, en particulier, a très peu de connoissances relatives au Parlement: son sujet général n'est pas de la plus grande importance, et ses raisonnemens sont souvent foibles; mais il a une éloquence supérieure, son action a des graces, et il a une façon de s'enoncer juste et harmonieuse. Ses périodes sont bien tournées, et chaque expression dont il se sert est la meilleure et la plus énergique, selon le goût de ses auditeurs. Ce sont ces avantages, et non pas le sujet, qui l'ont élevé au poste de trésorier de l'armée, malgré le Roi et les Mi-

nistres. Vous pouvez tirer de-là une conclusion juste. Il en est de même dans la conversation, où des bagatelles, exprimées avec élégance et accompagnées d'une action séduisante, plairont toujours plus que le meilleur bon sens du monde sans ornemens. Réfléchissez d'un côté sur ce que vous sentez en vous-même quand vous êtes forcé de souffrir la narration ennuyeuse de quelque personne désagréable, quoique le fait soit peut-être intéressant. D'un autre côté, avec quel plaisir vous écoutez une relation bien moins intéressante, d'une personne qui s'exprime avec élégance et qui s'énonce avec grace! Si vous faites attention à tous ces agrémens dans la conversation ordinaire, vous vous les rendrez habituels avant que vous soyez dans le Parlement, et vous n'aurez alors rien à faire que de les faire valoir un peu plus. Je souhaite que vous soyez attentif à cet objet, que vous ne parliez pas même à votre valet, dans quelque langue que ce soit, qu'avec la plus grande élégance dont le sujet est susceptible. Pensez à vos expressions et à la façon de les arranger avant que vous parliez; choisissez les plus élégantes, et placez-les dans le meilleur ordre: consultez votre oreille pour éviter la monotonie. Faites aussi attention à vos gestes et à vos regards, lorsque vous parlez même des sujets les plus futiles. La même chose, exprimée diffé-

différemment avec un certain ton, fait une impression toute différente. L'amant le plus passionné du monde ne peut faire une déclaration d'amour plus expressive que le Bourgeois-Gentilhomme dans le choix heureux de ces mots: „ Mourir d'amour me font, belle Marquise, vos beaux yeux. " Je défie qui que ce soit de dire plus, et cependant je ne conseillerois à personne de dire la même chose. Je vous recommande d'étouffer entièrement et de cacher votre passion, plutôt que de la déclarer dans de pareils termes. Les François, pour leur rendre justice, font une attention très-particulière à la pureté, à l'exactitude, à l'élégance de leur style dans la conversation et dans leurs lettres. Bien narrer est un objet de leur étude; et, quoiqu'ils poussent quelquefois cette élégance jusqu'à l'affectation, ils ne s'expriment jamais d'une façon vulgaire, qui est l'autre excès beaucoup plus dégoûtant. Observez-les, formez-vous le style d'après eux; car l'élégance dans une langue se reproduit dans une autre. J'ai connu un jeune homme qui, dès qu'il fut élu membre du Parlement, s'exposa à la risée de ses connoissances, qui l'observoient à travers de la serrure, parlant à lui-même devant le miroir, et formant en conséquence ses regards et ses gestes. Je ne me rangeai pas du côté des rieurs; au contraire, je le regardai comme plus sage que ceux

qui se moquoient de lui, car il connoissoit l'importance de ces petites graces dans une assemblée publique; ce qu'ils ignoroient. Votre petite personne, qui, comme j'apprends, n'est pas mal faite, est la même en un habit galonné, ou en une souquenille; cependant je pense que vous préférez l'éclat; et vous avez raison, parce qu'il plaît davantage. L'homme le plus mal élevé de l'Europe, si une Dame laisse tomber son éventail, le ramassera certainement et le lui présentera; l'homme le plus poli de l'Europe ne peut pas en faire davantage. Cependant il y auroit une différence considérable. Le dernier plairoit, en le faisant avec grace, et elle se moqueroit du premier, à cause de la manière gauche de l'offrir. Je le répete continuellement: l'air, les manières, les graces, le style, l'élégance, et tous ces ornemens doivent être actuellement les seuls objets de votre attention; c'est à présent le temps de les acquérir, ou jamais. Qu'ils soient votre principale étude: vous n'avez pas un moment à perdre. Les qualités solides et agréables sont certainement préférables; mais si j'avois à opter, je choisirois les dernières.

J'espère que vous fréquentez Marcel * assidûment, et qu'il vous donne des graces; per-

* Alors le plus habile maître de danse à Paris.

sonne n'en avoit plus que lui autrefois. Avez-vous appris à découper? car il est ridicule de ne pas savoir s'acquiter à table de cet office. Un homme qui dit qu'il ne s'y entend pas, peut aussi-bien vous dire qu'il ne peut pas se moucher; l'un et l'autre est aussi nécessaire que facile.

Faites mes complimens à Mylord Huntingdon, que j'aime et que j'honore, comme j'ose croire que vous le faites. Je lui écrirai bientôt, quoique je pense qu'il a à peine le temps de lire une Lettre: et celles que j'écris à ceux que j'aime ne sont pas courtes, comme vous le savez par expérience, témoin la présente; et elle auroit été plus longue encore, si le papier ne m'avoit manqué.

Bon soir, mon cher enfant.

LETTRE CXCVIII.

du 28 Février *V. S.* 1751.

Cette Epigramme dans Martial

Non amo te, Sabidi, nec possum dicere quare;
Hoc tantum possum dicere, non amo te

a embarrassé bien des gens, qui ne peuvent concevoir comment il est possible de ne pas aimer quelqu'un, et de ne savoir pourquoi. Je crois entendre le sens de Martial, quoique la nature de l'épigramme, qui doit être courte, ne lui permettoit pas de s'expliquer plus clairement; je pense que le sens est: „ O! Sa-
„ bidius, vous êtes un homme de mérite digne
„ d'estime; vous avez mille bonnes qualités et
„ beaucoup d'érudition: je vous honore, je
„ vous respecte, mais je ne puis vous aimer,
„ sans pouvoir dire pourquoi. Vous n'êtes
„ pas aimable; vous n'avez pas ces manières
„ engageantes, ces attentions agréables, ces
„ graces, et cette façon prévenante, qui sont
„ si nécessaires pour plaire, quoiqu'il soit im-
„ possible de les définir. Je ne puis dire que
„ c'est telle et telle chose en particulier qui
„ m'empêche de vous aimer; c'est le tout en-
„ semble, parce qu'à tout prendre, vous n'a-
„ vez rien qui plaise. " Combien de fois dans le cours de la vie ne me suis-je pas trouvé dans cette situation par rapport à plusieurs de mes connoissances, que j'honorois et respectois, sans pouvoir les aimer? Je ne savois pourquoi, parce que, lorsqu'on est jeune, on ne prend pas le temps d'analyser ses sentimens et de les tracer depuis leur source; mais des observations et des réflexions postérieures m'en ont appris la raison. Il y a un homme, dont le ca-

ractère moral, le savoir profond, et les talens supérieurs généralement connus, m' inspirent de l'admiration et du respect; mais il m'est si impossible de l'aimer, que je suis presque dans une transe lorsque je me trouve en sa compagnie. Sa figure, sans être hideuse, semble faite pour exposer au mépris ou au ridicule la structure du corps humain: ses jambes et ses bras ne sont jamais dans la position où ils devroient être selon la situation de son corps, mais ils commettent des actes d'hostilité continuels contre les graces. Il renverse par-tout, au lieu d' avaler, ce qu' il à dessein de boire; il déchire ce qu'il veut découper. Sans attention pour les devoirs de la vie civile, il fait toute chose à contretemps et de mauvaise grace; il dispute avec chaleur et sans discernement avec des personnes, sans faire attention au rang, au caractère, et à la situation de ceux avec lesquels il dispute; il ignore absolument les différentes gradations de familiarité et de respect; il se comporte de même à l'égard de ses supérieurs, de ses égaux, et de ses inférieurs: enfin il se rend désagréable à deux d'entre les trois. Est-il possible d'aimer un tel homme? Non. Tout ce que je puis faire pour lui, est de le considérer comme un Hottentot respectable.

Je me souviens, lorsque je quittai Cambridge, que j'avois contracté dans le commerce

Digitized by Google

de ces pédans grossiers une vanité ridicule d'étaler mon savoir, un tour pour la satyre, et un goût particulier pour argumenter et contredire de la façon la plus ennuyeuse et la plus impolie : mais dès que j'eus fait mon entrée dans le monde, je m'apperçus que ce n'étoit pas le ton des honnêtes gens, et j'adoptai immédiatement un caractère tout opposé : je cachai mon savoir ; j'applaudissois souvent sans approuver, et je cédois communément sans être convaincu. *Suaviter in modo* étoit ma loi et mes prophetes ; et si je plaisois, (entre vous et moi) c'étoit plutôt pour ma complaisance, que pour mon savoir et mon mérite particulier.

A propos, le mot de *plaire* me rappelle Lady Hervey. Je vous prie de lui dire qu'elle me répondra de vos agrémens ; que je la considère comme Falstaff, qui non seulement plaît lui-même, mais enseigne aux autres l'art de plaire ; que je sais qu'elle peut faire de qui que ce soit ce qu'elle veut ; et qu'en qualité de gouvernante, si elle ne vous apprend pas à plaire, c'est qu'elle ne le veut pas. Il est aussi nécessaire dans la vie sociale d'avoir de la souplesse dans les manières, que dans la vie politique : on doit souvent céder, pour avoir le dessus ; on doit s'humilier, afin d'être exalté ; on doit, comme St. Paul, se faire à tous, afin de gagner quelques-uns ; et l'on prend les hommes, *mutatis mutandis*, par les mêmes moyens

qu'on gagne les femmes, par la politesse, par les manières insinuantes et soumises. Ces vers de M. Dryden peuvent s'appliquer à un Ministre, aussi-bien qu'à une Maîtresse :

The prostrate lover, when he lowest lies;
Bur stoops to conquer, and but kneels to rise *.

Dans le cours du monde les qualités du caméléon sont souvent nécessaires; il faut même quelquefois les varier plus que lui, car vous devez jusqu'à un certain degré prendre la forme de l'homme ou de la femme que vous souhaitez gagner.

A propos, avez-vous vu à Paris quelque Dame aussi capable d'amitié et aussi hospitalière que Me de Lursay, qui veut bien *se charger du soin de vous éduquer*! Confiez-moi l'espèce de vos amusemens à Paris. Est-ce *le fracas du monde, les comédies, bals, opéras, cour, etc.?* Ou sont-ce *de petites sociétés moins bruyantes, mais pas pour cela moins agréables?* Où êtes vous le *mieux établi?* Avez-vous fait plusieurs connoissances parmi les jeunes François qui fréquentent votre Académie? qui sont-

* L'amant le plus humble ne s'abaisse que pour triompher, et ne tombe à genoux que pour se relever.

ils? Ecrivez-moi ces petits détails dans vos lettres, dont je vous prie de m'honorer plus souvent.

Si vous fréquentez quelques-uns de ces Anglois polis qui couvrent les rues de Paris, nommez-les moi.

Avez-vous fini avec l'abbé Nollet, et êtes-vous au fait de toutes les propriétés et des effets de l'air! Si j'étois porté à faire usage de jeu de mots, je dirois que les effets de l'air peuvent mieux s'apprendre de Marcel. Si vous avez fini avec l'abbé Nollet, priez mon ami l'Abbé Sallier de vous recommander à quelque maigre Philomathe pour vous enseigner un peu de géométrie et d'astronomie, pas assez pour absorber toute votre attention et vous mettre l'esprit à la torture, mais suffisamment pour n'être pas absolument ignorant dans cette science. J'ai été depuis peu une espèce d'astronome, malgré moi, en présentant lundi dernier dans la Chambre des Pairs un *Bill* pour réformer notre calendrier et adopter le nouveau style. Je fus obligé à cette occasion de parler le jargon d'un astronome, dont je n'entendois pas un mot; mais j'appris par cœur ce langage, et le parlai par routine d'après un maître. Je souhaite que j'eusse été moi-même un peu plus au fait du sujet, autant que je souhaite que vous soyez instruit de cette science. Mais la connoissance la plus essentielle de toutes,

Digitized by Google

est de se connoître soi-même aussi-bien que les autres; cela exige beaucoup d'attention et une grande expérience: faites usage de la premiere, et puissiez-vous avoir la derniere!

P. S. Je suis charmé que vous soyez employé dans le bureau de Mylord Albemarle: vous y apprendrez au moins le mécanisme des affaires; car il ne faut pas que vous vous imaginiez que vous êtes dans le secret et le *fin fin* de la correspondance, et réellement il ne convient pas à votre âge d'être dans cette confidence. Néanmoins accoutumez-vous au secret par rapport aux lettres que vous lisez, ou que vous écrivez, afin qu'avec le temps on puisse vous confier ce qu'il y a de secret, de très-secret, séparé et distinct, etc. Je suis fâché que cette occupation vous empêche de fréquenter le manège: j'espère que cela arrive rarement; mais j'insiste à ce que vous continuiez régulièrement de prendre des leçons de votre maître de danse, qui est actuellement le plus utile de tous les maîtres que vous avez, ou que vous puissiez avoir.

Digitized by Google

LETTRE CIC.

du 1 Mars 1751.

Je vous fis mention, il y a quelque temps, d'une sentence ; je souhaite que vous l'ayiez toujours présente à l'esprit, et que vous l'observiez dans votre conduite. C'est *suaviter in modo, fortiter in re*. Je ne connois aucune règle aussi généralement utile et nécessaire dans toutes les parties de notre vie. Je la prendrai donc aujourd'hui pour mon texte ; et comme les vieillards aiment à prêcher, et que j'ai quelque droit de le faire, je vous présente mon sermon sur ces mots. Afin donc de procéder régulièrement et selon les règles de la chaire, je vous montrerai premièrement le rapport qui se trouve entre les deux parties de mon texte *suaviter in modo, fortirer in re*; ensuite je ferai mention des avantages et de l'utilité qui résultent de la pratique des préceptes contenus dans mon texte ; et je conclurai par une application du tout.

Le *suaviter in modo* seul, seroit une complaisance timide et avilissante, si elle n'étoit supportée et relevée par le *fortiter in re*, qui aussi ne seroit qu'une brutalité impétueuse, si elle n'étoit pas tempérée et adoucie par le *sua-*

Digitized by Google

viter in modo; cependant ces deux qualités sont rarement unies. L'homme emporté, colérique, dont les esprits animaux sont en fermentation, méprise le *suaviter in modo*, et croit qu'il peut tout forcer par *fortiter in re*. Il peut reussir quelquefois, lorsqu'il a à faire à des gens foibles et timides; mais en général il est sûr de choquer, d'offenser, d'être haï, et de manquer son but. D'un autre côté, l'homme fin et rusé croit parvenir à ses fins par le *suaviter in modo* seulement: il se fait à tous, il semble n'avoir point d'opinion propre, il adopte avec une complaisance servile celle de toute personne présente: il s'insinue seulement dans l'estime des sots; mais on découvre bientôt ses vues, et il est sûr d'être méprisé de tous les gens sensés. L'homme sage, qui diffère autant de l'homme rusé que du colérique, est le seul qui joigne le *suaviter in modo* avec le *fortiter in re*. Passons à présent aux avantages qui résulteut de ce précepte.

Si vous êtes constitué en autorité, et si vous avez droit de commander, vos ordres, signifiés *suaviter in modo*, seront exécutés volontiers, sans répugnance, et conséquemment bien; au contraire, si vous les donnez seulement *fortiter*, c'est-à-dire brutalement, on les interprêtera plutôt, comme dit Tacite, qu'on ne les exécutera. Pour moi, si je commandois à mon laquais d'une façon grossière et insultante

de m'apporter un verre de vin, j'appréhenderois qu'en m'obéissant il ne fît ensorte d'en renverser sur moi une partie, et je devrois m'attendre à un trait pareil de ressentiment. Une résolution froide doit montrer que, lorsque vous avez droit de commander, vous voulez être obéi; mais en même temps la façon douce et polie d'exiger cette obéissance doit la rendre en quelque façon agréable, et adoucir autant qu'il est possible l'idée mortifiante de l'infériorité.

Si vous demandez une faveur, ou même si vous sollicitez ce qui vous est dû, il faut faire l'un et l'autre *suaviter in modo*; autrement vous fournirez à ceux qui ont intention de vous refuser, un prétexte de le faire, en les choquant par la manière dont vous vous adressez: d'un autre côté, il faut, à force de persévérance et de fermeté, montrer le *fortiter in re*. Les motifs justes sont rarement le mobile des actions des hommes, sur-tout des rois, des ministres, et des personnes d'un rang élevé; ils accordent souvent à l'importunité, ou à la crainte, ce qu'ils sont portés à refuser à la justice ou au mérite. Gagnez les cœurs, si vous pouvez, par le *suaviter in modo*: ne fournisez au moins aucun prétexte d'offense; mais ayez soin de montrer assez de *fortiter in re* pour arracher de leur crainte, ou de leur indolence, ce que vous désespérez d'obtenir de leur justice ou

de leur bon naturel. Les gens d'un état distingué sont durs pour les besoins et les malheurs des autres, comme les chirurgiens le sont pour les personnes malades. Ils les voient, ils écoutent, tout le long du jour, même des plaintes mal fondées; de sorte qu'ils ne savent pas celles qui sont réelles, ou feintes. Il faut donc tâcher d'exciter d'autres sentimens que ceux de la justice et de l'humanité; il faut gagner leur faveur par le *suaviter in modo*: si vous les inquiétez à force d'importunités, ou si vous réveillez leur crainte, en les menaçant indirectement et avec décence de votre ressentiment froid et implacable, voilà le véritable *fortiter in re*. C'est le seul précepte que je sache dans le monde pour être aimé sans être méprisé, et craint sans être haï, c'est ce qui constitue ce caractère respectable que tout homme sage doit tâcher de se donner.

A présent, je vais expliquer ce que j'ai dit, et conclure.

Si vous vous appercevez que vous avez un naturel brusque, qui vous porte involontairement à des saillies indiscretes, ou à des expressions inciviles à l'égard de vos égaux ou de vos inférieurs, observez-vous attentivement, réprimez avec soin ces mouvemens, et appellez à votre secours le *suaviter in modo*. Gardez le silence aussi-tôt que la passion domine, jusqu'à ce que vous soyez adouci: tâchez même

de commander à vos mouvemens, de façon qu'on ne puisse pas y lire ces émotions; ce qui est un avantage infini dans les affaires. D'un autre côté, que ni la complaisance, ni le bon naturel, ni le désir de plaire de votre part, ni la flatterie, ni les détours, ni les cajoleries des autres ne vous engagent à vous relâcher d'aucun point que la raison et la prudence vous ordonnent de poursuivre; mais revenez à la charge, persistez, et vous trouverez que tout ce qui est possible peut s'obtenir. Les personnes injustes et insensibles abusent toujours et se moquent d'une timide condescendance et d'une humeur débonnaire: mais lorsque la complaisance et la douceur sont soutenues du *fortirer in re*, elles sont toujours respectées, et communément elles réussissent dans les amitiés et les liaisons, aussi bien que dans les aversions. Cette règle est particulièrement utile. Que votre fermeté et votre vigueur vous concilient l'attachement des autres; mais en même temps que vos manières empêchent les ennemis de vos amis et de ceux dépendans de vous, de devenir les vôtres: désarmez vos ennemis par la douceur de vos manières, mais faites-leur sentir en même temps votre juste ressentiment; car il y a une grande différence entre conserver de la rancune, ce qui est toujours une marque d'un mauvais cœur, et une conduite ferme et résolue, qui est compatible

avec la prudence et très-juste. Dans les négociations avec les Ministres étrangers, souvenez-vous du *fortiter in re*. N'accordez aucun point, n'acceptez aucun expédient, jusqu'à ce que vous soyez absolument forcé de le faire, et même alors disputez le terrein avec force; mais lors même que vous contestez avec le Ministre *fortiter in re*, tâchez de le gagner par le *suaviter in modo*. Si vous gagnez son cœur, vous pourrez séduire son jugement et déterminer sa volonté. Dites-lui franchement d'une manière polie que vos différends, comme Ministre, ne causent aucune diminution par rapport au respect que vous avez pour son mérite personnel: mais qu', au contraire, son zèle et son habileté pour le service de son maître l'augmentent, et sur-tout que vous désirez de vous faire un ami d'un serviteur si fidèle: vous gagnerez toujours par cette conduite obligeante. Il y a des gens qui ne peuvent prendre sur eux d'être civils envers ceux qui sont leurs rivaux, leurs compétiteurs, ou leurs antagonistes, quoiqu' indépendamment de ces circonstances accidentelles ils s' aimeroient et s' estimeroient réciproquement. Ils montrent une réserve et un embarras en compagnie avec eux, et saisissent leurs moindres fautes pour les exposer, et deviennent de cette façon des ennemis irréconciliables de personnes qui ne leur auroient résisté que pour un temps. C'est une

foiblesse très-grande et très-préjudiciable que la mauvaise humeur dans les affaires, où l'on ne peut réussir sans politique et sans jugement. Je serois en pareilles occasions particulièrement et noblement civil, aisé; franc avec celui dont j'aurois traversé les desseins. On appelle cela, en général, générosité, magnanimité; mais ce n'est en effet qu'adresse et bon sens. La manière est souvent aussi importante et quelquefois plus que la chose; une faveur peut faire un ennemi, et une injure faire un ami, selon la différente manière dont l'une et l'autre sont mises en usage. La contenance, les expressions, la manière de s'énoncer, les graces donnent beaucoup d'efficacité au *suaviter in modo*, et beaucoup de dignité au *fortiter in re*; par conséquent, elles méritent la plus grande attention.

Je conclus de tout ce que j'ai dit par cette observation que des manières obligantes, avec de la résolution et de la fermeté, forment un caractère accompli. Puissiez-vous être convaincu de cette vérité, la pratiquer dans votre vie et votre conversation! c'est le plus sincère et le plus ardent de mes souhaits.

Digitized by Google

LETTRE CC.

du 11 Mars 1751.

J'ai reçu par la dernière poste une lettre de l'abbé Guasco, dans laquelle il joint ses représentations à celles de Mylord Albemarle pour m'engager à vous faire changer votre mauvais appartement à l'Académie. Il ne vous revient pas plus d'avantage d'être pensionnaire à l'Academie, qui est aussi éloignée du manège et de tous vos autres maîtres, que si vous étiez dans tout autre logement. Je consens donc que vous logiez dans un hôtel garni; l'abbé vous en indiquera un, comme je l'en prie dans l'inclose, que je vous prie de lui remettre. Il faut cependant que je vous accorde cette demande, à condition que vous ne donniez aux Anglois ni déjeûners ni soupers dans votre appartement: les premiers consument toute la matinée, et les derniers vous feroient passer très-mal vos soirées à boire à l'angloise de mauvais vin de Bordeaux. Vous ne manquerez pas de fréquenter le manège aussi souvent que possible; c'est-à-dire, lorsque vos nouvelles occupations au bureau de Mylord Albemarle vous le pérmettront: mais à tout évenement, j'insiste à ce que vous ne négligiez jamais de prendre des leçons de Marcel, qui vous sont actuellement

de plus d'importance que tous les bureaux de l'Europe. C'est à présent le temps d'acquérir tous ces petits riens, qui dans le monde sont de la plus grande conséquence: les agrémens et les graces, sans lesquelles vous ne serez jamais rien, consistent en ces riens, qu'il est plus facile de sentir que de décrire.

Vous ferez bien de retenir votre appartement pour une année entière, et alors il vous coûtera moins cher; car quoique mon intention soit de vous voir ici dans moins d'un an, ce ne sera que pour peu de temps, et vous retournerez ensuite à Paris, où je veux que vous restiez jusqu'à la fin d'Avril 1752; alors, si vous avez toute la politesse, les manières, les attentions, et les graces du beau monde, je vous placerai conformément à votre destination.

J'ai reçu enfin votre présent du carton de Dominichino par Blanchet: il est très-bien exécuté; je suis seulement fâché qu'il n'ait pas pris toutes les figures de l'original.

M. Harte est retourné de Cornouaille en parfaite santé, et a pris possession de son canonicat et de sa maison à Windsor, qui est très-jolie. Comme j'ose dire que vous avez de la sensibilité, j'espère que vous lui témoignerez toujours les sentimens les plus vifs de la gratitude et de l'amitié. Ecrivez-lui fréquemment et faites attention aux lettres que vous recevez de lui. Il sera avec nous à Blackeath,

autrement *Babiole*, tout le temps que j'espère que vous y serez.

Après vous avoir rapellé le temps de notre réunion, je vais un peu vous préparer à cette entrevue.

La haine, la jalousie, ou l'envie engagent la plupart du monde à faire attention aux défauts de ceux qu'ils n'aiment pas; ils se réjouissent à chaque découverte qu'ils font dans ce genre, et ont soin de la publier. Dieu merci, je ne connois pas ces passions basses, et mon cœur n'en est pas susceptible; mais l'affection a le même effet sur moi, excepté que je cache, au lieu de publier, les défauts que mon attention me fait découvrir dans les personnes que j'aime. Je les épie, je les analyse; et comme je souhaite de les trouver parfaites, ou de les rendre telles, rien ne m'échappe, et je découvre bientôt combien elles sont près ou éloignées de cette perfection. Vous devez donc vous attendre de ma part à l'examen le plus critique que jamais personne ait subi. Je découvrirai vos moindres défauts aussi-bien que les plus grands, et je vous les dirai librement, *non quod odio habeam, sed quod amem*. Mais je vous les dirai tête à tête, et comme *Micio*, non pas comme *Demea*, et je ne les révélerai à personne autre. Je pense qu'il est juste de vous informer d'avance où je soupçonne que ma critique s'exercera; ce sera plus sur votre extérieur que sur votre intérieur. Je

n'ai aucun doute sur votre cœur et sur votre tête, mais pour vous parler franchement, je me défie beaucoup de votre air, et sur-tout de la façon de vous énoncer et de vous exprimer. J'éprouverai tout cela; car, pendant que vous serez avec moi, il faut que vous fassiez les honneurs de ma maison et de ma table; la moindre inattention ou manque de goût ne m'échappera pas, comme vous vous en appercevrez par mes regards, et ensuite par une remontrance quand nous serons seuls. Vous verrez beaucoup de compagnie de toute espece à *Babiole*, et sur-tout des étrangers. Appliquez-vous donc à acquérir ces agrémens extérieurs, et tâchez que ma critique n'ait pas la moindre prise. Quelques auteurs ont critiqué les premiers leurs propres ouvrages, afin d'empêcher les autres de le faire ensuite: mais alors ils le font avec une partialité si marquée pour leurs productions, que non seulement l'ouvrage, mais la critique même est censurée. Je ne suis pas un de ces auteurs; mais, au contraire, ma sévérité augmente à proportion de mon affection pour mon ouvrage; et si vous voulez vous corriger de toutes les fautes que je trouverai, je vous promets que vous n'avez rien à craindre des autres critiques.

Commencez-vous à être au fait de ce qui doit être vu à Paris? Avez-vous bien examiné ce que vous avez vu? Il y a peu de personnes

qui voient et entendent comme ils doivent. Si vous allez aux Invalides, êtes-vous satisfait d'en voir l'édifice et la salle où deux ou trois cents soldats estropiés dînent, et les galeries où ils couchent? Vous informez-vous de leur nombre, des conditions sur lesquelles ils sont admis, de leur maintien, de la valeur et de la nature du fond qui les supporte? J'appelle cela voir avec instruction; autrement, ce n'est qu'un coup d'œil inutile. Il y a bien des gens qui prennent l'occasion des vacances pour aller voir les chambres où le Parlement s'assemble. Allez-y lorsqu'elles sont remplies, voyez et entendez ce qui s'y passe, apprenez leurs constitutions, leurs jurisdictions, leur objet, leur méthode de procéder; entendez plaider quelque cause dans chacune de ces chambres; approfondissez les choses.

Je suis bien-aise d'apprendre que vous êtes si bien avec le Marquis de St. Germain (*); j'ai entendu parler de lui fort avantageusement. Comment êtes-vous avec les Ministres étrangers à Paris? Fréquentez-vous l'Ambassadeur de Hollande? Allez-vous chez le Nonce, ou chez les Ambassadeurs d'Espagne et de l'Empire? Il est à propos de le faire. Informez-moi plus particulièrement dans vos lettres de la

* Alors Ambassadeur de Sardaigne à la cour de France.

façon dont vous passez votre temps, et de la compagnie que vous fréquentez. Où dînez et soupez-vous le plus souvent? Dans quelle maison êtes-vous sur un pied familier? Adieu.

LETTRE CCI.

du 18 Mars *V. S.* 1751.

Je vous ai écrit dans une de mes lettres précédentes que j'avois présenté dans la Chambre des Pairs un *Bill* pour corriger et réformer notre calendrier *Julien*, et pour adopter le *Grégorien*. Je vais vous développer cette affaire au long; cela donnera lieu à des réflexions, qui, j'espère, vous seront utiles, et que je crains que vous n'ayez pas encore faites.

On ne pouvoit douter que le calendrier *Julien* ne fût erroné, en ajoutant à l'année solaire onze jours de trop. Le Pape Grégoire XIII corigea cette erreur. La réforme qu'il fit du calendrier fut d'abord reçue par toutes les Puissances Catholiques de l'Europe, et ensuite par les Princes Protestans, la Russie, la Suède et l'Angletterre exceptées. Il n'étoit pas, selon moi, fort honorable pour l'Angleterre de persévérer dans cette erreur grossière et palpable,

Digitized by Google

sur-tout en pareille compagnie. Tous ceux qui avoient des correspondances étrangères, soit de commerce ou de politique, sentoient l'inconvénient de cette différence. Je consultai les gens de loi les plus habiles, et les plus fameux mathématiciens, avec lesquels je composai ce *Bill*. Autre difficulté. Je devois introduire ce *Bill*, qui étoit nécessairement composé avec le jargon des gens de robe et les termes abstraits des calculs astronomiques, que j'ignorois également. Cependant il étoit absolument nécessaire de faire croire à la Chambre des Pairs que j'étois au fait de ce sujet, et de leur persuader qu'ils l'entendoient eux-mêmes avec le jargon. J'aurois aussi-bien pu parler Celtique ou Esclavon, qu'Astronomie, et ils m'auroient entendu également. Je résolus de faire mieux: au lieu de parler du sujet et de les instruire, je m'attachai à leur plaire. Je leur traçai donc l'origine des calendriers, depuis celui des Egyptiens jusqu'au Grégorien; et en les amusant de temps en temps par de petits épisodes, j'étois particulièrement attentif au choix des paroles, à l'harmonie et l'arrondissement des phrases, à l'élocution, et à l'action. Cela réussit et réussira toujours. Ils crurent que je les instruisois, parce que je leur plaisois; et il y en eut plusieurs qui dirent que j'avois expliqué clairement le sujet, quoique je n'eusse pas même essayé de le faire. Lord Marclesfield,

Digitized by Google

qui avoit consulté ce *Bill*, et qui est un des plus grands mathématiciens et un des plus célebres astronomes de l'Europe, parla ensuite comme un homme qui étoit maître de son sujet, et s'expliqua avec toute la clarté dont il étoit capable; mais comme ses expressions, ses périodes, et la façon de s'énoncer n'étoient pas si agréables que les miennes, ce qui devoit arriver arriva; on me donna presque généralement, quoiqu'injustement, la préférence. Toute assemblée nombreuse est une cohue, de quelques individus qu'elle soit composée. On ne doit jamais parler raison ou bon sens à la multitude: leurs passions, leurs sentimens, et leurs différens intérêts sont les objets auxquels on doit s'attacher. Pris en corps, ils n'ont point de raison, ils ont des yeux et des oreilles qu'on doit flatter et séduire: on ne peut réussir que par l'éloquence, des périodes harmonieuses, une action agréable, et toutes les différentes parties de l'art oratoire.

Quand vous serez membre de la Chambre basse, si vous vous imaginez qu'en parlant en homme sensé, sans ornement, vous viendrez à bout de persuader, vous vous trompez fort. On vous admirera pour votre éloquence comme un homme qui parle en public, et non pour le sujet dont vous traitez: tout le monde connoît à peu près le sujet, mais il y en a peu qui soient en état de l'embellir. J'ai été con-

vaincu de bonne heure de l'effet et de l'importance de l'éloquence, et je m'y suis appliqué. Je ne prononçois pas un seul mot, même dans la conversation ordinaire, qui ne fût le plus expressif et le plus élégant de la langue que je parlois; de façon que j'acquis une sorte d'éloquence habituelle, et il faudroit que je prisse à présent quelque peine, si je voulois m'exprimer comme le vulgaire. Je souhaite pouvoir vous inculquer cette vérité incontestable, dont vous ne semblez pas encore convaincu. Vous devez tâcher actuellement de briller, et non pas de raisonner. Le poids sans lustre est du plomb. Il vaut mieux parler élégamment bagatelles à la femme la plus volage, que bon sens à l'homme le plus solide; il vaut mieux présenter un éventail avec grace, que donner mille livres d'un air maussade; et il vaut mieux refuser une faveur d'un air gracieux, que de l'accorder de mauvaise grace. La manière est tout en chaque chose: c'est par vos manières seulement que vous pouvez plaire, et conséquemment parvenir. Tout votre grec ne vous avancera jamais du grade de Secrétaire à celui d'Envoyé, et ensuite à la dignité d'Ambassadeur; mais vos manières, votre façon de vous produire, et votre air peuvent vous les acquérir. Marcel vous sera plus utile qu'Aristote. Sur mon honneur, j'aimerois mieux que vous eussiez le style et l'éloquence de Mylord Bolingbroke en é-

crivant et en parlant, que toute l'érudition de l'Académie des Sciences, de la Société Royale, et des deux Universités.

Comme le style de Mylord Bolingbroke est supérieur à celui de tous nos autres auteurs, je vous recommande de lire et relire ses ouvrages avec une attention particulière à son style. Transcrivez, imitez-le, s'il est possible; rien ne vous sera plus utile dans la Chambre basse, dans les négociations, et dans la conversation. Avec ce secours vous devez espérer de plaire, de persuader, de séduire, et d'en imposer; et vous manquerez votre but, suivant que vous serez en défaut à cet égard. Sur-tout pendant l'année que vous serez à Paris, laissez de côté toute étude et tout raisonnement solide, et tâchez d'acquérir ce que les gens du bel air appellent *brillant*. *Prenez l'éclat et le brillant d'un galant homme*.

Parmi ce qu'on appelle les petites choses, auxquelles vous ne faites pas attention, votre écriture en est une; elle est réellement mauvaise et même détestable. Ce n'est ni la main d'un gentilhomme, ni celle d'un homme d'affaires, mais celle d'un cuistre de collège. Je vous prie donc, aussi-tôt que vous aurez fini avec l'abbé Nollet, de vous procurer un excellent maître à écrire, puisque vous croyez que vous ne pouvez vous accoutumer à écrire comme vous voudriez. Qu'il vous apprenne à écrire

lisiblement, vîte, et comme un gentilhomme, non pas comme un procureur ni un maître d'école, mais cette sorte d'écriture dont un premier commi dans les bureaux étrangers écrit communément; car je vous dis sincèrement, si j'étois à la place de Mylord Albemarle, rien de ce que vous auriez écrit ne resteroit dans mon bureau. De la main au bras la transition est naturelle: le mouvement de vos bras est-il aussi roide? la façon de les placer et de les mouvoir distingue l'air d'un homme, surtout en dansant, où il est plus essentiel de les mouvoir avec grace, que les pieds. Un homme qui sait mouvoir son buste en dansant, qui sait porter son chapeau et mouvoir la tête avec grace, danse bien.

Les femmes disent-elles que vous vous mettez dans un bon goût? cela est encore nécessaire pour un jeune homme.

Dans quinze jours ou trois semaines vous verrez à Paris le Chevalier Hotham, à son passage à Toulouse, où il doit rester un an ou deux. Je vous prie de lui temoigner beaucoup de civilité, mais ne l'introduisez dans aucune compagnie. Présentez-le à Mylord Albemarle; car, comme il ne doit rester à Paris qu'une semaine, nous ne souhaitons pas qu'il goûte cette vie dissipée. Vous pourrez l'accompagner à la comédie, ou à l'opéra.

Adieu, mon cher enfant.

Digitized by Google

LETTRE CCII.

du 25 Mars 1751.

Quelle heureuse période de votre vie que la présente! Le plaisir est actuellement et doit être toute votre occupation. Lorsque vous étiez plus jeune, des règles seches et des mots sans liaison étoient des occupations bien tristes: quand vous deviendrez plus âgé, l'inquiétude, les vexations, et les contretemps, inséparables des affaires, consumeront la plus grande partie de votre attention. Vos plaisirs peuvent à la vérité servir à vos affaires, et vos occupations rendront les plaisirs plus vifs. Quoi qu'il en soit, il faudra que votre temps soit partagé; mais à présent il est tout à vous, et ne peut être aussi-bien employé qu'en le dévouant aux plaisirs d'un honnête homme. Le monde est actuellement le seul livre dont vous avez besoin, et presque le seul que vous devez lire. On ne peut lire ce livre essentiel qu'en compagnie, dans les endroits publics, et pendant les repas. Il faut que vous soyez de tous les plaisirs pour apprendre les manières de la bonne compagnie. Dans les affaires préméditées et sérieuses, on cache, ou du moins on tâche de cacher son caractère; les plaisirs,

au contraire, le découvrent, et le cœur n'est plus alors restreint par le jugement. Ce sont quelquefois des momens bien favorables pour des négociateurs habiles. Dans l'état auquel vous vous destinez, les plaisirs, goûtés à propos, sont infiniment utiles. Tenir une bonne table, en faire les honneurs avec grace et sur le ton de la bonne compagnie, est un point très-essentiel et très-agréable, qui écarte tout sujet trop sérieux; on ne l'apprend que dans les plaisirs de la bonne compagnie. Un homme d'esprit et qui a l'expérience du monde, donne un tour agréable aux conversations les plus frivoles. Il s'en faut de beaucoup que l'art de badiner agréablement soit un talent méprisable.

Des manières engageantes et un tour pour la galanterie sont souvent de la plus grande utilité aux Ministres étrangers. Les femmes ont, directement ou indirectement, beaucoup d'influence dans la plupart des cours. Feu Mylord Strafford gouverna pendant un temps considérable la cour de Berlin; il y fit fortune, parce qu'il étoit bien avec Madame de Wartenberg, maîtresse du premier Roi de Prusse. Je pourrois citer plusieurs autres exemples dans ce genre. Cette sorte de caquet agréable des femmes, présage de conversations plus particulières et plus intéressantes, ne s'acquiert qu'en fréquentant ces femmes du premier rang qui

donnent le ton. Que tout autre livre fasse place au grand livre du monde, le plus nécessaire. Il y a tant de façons différentes de le lire, qu'il faut beaucoup de temps et d'attention pour le bien comprendre: il est différent de tous les autres livres. Au lieu de rester chez vous, il faut que vous alliez en compagnie pour le lire; et ce n'est pas dans les boutiques de libraire, mais dans les cours, dans les hôtels, dans les parties de plaisir, les festins, les bals, les assemblées, et les spectacles, que vous le trouverez. Procurez-vous une intimité aisée, familière, et polie dans toutes les maisons françoises où vous êtes introduit. Cultivez-les, fréquentez-les et dites que vous désirez de devenir l'enfant de la maison. Faites connoissance, autant que vous pourrez, avec les gens de cour, et observez soigneusement avec quelle politesse ils diffèrent d'avis, et avec quelle civilité ils haïssent, comme ils paroissent aisés et oisifs au milieu des plaisirs. Ce n'est que dans les cours où l'on apprend cette politesse et cette souplesse d'esprit, sans lesquelles la vie n'est rien.

J'ai appris et je suis bien-aise que Lord Albemarle vous ait mis entre les mains de Messieurs de Bissy. Profitez de cet avantage, et priez-les de vous permettre de les accompagner par-tout où ils vont à Paris et à Versailles. L'un d'eux au moins vous menera probablement chez Madame de la Valière, à moins

qu'il ne soit congédié actuellement et qu'elle n'ait repris Gelliot *. Dites-leur franchement *que vous cherchez à vous former, et que vous êtes en main de maîtres, s'ils veulent bien s'en donner la peine*. L'état auquel vous vous destinez a cela d'agréable, qu'il se lie à tout, et qu'on s'y perfectionne par le plaisir, une grande connoissance du monde, des manières polies, et une façon engageante de se produire. Si un homme de robe connoît les loix, si un ecclesiastique entend la théologie, et un financier le calcul, chacun d'eux peut figurer dans sa profession, sans beaucoup de connoissance du monde et sans les manières d'un gentilhomme; mais votre état vous jette dans les intrigues et les cabales, aussi-bien que dans les plaisirs des cours. Pour vous conduire dans les détours de ce labyrinthe, il faut que l'usage du monde, le discernement des caractères, une souplesse, une légereté d'esprit, et une élégance dans les manières soient vos guides. Il faut que vous sachiez apprivoiser et endormir les monstres, flatter et gagner les belles, qui gardent la toison d'or. Voilà l'art et les qualités nécessaires pour un Ministre étranger. Il faut avouer, à notre honte, que toutes les autre nations surpassent les Anglois;

* Un fameux danseur de l'opera à Paris.

et un Ministre François, à mérite égal, aura l'avantage sur un Anglois dans une cour étrangère. Les François ont quelque chose de plus liant, de plus insinuant, et de plus engageant dans les manières. Un Ministre Anglois aura résidé sept ans à une cour, sans y avoir formé aucune liaison particulière, et sans être intime et familier dans aucune famille; il est toujours Ministre Anglois, et jamais naturalisé. Il reçoit ses ordres, demande audience, écrit à sa cour, et son affaire est faite. Un Ministre François, au contraire, n'a pas été six semaines dans une cour, sans s'être insinué par mille petites attentions dans la faveur du Prince, de son épouse, de sa maîtresse, de son favori, ou de son ministre. Il s'est établi sur un pied de familiarité dans une douzaine des meilleures maisons; il a accoutumé tout le monde à être non seulement à leur aise, mais même sans gêne et sans façon avec lui. Il est par-tout chez lui, et on le traite comme un enfant de la famille. Par ce moyen il connoît l'intérieur de ces cours, et peut presque écrire des prophéties à la sienne, d'après la connoissance qu'il a des caractères, des humeurs, de l'habileté, ou de la foiblesse des acteurs. On regardoit à Rome le Cardinal d'Ossat comme un Italien, et non comme un Cardinal François. M. d'Avaux, par-tout où il fut envoyé, ne fut jamais regardé comme un Ministre Etranger, mais comme un naturel

du

du pays et un ami personnel. La vérité simple, le bon sens, et le savoir ne suffisent pas dans les cours; il faut que l'art vienne au secours. Il faut flatter les humeurs, il faut étudier et savoir saisir les *mollia tempora*; il faut gagner la confiance par une franchise apparente, et il faut en profiter à force d'adresse et de discrétion; sur-tout il faut gagner le cœur, pour se rendre maître de l'esprit. *Hæ tibi erunt artes.*

La mort du Prince de Galles, qui étoit plus aimé par son affabilité et son bon naturel, qu' estimé par sa sagesse et sa fermeté, a inquieté beaucoup de personnes et causé des craintes générales. La grande différence qu'il y a entre l'âge du Roi et du Prince George, fait craindre une minorité toujours désagréable pour une nation; mais il faut espérer, et il est très probable, que le Roi, qui est parfaitement rétabli de son indisposition, pourra vivre jusqu' à ce que son petit-fils soit en âge de regner. A dire vrai, c'est un jeune Prince qui promet beaucoup; il est doux, d'un bon naturel, et d'un jugement sain. Cet événement a rendu ici toutes sortes de gens historiens politiques. On a épluché notre histoire par rapport aux circonstances particulières des six minorités que nous avons eues depuis la conquête; savoir, celles de Henri III, d'Edouard III, de Richard II, de Henri VI, d'Edouard V, et d'

Edouard VI. Les raisonnemens, les spéculations, les conjectures, les prédictions sont, comme vous pouvez aisément vous imaginer, multipliés à l'infini dans cette nation, où chaque porteur-de-chaise est un politique consommé. Le Docteur Swift dit plaisamment : „ chaque homme sait qu'il entend la religion et „ la politique, sans les avoir jamais apprises ; „ mais la plupart des hommes savent qu'ils n' „ entendent pas les autres sciences, parce qu' „ ils ne les ont jamais aprises. „

LETTRE CCIII.

du 7 Avril 1751.

Vous trouverez ici des boussoles, des portefeuilles, et des échantillons. Quand vos trois Graces auront choisi, vous n'avez qu'à m'envoyer dans une lettre de petits échantillons des trois moires auxquelles elles auront donné la préférence. Si je ne trouve point de voie sûre pour les envoyer directement à Paris, j' auri soin qu'elles soient remises à Madame Morel à Calais. Etant l' agente de Madame Montconseil, elle trouvera le moyen de les faire parvenir à vos trois Dames, qui sont toutes dans la plus étroite liaison avec Madame

Montconseil. J'ai entendu dire que deux d'entre elles sont belles; je suis sûr que ce n'est pas Madame de Polignac, mais après tout comme le monde va, un honnête homme peut bien se contenter de deux des trois.

Vous trouverez aussi dans le paquet une éguille à boussole, ornée de petits diamans. Je vous conseille d'en faire présent à l'abbé Guasco, qui vous a rendu service et continuera de vous en rendre. Ce n'est qu'une bagatelle, dont vous augmenterez le prix par la manière de la lui donner. Montrez-la lui d'abord: il ne manquera pas de la trouver jolie; dites-lui alors qu'elles est à son service, *et que comme il est toujours par voie et par chemin, il est absolument nécessaire qu'il ait une boussole*. Toutes ces petites galanteries dépendent intièrement de la manière de les donner, comme toute autre chose. On peut accorder des faveurs de si mauvaise grace, qu'il est possible d'offenser en les accordant; et on peut faire des choses desagréables d'une façon obligeante. Tâchez d'acquérir cet important secret; il existe, on peut le trouver, et il est bien plus utile que ne seroit même le secret des alchymistes, si l'on pouvoit le découvrir. On ne l'apprend que dans les cours, où tant de vues et d'opinions différentes, et tant de haines secretes cessent en apparence et restent dans des bornes décentes par la politesse et les manières.

Fréquentez, observez, étudiez les cours. Fréquentez-vous celle de St. Cloud? Etes-vous souvent à Versailles? Insinuez-vous et tâchez d'acquérir de la faveur. L'abbé de la Ville, mon ancien ami, vous faufilera à Versailles, et vos trois Dames vous établiront à St. Cloud. La politesse de la cour et celle de la ville sont différentes: mais sans décider quelles sont les meilleures manières, celles de la cour sont sans contredit les plus nécessaires pour vous, qui êtes destiné à vivre, à vous avancer dans les cours. Dans deux ans que vous serez propre à y paroître, j'espère pouvoir vous planter dans le sein d'une jeune cour ici; si vous avez les manières, la souplesse, et l'entregent d'un bon courtisan, vous serez presque sûr d'y prospérer et d'y croître. On acquiert aisément la faveur d'un jeune Prince, si l'on emploie les moyens propres à réussir; et lorsqu'on l'a acquise, elle est active, si elle n'est pas durable. Il faut saisir et profiter des momens precieux, quitte pour ce qui en peut arriver après. Ne faites mention à personne de mes vues à ce sujet, mais apprenez à garder votre secret; ce que peu de personnes sont en état de faire.

Si vous avez fini votre cours de philosophie expérimentale avec l'abbé Nollet, je vous conseille de vous adresser à l'abbé Sallier pour vous procurer un maître qui vous donne des notions d'astronomie et de géométrie, et vous

Digitized by Google

pouvez apprendre dans six mois autant qu'il vous est nécessaire. Je souhaite seulement que vous ayiez des notions claires du présent systême planétaire et de l'histoire des anciens systêmes. La *pluralité des Mondes* de Fontenelle pourroit presque seul vous apprendre tout ce que vous avez besoin de savoir sur ce sujet. Quant à la géométrie, les sept premiers livres d'Euclide suffisent pour votre instruction. Il convient d'avoir une notion générale de ces sciences abstraites, de façon qu'on ne paroisse pas les ignorer entièrement quand elles sont, comme il arrive quelquefois, le sujet de la conversation; mais une connoissance profonde de ces sciences exigeroit trop de temps, et vous occuperoit trop l'esprit.

Je vous le répete, que le livre du grand monde soit votre principale étude: j'entends les meilleures éditions.

Quelque chose qu'on dise à Paris de mon discours sur le *Bill* pour la réforme du calendrier présent, ou quelque applaudissement que j'aye reçu ici, tout le mérite consiste, je vous assure, dans les expressions et la façon dont je me suis énoncé, mais nullement dans le sujet, sur lequel je n'étois pas au fait, comme je vous ai écrit précédemment. Je vous répete cela pour vous faire sentir l'importance des expressions choisies, des périodes harmonieuses, et de la façon de s'énoncer. Le discours de

Mylord Macclesfied valoit mille fois mieux que le mien. Il sera bientôt imprimé: je vous l'enverrai; il est très-instructif. Vous souhaitez, ditez-vous, de pouvoir vous exprimer la moitié aussi-bien que je fais; vous pouvez parler aussi-bien que moi, si vous faites attention aux mêmes objets que j'observois à votre âge et plusieurs années après; j'entends la pureté et l'élégance du style, l'harmonie des périodes, et une certaine grace dans l'élocution.

Lisez et relisez le troisieme livre de *Ciceron de Oratore*, dans lequel il traite en particulier des ornemens du discours; c'est ce qu'on peut appeller proprement l'*art oratoire*, car le reste dépend du sens commun et de la connoissance du sujet dont on parle. Mais si vous voulez plaire, persuader, et faire impression en parlant, ce doit être par les ornemens du discours. Tachez donc de les acquérir, et ne dites jamais les choses les plus communes, même à votre laquais, qu'avec les termes les plus élégans et l'élocution la plus pure. Ces avantages, outre les manières, la tournure, et les usages du beau monde, sont les deux choses seules qui vous manquent: heureusement elles dépendent de vous; puissiez-vous les avoir toutes deux! Adieu.

Digitized by Google

LETTRE CCIV.

du 15 Avril 1751.

COMMENT vont les graces, les manières, les agrémens, et tous ces petits riens si nécessaires pour rendre un homme aimable? Les prenez-vous? Y faites-vous des progrès? Le grand secret, c'est l'art de plaire, et c'est un art qu'il ne tient qu'à un chacun d'acquérir, en lui supposant un certain fonds de sens commun. Un tel vous plaît par tel endroit; examinez pourquoi: faites comme lui, et vous plaîrez par le même endroit aux autres. Pour plaire aux femmes il faut être considéré des hommes, et pour plaire aux hommes il faut savoir plaire aux femmes. Les femmes, dont la vanité est sans contredit la passion dominante, se trouvent flattées par les attentions d'un homme qui est généralement estimé parmi les hommes. Quand il est marqué à ce coin, elles lui donnent le cours, c'est-à-dire la mode. De l'autre côté, un homme sera estimable parmi les hommes, sans pourtant être aimable, si les femmes n'y ont mis la dernière main. Il est aussi nécessaire que les deux sexes travaillent à sa perfection, qu'à son être; portez aux femmes le mérite de votre sexe, vous en rapporterez la

douceur, les agrémens, et les graces du leur; et les hommes qui vous estimoient seulement auparavant, vous aimeront après. Les femmes sont les véritables raffineuses de l'or masculin; elles n'y ajoutent pas du poids, il est vrai, mais elles y donnent de l'éclat et du brillant.

Comme je vous tiens pour le premier *Jurisperitus* et Politique de tout le Corps Germanique, je suppose que vous aurez lu la lettre du Roi de Prusse à l'Electeur de Mayence, au sujet de l'élection d'un Roi des Romains, et de l'autre côté une pièce intitulée *Représentation Impériale de ce qui est juste à l'égarde de l'élection d'un Roi des Romains, etc.* La première est très-bien écrite, mais pas fondée sur les loix et les usages de l'Empire; la seconde très-mal écrite, au moins en François, mais fondée. Je crois qu'elle aura été écrite par quelque Allemand, qui s'étoit mis dans l'esprit qu'il entendoit le François. Je suis persuadé pourtant que l'élégance et la délicatesse de la lettre du Roi de Prusse en imposeront aux deux tiers du public, en dépit de la solidité et de la vérité de l'autre pièce. Telle est la force de l'élégance et de la délicatesse.

Je souhaiterois que vous eussiez la bonté de me détailler un peu plus particulièrement vos allures à Paris. Où est-ce, par exemple, que vous dînez tous les vendredis avec cet ai-

mable et respectable vieillard Fontenelle? Quelle est la maison qui est, pour ainsi dire, votre domicile? car on en a toujours une, où l'on est plus établi et plus à son aise qu'ailleurs. Qui sont les jeunes François avec lesquels vous êtes le plus lié? Fréquentez-vous l'hôtel de Hollande, et vous êtes-vous fourré encore dans celui du Comte de Kaunitz? Monsieur de Pignatelli a-t-il l'honneur d'être du nombre de vos serviteurs? Dites-moi aussi naturellement comment vous êtes avec Mylord Huntingdon; le voyez-vous souvent? le cultivez-vous? Répondez spécifiquement à toutes ces questions dans votre première lettre.

On me dit que le livre de Duclos n'est pas à la mode à Paris et qu'on le critique furieusement; c'est apparemment parce qu'on l'entend, et ce n'est plus la mode d'être intelligible. Je respecte infiniment la mode, mais je respecte bien plus ce livre, que je trouve en même temps vrai, solide, et brillant: il y a même des épigrammes; que veut on de plus?

M.... sera parti, je compte, de Paris pour son séjour à Toulouse; j'espère qu'il y prendra des manières; au moins il en a bien besoin. Il est gauche, il est taciturne, et n'a pas le moindre entregent, qualités pourtant très-nécessaires pour se distinguer ou dans les affaires, ou dans le beau monde. Au vrai, ces deux

choses sont si liées, qu'un homme ne figurera jamais dans les affaires, s'il ne sait aussi briller dans le beau monde. Pour réussir parfaitement dans l'un ou dans l'autre, il faut être *in utrumque paratus*. Puissiez-vous l'être, mon cher ami! et sur ce nous vous donnons le bon soir.

P. S. Lord et Lady Blessington, avec leur fils le Lord Mountjoy, seront à Paris la semaine prochaine, pour se rendre au midi de la France. Je vous prie de leur rendre visite aussitôt que vous serez informé de leur arrivée, et de leur témoigner beaucoup d'attention.

LETTRE CCV.

du 22 Avril 1751.

Je m'adresse à vous à présent comme au plus grand *Virtuose* de ce siècle, ou peut-être d'aucun autre, comme à celui dont le jugement supérieur et l'œil perçant empêchent le Roi de Pologne d'acheter de mauvais tableaux à Venise, et dont les décisions sur les arts libéraux sont sans appel. Voici ce dont il s'agit. On m'a envoyé le catalogue d'une vente à l'amiable de tableaux des plus grands maîtres, appartenans au Sieur Araignon Aperen, valet-

de-chambre de la Reine, sur le Quai de la Mégisserie, au coin de l' Arche Marion. J'observe qu'il y a deux grands tableaux du Titien, dont la notice se trouve au N.° 18. Je serois bien-aise de les acheter à deux conditions; la première est qu'ils soient des originaux authentiques du Titien, bien conservés; et l'autre, qu'ils soient à bon marché. Afin d' être sûr à l'égard du premier point, sans faire tort à votre jugement, je souhaiterois que vous trouvassiez quelques connoisseurs sûrs pour les examiner avec soin; et si d' après un examen sévère il est constaté qu' ils sont de la main du Titien, et bien conservés, il ne s'agira plus que du prix: je ne veux donner pour les deux que deux cents livres sterling, et bien moins si vous pouvez les avoir pour moins. J'avoue que deux cents livres sterling semblent être peu de chose pour deux originaux du Titien de cette grandeur; mais, d' un autre côté, comme les grands tableaux Italiens ne sont plus à la mode à Paris, où elle décide de tout, et comme ils sont trop grands pour des appartemens ordinaires, peut-être pourrez-vous les acheter au prix que j'ai fixé. Je laisse cette affaire, excepté pour le prix, à votre prudence et à votre jugement consommé, outre les avis que je vous recommande de consulter. Si vous les achetez à ce prix, envoyez-les à votre logement, et faites faire une bordure pour le sa-

cond, qui n'en a aucune, et qu'elle soit exactement conforme à l'autre, que vous ferez aussi dorer de nouveau; faites-les empaqueter avec soin, et me les envoyez par Rouen.

J'apprends que vous avez des conversations fréquentes avec les beaux-esprits de Paris, et j'en suis bien-aise: cela donne une sorte de réputation, sur-tout à Paris; leur conversation est généralement instructive, quoique souvent affectée. Il faut avouer que la conversation polie des hommes et des femmes comme il faut, quoiqu'elle ne traite pas toujours de sujets sérieux, est bien moins futile et frivole que la nôtre. Elle roule au moins sur des sujets de goût, des points d'histoire, de critique, et même de philosophie; et quoiqu'ils ne soient pas si solides que les œuvres de M. Locke, ils sont plus intéressans, et conviennent mieux à des êtres raisonnables, que nos dissertations frivoles sur le temps et le *vvhist*.

M. Duclos observe, et je crois à juste titre, *qu'il y a à présent une fermentation universelle de la raison, qui tend à se développer*. Au contraire, je suis fâché de le dire, cette fermentation en Angleterre semble s'être ralentie depuis quelques années; l'esprit s'est évaporé, et il ne reste que la lie. De plus, les beaux-esprits à Paris sont communément gens du monde bien élevés; ce

que les nôtres sont rarement. Avec les premiers vous formerez vos manières; avec les derniers il faut composer en général avec l'esprit aux dépens des manières. Connoissez-vous Marivaux? il a certainement étudié et connoît parfaitement le cœur humain; mais il rafine tant sur ses plis et ses replis, et les décrit dans un langage si affecté, qu'il est souvent inintelligible à ses lecteurs, et quelquefois, j'ose le dire, à lui-même. Connoissez-vous Crébillon le fils? c'est un excellent peintre, un écrivain brillant: ses caractères sont admirables et ses réflexions justes. Fréquentez ces beaux-esprits; soyez charmé, mais non pas vain, de les fréquenter. Ne vous vantez pas de leur connoissance pour prouver votre mérite, et n'insultez pas en quelque façon les compagnies, en leur disant avec affectation: que vous, Montesquieu, et Fontenelle parliez l'autre jour de tel sujet, comme j'ai entendu plusieurs personnes ici se vanter d'être dans une étroite liaison avec Pope et Swift, sans avoir été deux fois dans leur compagnie. Ne portez pas aussi dans d'autres compagnies le ton de ces cercles de beaux esprits. Parlez de littérature, de goût, de philosophie, etc. avec eux, à la bonne heure; et avec la même aisance et plus d'enjouement parlez *pompons*, *moires*, à Madame de Blot, si elle le désire. Presque tout sujet dans le monde a

son temps et lieu, alors il n'y en a aucun audessus, ou au-dessous de la discussion. Le point est de bien parler du sujet en question; les sujets même les plus frivoles donnent aux hommes d'esprit l'occasion de le faire voir : il n'y a que l'usage du grand monde qui apprenne cela. C'étoit le caractère distinctif d'Alcibiade, et c'étoit dans lui une heureuse qualité, qu'il pouvoit, selon l'occasion et avec toute l'aisance possible, adopter les mœurs et les manières les plus différentes et les plus opposées; de façon qu'elles lui sembloient toutes naturelles. Préparez-vous vous-même pour le grand monde, comme les athletes avoient coutume de se préparer à leurs exercices : que votre esprit et vos manières soient souples et adroites; la force seule ne réussit pas, comme les jeunes gens sont portés à le croire.

Comment vont vos exercices? *Pouvez-vous ménager un sauteur un peu vigoureux entre les pilliers? Avez-vous obtenu des éperons? Faites-vous assaut aux armes?* Mais sur-tout que dit Marcel de vous? est-il satisfait? Je vous prie d'être plus détaillé dans ce qui vous regarde; car, quoique je reçoive de vos nouvelles de la part d'autres personnes, je souhaite avoir votre propre histoire.

Le vôtre véritablement et tendrement etc.

Digitized by Google

LETTRE CCVI.

du 1 Mai 1751.

J'AI reçu dernièrement deux informations sur votre compte de la part de deux excellens juges : elles m'ont fait un plaisir sensible. Ils me donnent sujet d'espérer que vous acquerrez bientôt tout ce qui vous manque, c'est-à-dire l'air, les graces, et les manières d'un homme accompli. Comme ces deux portraits sont très-différens de ceux que je reçus et que je vous envoyai il y a quelques mois, je vais vous nommer les peintres. Le premier est un de mes anciens amis, M. d'Aillon ; je souhaite que son portrait soit fidèle, car il est très-avantageux. Celui de M. Tollot est encore meilleur, et si favorable, que je ne vous en enverrai pas une copie, de peur de vous inspirer de la vanité. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il n'y avoit qu'un *mais* dans les deux descriptions ; ce ne fut qu'après que j'eus donné la question ordinaire et extraordinaire à d'Aillon sur l'article important des manières, que j'arrachai cet aveu : „ mais, „ si vous voulez, il lui manque encore ce „ dernier beau vernis qui releve les cou- „ leurs, et qui donne l'éclat à la pièce.

„ Comptez qu'il l'aura ; il a trop d'esprit pour „ n'en pas connoître tout le prix, et je me „ trompe bien, ou plus d'une personne tra- „ vaille à le lui donner ". M. Tollot dit :„ il „ ne lui manque absolument, pour être tout „ ce que vous souhaitez qu'il soit, que ces „ petits riens, ces graces de détail, cette ai- „ sance aimable que l'usage du grand mon- „ de peut seul lui donner". Je vous félicite, aussi-bien que moi, d'être si prés du point auquel je souhaite ardemment que vous arriviez. Je suis sûr que vous devez employer tous vos efforts et toute votre attention ; alors vous réussirez. M. Tollot dit que vous engraissez ; mais j'espère que vous prendrez garde de ne pas devenir trop corpulent, non pas en prenant des corrosifs pour vous maigrir, mais en évitant de boire et de manger tout ce qui peut vous engraisser. Ne prenez point de chocolat, prenez votre caffé sans crême. Vous ne pouvez éviter les soupers à Paris sans éviter la compagnie, ce que je ne souhaite pas que vous fassiez : mangez-y aussi peu que possible, mais dînez bien. Prenez quelquefois un plus long exercice que celui que vous prenez au manege et à la salle d'armes, et, à présent que l'été approche, promenez-vous dans les Tuilleries. Le trop d'embonpoint est incommode, et donne d'ailleurs mauvaise grace à un jeune homme.

Digitized by Google

A propos, j'avois presque oublié de vous dire que j'ai chargé Tollot de faire une attention particulière à votre prononciation et à votre élocution, deux points de la plus grande importance. Quant à la première, il dit: „ Il „ ne s'énonce pas mal, mais il seroit à sou- „ haiter qu'il le fît encore mieux, et il s'ex- „ prime avec plus de feu que d'élégance. L' „ usage de la bonne compagnie mettra aussi ordre à tout cela. " J'avoue que toutes ces petites choses paroissent séparément de peu d'importance, mais toutes ensemble elles sont essentielles pour un gentilhomme. Vous ne pouvez jamais espérer de faire figure dans la Chambre des Communes, si vous n'avez un style élégant et une agréable élocution; vous ne réussirez jamais comme un courtisan, même à votre cour, ni comme ministre à une autre, sans cette foule de petits riens dans les manières et dans les attentions.

M. Yorke est, je suppose, actuellement à Paris. Faites-lui votre cour, mais de façon à ne pas donner le moindre dégoût à Mylord Albemarle, qui peut-être seroit piqué si vous considériez M. Yorke comme l'homme qui fait les affaires, et lui comme un personnage qui ne sert que pour figurer. Qu'elle que soit votre opinion sur ce point, prenez garde de ne pas la faire connoître; mais insinuez-vous dans la faveur de tous deux, sans montrer au-

Digitized by Google

cune préférence qui déplaise à l'un ou à l'autre.

Quoique je sois obligé de répéter souvent le même sujet, je ne puis m'empêcher de vous recommander encore la plus grande attention à votre air et à votre parure. Appliquez-vous à présent aux leçons de Marcel, avec autant d'attention que ci-devant à celles du Professeur Mascow: priez-le de vous enseigner des attitudes agréables; qu'il vous fasse entrer et sortir souvent de sa salle, et présentez-vous à lui comme si vous vous présentiez à différentes personnes successivement, telles qu'à un Ministre, à une Dame, à un supérieur, à un égal, ou à un inférieur, etc. Apprenez à vous asseoir d'une façon aisée dans différentes compagnies, à vous donner ces airs indolens qui sont en usage dans les compagnies où vous pouvez être à votre aise, et à vous tenir debout d'un air respectueux où vous ne pouvez prendre la même liberté. Apprenez même à vous donner une contenance, selon que la compagnie est respectable, ou enjouée; c'est le moyen de vous insinuer. Ayez soin que les mouvemens de vos mains et de vos bras soient aisés et sans embarras; la bonne grace d'un homme consiste plutôt en cela qu'en toute autre chose; sur-tout en dansant, priez quelques femmes de vous avertir si elles observent quelque embarras dans vos manières: elles sont les meilleurs juges de

Digitized by Google

ces choses; et si elles sont satisfaites, les hommes seront aussi contens. Ne pensez qu'aux ornemens. Connoissez-vous Madame Geoffrin? Elle est fort spirituelle, et, comme j'ai appris, ne reçoit chez elle que la meilleure compagnie. Connoissez-vous Madame Dupin, qui avoit, comme je m'en souviens, de la beauté, et doit encore avoir de l'esprit et de la lecture? Je souhaiterois que vous n'eussiez de conversation qu'avec les personnes qui méritent une attention constante par leur rang et leur mérite; car un jeune homme ne peut jamais profiter dans une compagnie, où il pense qu'il peut se négliger. Un nouvel arc doit toujours être tendu; on peut le relâcher de temps en temps, quand il a pris la forme qu'il doit avoir.

Je viens de payer votre lettre de change de 89 livres sterling, 15 sols. La main qui l'avoit signée écrivoit très-bien; ce qui prouve qu'on peut bien écrire sans être magicien. Rien ne me déplaît davantage que d'entendre des gens indolens dire qu'ils ne peuvent faire ce que tout le monde peut faire, et ce qui ne dépend que de la volonté. Adieu.

Digitized by Google

LETTRE CCVII.

du 6 Mai 1751.

Les meilleurs auteurs sont toujours les meilleurs critiques de leurs propres ouvrages; ils les revoient, les corrigent, et les rendent aussi parfaits qu'il est possible. Je vous considère comme un mauvais auteur: c'est pourquoi je suis un critique sévère. J'examine scrupuleusement la moindre faute contre l'exactitude et l'élégance, plus pour les corriger que pour les divulguer, et rendre l'ouvrage plus parfait. Je sais que vous avez pris l'air et les manières d'un homme du monde depuis que vous êtes à Paris; mais je pense que vous n'êtes pas encore arrivé au point de perfection où je souhaite de vous voir, et jusqu'à ce que vous ayiez atteint le but que je me propose, il faut que je continue de vous former. Dans une lettre que j'ai reçue d'un ami de Paris par la dernière poste, il y avoit ces lignes: „ Sans „ flatterie, j'ai l'honneur de vous assurer „ que M. Stanhope réussit ici au-delà de ce „ qu'on attendroit d'une personne de son âge; „ il voit très-bonne compagnie, et ce petit „ ton qu'on regardoit d'abord comme un „ peu décidé et un peu brusque, n'est rien

„ moins que cela, parce qu'il est l'effet de
„ la franchise, acompagnée de la politesse et
„ de la déférence. Il s'étudie à plaire, et il
„ y réussit. Madame de Puisieux en parloit
„ l'autre jour avec complaisance et intérêt;
„ vous en serez content à tous égards ". C'est fort bien, et je m'en réjouis: il n'y a qu'une petite circonstance, qu'on peut perfectioner, comme je l'espère. Prenez de la peine pour détromper ceux qui croient que ce petit ton étoit un peu décidé et un peu brusque; comme ce n'est pas votre intention, il faut éviter de faire paroître ce qui n'est pas. Qu'il y ait dans votre contenance de la douceur et de la complaisance; servez-vous d'expressions qui fassent voir que vous vous méfiez de votre jugement, et qui marquent votre déférence pour celui des autres, telles que celles-ci:
„ *S'il m'est permis de le dire .... je croi-*
„ *rois .... ne seroit-ce pas plutôt comme cela?*
„ *au moins j'ai tout lieu de me défier de moi-*
„ *même* ".

Ces paroles, et d'autres semblables, plaisent et gagnent les cœurs, sans diminuer la force de votre raisonnement; mais, au contraire, le rendent plus puissant, en le rendant plus agréable. Si l'on prend une manière de parler trop précipitée pour un ton brusque et décidé, tâchez de prévenir ce reproche en parlant avec plus de sang froid et d'un ton

Digitized by Google

voix plus doux. Comme dans ce cas vous serez exempt de la faute qu'on vous impute, vous le serez aussi de soupçon. Les hommes, comme je vous ai dit souvent, se laissent entraîner plutôt par les apparences que par la réalité; et quant à l'opinion, il vaudroit mieux être réellement dur et brusque avec l'apparence de douceur et de souplesse, qu'autrement. Il y a peu de gens qui aient assez de pénétration pour découvrir, assez d'attention pour observer, ou qui prennent assez d'intérêt pour examiner au-delà des apparences. Ils forment leur jugement sur les apparences, et n'approfondissent pas au-delà; ils louent une personne pour son bon naturel et sa douceur, celle qui a les manières les plus engageantes, quoiqu'ils n'aient été peut-être qu'une fois dans sa compagnie. Un air, un ton de voix, une contenance qui annonce de la douceur et de la complaisance, qualités faciles à acquérir, sont le tout; et sans autre examen, et peut-être avec des qualités contraires, ceux qui ont ces apparences passent pour être du meilleur naturel du monde, pour les plus obligeans et les plus modestes des hommes. Heureux celui qui, avec un fonds de respect et de savoir, connoît le monde assez tôt pour se prévaloir de cette connoissance à un âge où la plupart sont dupes du monde! C'est le cas ordinaire des jeunes gens; ils deviennent sages quand il

est trop tard; honteux et fâchés d'avoir été dupés si long-temps, ils finissent souvent par être fripons. Ne vous en rapportez donc pas aux apparences; mais payez les autres de cette monnoie, parce que vous pouvez vous assurer que neuf hommes de dix font la même chose et s'arrêtent à la surface. Ce n'est pas une dissimulation criminelle ou blâmable, si l'on ne s'en sert pas à mauvais dessein. Je ne suis blâmable en aucune façon pour désirer d'avoir l'approbation des autres, leur bienveillance et leur affection, si mon intention n'est pas d'en abuser. Je sais que votre cœur est bon, que vous avez du jugement et des connoissances étendues. Que vous reste-t-il donc à faire? Rien qu'à travailler à embellir ces qualités fondamentales par des manières engageantes, une douceur et une modestie qui captivent, et qui vous rendent agréable à ceux qui sont capables de juger de votre mérite réel, et qui en tiennent lieu à l'égard de ceux qui ne le sont pas. Mon dessein n'est pas de vous recommander le fade du doucereux, la complaisance servile d'un sot: non, maintenez votre opinion, combattez celle des personnes qui ont tort; mais que vos manières, votre air, vos termes, et votre ton de voix soient doux et agréables, sans affectation, et naturels. Servez-vous de palliatifs lorsque vous êtes obligé de contredire, comme *je puis me tromper ... je ne*

suis pas sur ; mais je crois .... je penserois plutôt, etc. Finissez vos discussions et toute sorte de dispute par quelque plaisanterie agréable, pour faire voir que vous n'êtes pas piqué, et que vous ne souhaitez pas d'offenser votre antagoniste ; car si l'on soutient trop obstinément une dispute, cela occasionne souvent une sorte d'aliénation mutuelle pour quelque temps. Je vous prie d'observer particulièrement dans les François qui sont distingués par ce caractère, cette douceur de mœurs et de manières, dont ils parlent si souvent et qu'ils estiment avec tant de raison ; voyez en quoi cela consiste, dans les bagatelles, qu'on acquiert plus aisément lorsque le cœur est bon. Imitez, copiez, jusqu'à ce que ces qualités vous deviennent habituelles. Sans vous faire compliment, je crois que c'est tout ce qui vous manque.

J'eus hier deux de vos connoissances à dîner avec moi, le Baron de B***, et son compagnon M. S***. Je ne puis dire du premier qu'il *est paîtri de graces* ; je lui conseillerois plutôt de rester dans son pays que de penser à se former et s'instruire par ses voyages : *il n'est pas du bois dont on fait ces sortes de gens*. Son compagnon vaut beaucoup mieux, quoiqu'il ait beaucoup du *tocco di tedesco*. Ils parlent tous deux fort bien de vous, et je leur en sais bon gré.

LETTRE CCVIII.

du 10 Mai 1751.

J'ai reçu hier en même temps vos lettres du 4 et du 11, N. S. Comme je m'acquitte plus exactement que vous des commissions dont je suis chargé, je ne diffère pas un moment de vous envoyer mes dernières résolutions par rapport aux tableaux. Vous dites que l'homme est un tableau du Titien, bien conservé, et que la femme est un tableau endommagé et fort inférieur à l'autre. Comme j'en ai besoin pour décorer un appartement particulier, il faut que j'ai les deux pendans: à la considération de *l'homme*, je suis porté à acheter la *femme*, telle quelle. Si elle n'est pas absolument gâtée, j'aurai soin de la faire réparer par une main habile; et elle ne sera pas la première femme qui l'ait été: mais dans ce cas je m'attends à avoir la femme au dessus du marché; et, sur ce pied-là, comme elle ne vaut pas grand'chose, je ne veux donner pour les deux que quatre-vingts louis. Quant au Rembrandt, dont vous faites mention, quoiqu'il soit à bon marché en le supposant bon, je ne m'en soucie pas. J'aime la belle nature; Rembrandt ne fait que des caricatures.

Digitized by Google

Par rapport à vos commissions que vous semblez avoir oubliées, vous ne faites aucune mention des échantillons que vous avez reçus de M. Tollot, quoique je vous aye écrit dans une lettre précédente que j'attendrois jusqu'à ce que j'eusse reçu des échantillons du choix des deux Dames. Pour les instructions que vous m'avez envoyées de la main de Madame Montconseil, je n'ai pu trouver a Londres des moires qui répondent exactement à la description. J'attendrai donc jusqu'à ce que vous m'envoyiez (ce que vous pouvez faire aisément dans une lettre) les échantillons choisis par les trois Graces.

Je souhaite que vous alliez quelquefois pour deux ou trois jours chez le Maréchal de Coigny à Orli; c'est une civilité dûe à cette famille, qui vous a témoigné tant d'attention. De plus, je voudrois que vous fussiez au fait des manières domestiques et du ménagement intérieur des personnes d'un rang distingué dans leurs maisons. Je vous recommande aussi d'aller fréquemment à Versailles et à Saint-Cloud. Comme on vous a reçu avec distinction à ces deux cours, profitez de cette faveur, et rendez-vous-y familier. C'est dans les grandes cours que l'on apprend les belles manières; et comme vous devez y vivre, ne perdez point de temps, et étudiez-les avec attention. Allez et restez quelquefois à Versailles trois ou quatre jours,

Digitized by Google

où vous pourrez vivre en famille dans les meilleures maisons par le moyen de votre amie Madame du Puisieux, et de mon ami l'abbé de la Ville. Allez aux levers du Roi et du Dauphin, et distinguez-vous du reste de vos compatriotes, qui, j'ose dire, ne vont jamais là quand ils peuvent s'en dispenser. Quoique les jeunes François de distinction ne méritent peut-être pas qu'on forme avec eux des liaisons particulières, leur connoissance est utile, et je ne vois pas comment vous pouvez les éviter, en fréquentant plusieurs bonnes maisons comme vous faites, où sans doute il y a souvent de jeunes gens. Soyez circonspect dans le choix de vos amis, mais tâchez d'avoir des connoissances générales. Soyez empressé à en faire de nouvelles: c'est-là le seul moyen de connoître les manières et les caractères en général, ce qui est à présent votre grand objet. Vous êtes comme l'enfant de famille chez trois Ministres, mais je souhaiterois que vous fussiez sur le même pied chez tous les autres, et je pense que vous pouvez facilement vous introduire chez eux par la liaison qu'il y a entre ceux que vous ne connoissez pas et ceux que vous fréquentez. Par exemple, je suppose que ni Milord Albemarle, ni le Marquis de Saint-Germain ne feroient aucune difficulté de vous présenter au Comte de Kaunitz, au Nonce, etc. *Il faut être rompu au monde*; ce

Digitized by Google

qui ne peut arriver sans des connoissances variées, étendues, et presque universelles.

Quand vous prendrez des leçons de votre géomètre décharné, j' espère que ses triangles et ses lignes ne vous empêcheront pas de fréquenter la bonne compagnie. Etudiez toute la matinée, et digérez votre savoir en compagnie dans les soirées. Il est plus nécessaire que vous lisiez actuellement dix caractères, que vingt livres anciens; les esprit brillans l' emportent toujours sur ceux qui ne sont que solides. Si vous souhaitez de devenir dans la suite un grand homme dans le monde, d' y briller dans votre jeunesse, connoissez tout le monde, et tâchez de plaire à chacun; j'entends en apparence, car il est impossible de plaire effectivement. Tâchez de gagner l'affection de presque tous les hommes que vous rencontrez. Madame de Montconseil m'assure que vous avez acquis de jolies manières et les airs d'un gentilhomme; continuez, mon cher enfant, et ne pensez jamais que vous êtes arrivé à un degré suffisant de perfection: *nil actum reputans, si quid superesset agendum*; car il y a toujours quelque chose à acquérir pour former le caractère d' un homme parfait par rapport aux qualités brillantes. La mode et les manières varient dans les différens endroits et les différens temps; il faut les connoître et les adopter par-tout où vous êtes. Le grand usage du monde, la con-

noissance des caractères, le brillant d'un galant homme, voilà tout ce dont vous avez besoin. Etudiez Marcel et le beau monde avec beaucoup d'application, et ne lisez Homère et Horace que lorsque vous n'avez rien d'autre à faire.

Vous observez avec raison que M.*** est gauche; il faut espérer qu'il se dégagera, en fréquentant la bonne compagnie: comme il vient justement de l'école, il mérite qu'on ait pour lui quelque indulgence. Mais pensez à l'opinion que vous auriez d'un homme qui, après avoir été dans le monde, seroit aussi gauche. Ne pensez donc à rien autre qu'à briller et à vous distinguer dans les cours les plus polies par votre air, vos manières, votre politesse, votre douceur, et vos graces. Avec ces avantages, soyez sûr que vous l'emporterez sur vos rivaux dans les affaires. Adieu.

Envoyez-moi vos échantillons par la première poste, aussi-bien que vos instructions à Grevenkop par rapport au cachet que vous semblez avoir oublié.

Digitized by Google

LETTRE CCIX.

du 16 Mai 1751.

Nous nous reverrons probablement dans trois mois. Je souhaite ce moment avec la même impatience qu'une jeune fille désire le jour de ses nôces; je m'attends au plus grand plaisir, et cependant je ne suis pas sans crainte. Ma raison m'ordonne de me douter un peu de ce que mon imagination me fait espérer. Je suis sûr qu'à l'égard de certains articles vous répondrez à tous mes souhaits; ces articles sont les plus essentiels. Par rapport à d'autres, je crains ce que je sens mieux que je ne puis l'exprimer. Cependant je vais tâcher de le faire. Je crains que vous ne manquiez de ce *je ne sais quoi* si aimable, si engageant, qui, comme les philosophes, assez inintelligibles, ont dit de l'ame, qu'elle *est tout en tout, et tout dans chaque partie*. J'appréhende que vous ne manquiez de cet air et de ce premier abord qui s'empare du cœur, sans savoir distinctement comment et pourquoi. Je crains que vous n'ayiez pas cette diction élégante et correcte, sans laquelle on avilit le meilleur sujet; et enfin je crains que votre façon de vous énoncer ne soit desagréable, ce qui gâteroit le

tout. Si ces craintes étoient actuellement fondées, les objets sont heureusement de telle nature que vous pouvez empêcher qu'elles ne soient réalisées dans l'intervalle de temps qui vous reste jusqu'à ce que nous nous revoyions. Tous ces agrémens, qui séduisent, sont une chose mécanique; on les acquiert à force de soins et d'observations, aussi aisément qu'on tourne ou qu'on apprend un autre métier. Un paysan qu'on prend à la charrue et qu'on enrôle dans un vieux corps, quitte bientôt sa démarche pesante, son air niais, et ses mouvemens embarrassés; il prend l'air martial, ses mouvemens deviennent aisés, et tout son corps devient souple et dégagé par l'exercice. Comment peut-il acquérir ces talens? Ce n'est pas par son esprit, qui n'est pas plus cultivé après qu'il est devenu soldat, de ce qu'il étoit auparavant; mais il a l'ambition louable de ressembler à ceux avec qui il vit, ou il craint d'être puni s'il ne les imite pas. Si donc l'un ou l'autre de ces deux motifs changent cet homme rustre dans six mois de temps, au point qu'on ne le reconnoît plus, combien plus puissans doivent être ces motifs sur vous, pour apprendre parfaitement les airs des gens accomplis, avec qui vous devez passer votre vie? L'ambition devroit au moins vous déterminer à les égaler, aussi-bien que la crainte du châtiment qui accompagne ceux qui man-

Digitized by Google

quent à ces bienséances. Par cet exercice j'entends l'air, les manières, les graces, et le ton des gens du beau monde.

Un de vos amis, dans une lettre que j'ai reçue de lui par la dernière poste, entr'autres louanges qu'il vous donne, dit: „ *Il est étonnant que, pensant avec tant de solidité, et ayant le goût aussi sûr et aussi délicat, il s'exprime avec si peu d'élégance et de délicatesse; il néglige même totalement le choix des mots et de la tournure des phrases.* " Je ne serois pas si surpris, ni si sensible à ce reproche, s'il s'agissoit seulement de la langue angloise, que vous n'avez pas eu jusqu'ici l'occasion d'étudier et de parler souvent, au moins avec ceux qui pourroient vous corriger de vos fautes: mais si vous ne vous exprimez pas avec élégance et délicatesse en François et en Allemand, que vous entendez parfaitement et parlez continuellement, cela ne peut provenir que d'une inattention impardonnable dans des choses que vous prenez injustement pour des riens, quoique réellement elles soient les plus importantes pour vous. La délicatesse et la solidité des pensées est un don du ciel: on ne peut les acquérir, quoiqu'on puisse faire valoir cet avantage; mais l'éloquence et la délicatesse de l'expression s'acquièrent en prenant les peines et le soin nécessaires pour cela.

Je

Je suis sûr que vous avez tant d'affection pour moi, que vous seriez bien fâché, lorsque nous nous reverrons, que je fusse mortifié que vous ne répondissiez pas à mon attente; et je vous aime si tendrement, que vous me causeriez ce chagrin, si vous n'aviez pas ces agrémens extérieurs, qui sont absolument nécessaires pour faire la figure et la fortune que je souhaite que vous fassiez un jour dans le monde.

J'espère que vous ne négligez pas de monter à cheval, de faire des armes, sur-tout de danser; ces exercices servent tous à *dégourdir*, ou à donner un certain air. Il convient non seulement à un gentilhomme de savoir monter un cheval, cet exercice peut encore lui être utile en prévenant les suites d'une chûte. Il est possible que l'art de faire des armes vous sauve la vie; et il est absolument necessaire de bien danser, afin de vous asseoir, de marcher, et de vous tenir debout comme il faut. A vous dire la vérité, mon ami, j'ai quelque crainte que vous négligez et omettez quelquefois vos exercices pour des études plu sérieuses. Mais à présent *non est hic locus*: chaque chose a son temps; c'est à présent celui de vos exercices, car lorsque vous retournerez à Paris, mon intention est que vous continuiez d'apprendre à danser, et encore deux ans de plus, s'il y a un bon maître de danse où vous

êtes. Ici je vous verrai prendre quelques leçons de votre ancien maître Desnoyers, qui est notre Marcel.

Adieu. Souvenez-vous de *la douceur et des graces*.

LETTRE CCX.

du 23 Mai 1751.

Je reçois dans le moment votre lettre du 25 N. S.; et comme je suis plus attentif à m'acquitter de mes commissions que vous ne l'êtes, je vous envoye d'abord cette réponse à ce que vous me demandez au sujet des deux tableaux. Je ne veux pas donner une livre de plus que je ne vous écrivis dans ma dernière, ne sachant pas bien où les placer, supposé que je les eusse.

J'attends avec impatience vos derniers ordres par rapport aux moires. Le marchand me persécute tous les jours pour trois pièces, que je croyois jolies et que j'ai gardées à tout hasard, afin de m'en assurer, en cas qu'elles soient du goût de vos Dames.

Je suis charmé que vous allez à Orli, et delà à St. Cloud; allez aussi souvent à Versailles. C'est cette familiarité avec les personnes

de distinction, qui seule peut vous donner l'usage du monde et les manières aisées. C'est seulement avec les hommes qu'on respecte, que l'on montre le désir qu'on a de leur plaire; sans cela on ne peut se rendre agréable: il faut que ce désir soit le ressort de toutes vos paroles et de vos actions. Cet heureux talent, cet art de plaire, que si peu de personnes possèdent, quoiqu'il soit au pouvoir de tout le monde de l'acquérir, vaut mieux que tout votre savoir et toute votre érudition. La science ne vous élevera jamais sans des manières prévenantes; mais celles-ci peuvent vous conduire loin, comme bien d'autres, sans connoissances solides.

Je suis bien-aise que vous dansiez si bien, et que vous passiez pour un des meilleurs écoliers de Marcel; continuez, et dansez encore mieux. C'est une chose agréable de bien danser cet ensemble composé de mille parties, dont plusieurs sont *les infiniment petits quoiqu'infiniment nécessaires*.

Je n'aurais jamais fini sur ce sujet, qui vous, est indispensablement nécessaire pour faire figure et fortune dans le monde. J'ai cela à cœur, et il ne vous manque plus, pour réussir, que l'art de plaire; mais il faut que je vous dise franchement que vous êtes encore bien éloigné de ce degré de perfection. Il faut que vous ayez mille petites attentions qui

Digitized by Google

indiquent le désir de plaire; vous manquez de douceur, vous n'avez pas cet air et cette expression qui subjuguent les cœurs; vous n'avez pas cette élégance et cette délicatesse d'expression, si nécessaires pour orner la meilleure pensée et embellir le sujet le plus solide; enfin vous manqez de ce brillant et de ce poli qui éblouissent. Acquérez-les, à quel prix que ce soit; sacrifiez-leur des hécatombes de livres; cherchez-les en compagnie, et renoncez à votre cabinet jusqu'à ce que vous les ayiez trouvés.

Je n'ai pas reçu la lettre à laquelle vous me réferez, si jamais vous l'avez écrite. Adieu.

LETTRE CCXI.

du 6 Juin 1751.

Apres avoir pris tout le soin possible pour vous former le cœur, l'esprit, et les manières, et vous faire arriver aussi près de la perfection que notre nature le peut comporter, j'ai épuisé dans le cours de notre correspondance tout ce que mon esprit a pu me suggérer; j'ai même emprunté des autres tout ce que j'ai cru pouvoir vous être utile. A présent, il est temps et vous êtes d'un âge à repasser

dans votre esprit tout ce que vous avez entendu et tout ce que vous avez lu sur ces sujets, et de former votre caractère, votre conduite, et vos manières pour le reste de votre vie, avec les avantages que la connoissance du monde et d'un père qui vous aime vous donnera pour accomplir ce dessein. Je voudrois vous recommander de lire avec la plus grande attention les livres qui traitent particulièrement de ce sujet, et après avoir comparé la spéculation et la pratique, faire des réflexions sérieuses d'après vos remarques. Par exemple, si vous lisez le matin les *Maximes de la Rochefoucault*, considérez-les, examinez-les bien, et comparez-les avec les originaux que vous trouvez les soirs. Lisez la Bruyere le matin, et voyez le soir si les tableaux ressemblent aux originaux. Etudiez le cœur et l'esprit de l'homme, et commencez par vous-même. La méditation et la réflexion doivent servir de fondement a cette connoissance, mais il n'y a que l'expérience et la pratique qui puissent la perfectionner. Les livres, à la vérité, développent les opérations de l'esprit, les sentimens du cœur, et l'influence des passions; mais sans la pratique, sans l'expérience, et sans l'observation, ils sont tous inutiles, et vous induiront en autant d'erreurs qu'une carte géographique des villes et des provinces d'après un plan imparfait. Un homme profite-

roit très-peu de ses voyages, s'il ne parcouroit tous les pays du monde que dans son cabinet sur une carte.

Après les deux livres dont j'ai fait mention, je n'en connois pas un dont la lecture puisse vous être plus utile et plus capable de vous faire naître des réflexion, que *l'Avis d'une Mère à son Fils* par la Marquise de Lambert. C'étoit une femme d'un esprit supérieur, avec une grande connoissance du monde; elle avoit toujours fréquenté la meilleure compagnie; elle souhaitoit que son fils fît figure et fortune dans le monde, et savoit mieux que personne lui en indiquer les moyens. C'est un livre concis; il prendra bien moins de temps à le lire, que vous n'en employerez à réfléchir sur cette lecture. Son fils étoit à l'armée, où elle souhaitoit qu'il s'avançât; mais elle savoit bien qu'il faut plaire avant de s'élever. Elle lui dit à ce sujet: „ A l'égard de ceux dont vous „ dépendez, le premier mérite est de plaire ". Et dans une autre place: „ Dans les emplois „ subalternes vous ne vous soutenez que par „ les agrémens. Les maîtres sont comme „ les maîtresses: quelque service que vous „ leur ayiez rendu, ils cessent de vous ai- „ mer quand vous cessez de leur plaire. " Je puis vous assurer que cela est aussi vrai dans les cours que dans les camps, et peut-être encore plus. Si vous ajoutez à vos talens et à vos

connoissances l'art de plaire, vous pourrez avec le temps devenir Secrétaire d'Etat; mais soyez persuadé qu'avec deux fois plus de mérite et de connoisances, sans l'art de plaire, vous pourrez à piene prétendre au *poste important* de Résident à Hambourg, ou à Ratisbonne. Je n'ai pas besoin de vous répéter ce que votre discernement doit vous apprendre, que cet art de plaire est composé de mille petits ingrédiens, dont le moindre est très-important; mais le principal est sans doute la douceur dans les manières. Rien ne vous donnera cette qualité engageante que la compagnie avec ceux qui sont au dessus de vous.

Madame Lambert dit à son fils: „ Que vos „ liaisons soient avec des personnes au dessus „ de vous; par-là vous vous accoutumez au „ respect et à la politesse; avec ses égaux on „ se néglige, l'esprit s'assoupit. " Elle lui conseille de fréquenter de telles personnes et d'étudier leur intérieur: „ il est bon d'approcher les hommes, de les voir à découvert „ et avec leur mérite de tous les jours. " Heureuse expression! C'étoit pour cette raison que je vous ai souvent conseillé de vivre en famille dans plusieurs maisons de distinction, afin que vous voyiez leurs caractères, leurs manières, et leurs habitudes de tous les jours. Il faut voir les personnes déshabillées pour juger de leur taille; quand elles sont habillées pour sortir,

Digitized by Google

leurs habits sont faits pour cacher, ou au moins pallier leurs défauts corporels. Les grandes perruques furent inventées pour un Duc de Bourgogne, qui avoit une bosse. Heureux ceux qui n'ont point de fautes à déguiser, ni de foiblesses à cacher! Il y en a très-peu dans ce cas, et malheureux sont ceux qui connoissent assez peu le monde pour le juger par les apparences. Les cours sont les meilleures clefs pour les caractères. Là chaque passion est mise en œuvre, chaque art est mis en usage, et chaque caractère analysé. La jalousie, toujours éveillée, non seulement en découvre, mais en expose les mystères; de sorte que ceux qui n'y sont que comme spectateurs, y *apprennent à deviner*. C'est-là aussi qu'on pratique le grand art de plaire, qu'on l'enseigne et qu'on l'apprend avec toutes ses graces et toutes ses délicatesses: c'est ce qu'il y a-là de plus difficile, c'est ce qui produit le mérite et les talens les plus distingués. On ne peut avancer un pas sans son secours. Que les misanthropes et les prétendus philosophes déclament tant qu'ils voudront contre les vices et la dissimulation des cours; ces invectives procèdent toujours de l'ignorance, de la mauvaise humeur, et de l'envie. Qu'ils me fassent voir un hameau, où il n'y ait pas les mêmes vices que dans les cours; seulement il y a cette différence, que dans un hameau elles paroissent avec leur dif-

formité naturelle, et que dans les cours les manières et la politesse rendent ces vices moins choquans. Non, soyez convaincu que *la politesse, la tournure, et la douceur dans les manières*, qu'on ne peut acquérir que dans les cours, ne sont pas des objets aussi frivoles que quelques personnes se l'imaginent; elles sont un bien dans le fond; elles préviennent des maux réels; elles forment, elles embellissent, elles consolident les amitiés; elles retiennent la haine dans de propres limites, excitent la bonne humeur et la bienveillance dans les familles, où le manque de politesse et de douceur dans les manières est communément la première cause de la discorde. Acquérez, avant qu'il soit trop tard, une habitude de ces *mitiores virtutes*, qualités douces: pratiquez-les dans toutes les occasions, afin qu'elle vous deviennent aisées et familières. Je vous le dis franchement, c'est la seule partie de votre caractère dont je doute: c'est pour cette raison que je m'arrête si long-temps sur ce sujet pour l'imprimer plus avant dans votre esprit. Je verrai bientôt si mon doute est fondé, ou plutôt j'espère que je verrai qu'il ne l'est pas.

J'aurois cru que Milord ***, à son âge, avec son esprit et ses manières, n'auroit pas été réduit à entretenir une fille d'opéra dans une ville telle que Paris. Je suis encore plus fâché qu'il en soit amoureux; car cet indigne at-

tachement l'empêchera de fréquenter la bonne compagnie et l'introduira dans la mauvaise, parmi les joueurs de violon, les chanteurs, et *id genus omne*, dont la compagnie ne convient en aucune façon aux hommes bien nés.

Lady Chesterfield vous fait mille complimens.

LETTRE CCXII.

du 10 Juin 1751.

Vos Dames ont différé si long-temps de donner leurs ordres au sujet des moires, dont vous m'avez enfin envoyé les échantillons, qu'elles sont actuellement toutes vendues. Néanmoins, afin de m'acquitter le plutôt possible de leurs commissions (car les Dames sont naturellement impatientes, lorsqu'elles sont décidées sur quelque chose), j'ai pris la quantité des trois moires qui approchent le plus de la description que vous m'envoyâtes, il y a quelque temps, de la main de Madame Montconseil. Je les enverrai à Calais à la premiere occasion.

Milady Hervey, qui ne tarit pas en éloges sur votre compte, m'écrit qu'elle vous vit dernièrement danser à un bal, et que vous dansiez fort joliment. Cette nouvelle me charma;

car, selon cette maxime *qui peut plus peut moins*, si vous dansez joliment, je présume que vous vous tenez debout avec aisance et grace; ce qui est beaucoup plus facile, quoique plus nécessaire, que de savoir bien danser. J'ai connu des personnes bien élevées qui ne pouvoient pas bien danser; mais je n'ai jamais connu personne qui dansât bien et fût gauche à d'autres égards. Vous aurez probablement des occasions fréquentes de vous tenir debout dans les cercles, aux levers des Princes et des Minitres, lorsqu'il est très-nécessaire de *payer de sa personne et d'être bien planté*. Il faut que vos pieds ne soient ni trop près, ni trop éloignés l'un de l'autre. Il y a plus de personnes qui savent se conserver des graces dans le maintien et la démarche, qu'en s'asseyant. Les gens gauches et mal-élevés s'asseyent communement de mauvaise grace, et se tiennent droits, comme s'il étoient sur la sellette: d'autres, trop aisés dans leurs manières, se *vautrent*, pour ainsi dire, *dans leur fauteuil*; rien n'est plus choquant, excepté quand la familiarité de part et d'autre est extrême. Un homme du monde est à son aise, et paroît l'être, en se penchant avec grace, sans se pencher avec indolence, et en variant ces attitudes aisées, au lieu de cette roideur contrainte d'un sot honteux. Vous ne pouvez concevoir, et je ne puis exprimer, combien un air préve-

nant, des mouvemens aisés, et des façons engageantes sont avantageux, non seulement parmi les femmes, mais aussi avec les hommes, et même dans le cours des affaires. Je connois un homme, que vous connoissez aussi, qui, sans un grain de mérite, de savoir, et de talens, s'est élevé à un million de degrés au dessus de sa sphère, seulement par son bon air et ses manières engageantes; de sorte que le Souverain même, qui l'a élevé au plus haut degré de faveur, l'appelle *mon aimable vaurien* *. N'ouvrez pas la bouche à ce sujet, parce que je ne vous confie ce secret que comme la plus forte preuve de l'impression que font l'air, les graces, la tournure, et tous ces petits riens.

Votre autre administrateur, M. Harte, est allé à Windsor, pour se rendre en Cornouaille, dans le dessein de revenir assez tôt pour vous voir ici. Je crois réellement qu'il désire ce moment-là avec autant d'impatience que moi; c'est tout dire. Cependant, malgré mon impatience, si par hazard vous étiez si attaché à Paris que vous le quittassiez à contre-cœur, je consens que vous différiez votre départ, et que vous me disiez, comme Festus disoit à St. Paul: „ je vous parlerai dans un temps plus „ convenable. " Vous voyez par-là que je sa-

* Le Maréchal de Richelieu.

crifie mon inclination à la vôtre. Si rien ne vous empêche de venir ici, amenez seulement avec vous votre laquais, non pas votre domestique de louage, que vous pouvez congédier pour quelque temps, aussi-bien que votre carosse; mais vous ferez bien de retenir votre appartement, dont la dépense jusqu'à votre retour ne sera pas considérable, et vous en avez besoin pour vos livres et votre bagage. Ne prenez que vos habits de voyage, un habit noir complet pour le deuil du Prince de Galles, qui ne sera pas encore fini, et un de vos beaux habits complets, deux ou trois chemises à dentelles, et les autres unies: quant aux bourses à cheveux, plumets, etc., ce sera comme il vous plaîra. N'apportez point de livres, excepté deux ou trois pour votre amusement sur la route, car il faut que nous nous appliquions seulement à l'Anglois, dans lequel vous n'êtes pas puriste, et je vous fournirai assez d'auteurs dans cette langue. Je vous retiendrai probablement ici jusqu'à la mi-Octobre, et pas plus long-temps, car il est absolument nécessaire que vous passiez l'hiver prochain à Paris.

Avez-vous un maître de géométrie? S'il fait trop chaud, vous pouvez discontinuer de monter à cheval jusqu'à votre retour à Paris, à moins que vous ne pensiez que cet exercice vous fait plus de bien que la chaleur ne vous incommode; mais je ne veux pas que vous

quittiez Marcel un seul moment. Vous pouvez quitter aussi votre maître en fait d'armes, si vous le souhaitez; mais vous ferez bien de le reprendre dans l'hiver, et de vous perfectionner dans cet exercice, non pas pour attaquer personne, mais pour pouvoir vous défendre, en cas de nécessité. Bon soir.

Ne manquez pas, quand vous viendrez ici, d'apporter les graces avec vous.

LETTRE CCXIII.

du 13 Juin 1751.

Les bienséances sont une des parties les plus nécessaires dans la science du monde. Elle consistent dans les relations qui se trouvent entre les personnes, les choses, le temps, et le lieu. Le bon sens les indique, la bonne compagnie les perfectionne (en supposant toujours l'attention et le désir de plaire), et la bonne politique les recommande.

Si vous parlez à un roi, vous devez être aussi à votre aise et aussi peu embarrassé qu'avec votre valet-de-chambre; mais dans tous vos regards, vos paroles, et vos actions on doit lire que vous êtes pénétré du plus profond respect. Ce qui conviendroit et seroit une marque de

civilité avec ceux qui sont fort au dessus de vous, seroit absurde et même déplacé à l'égard d'un souverain. Il faut attendre qu'il vous parle; il faut que vous receviez, et non pas que vous introduisiez le sujet de la conversation; et il faut même que vous ayiez soin que le sujet de cette conversation ne vous conduise à rien qui soit impropre. Le grand art consiste, s'il est possible, à la tourner adroitement sur quelque sujet flatteur, en faisant, par exemple, l'éloge de quelques personnes qui ont des vertus, dans lesquelles le Prince croit, ou au moins voudroit persuader qu'il excelle. Les mêmes précautions sont presque nécessaires par rapport aux ministres, aux généraux, etc., qui veulent être traités avec presque autant de respect que leurs maîtres, et souvent le méritent davantage. Il y a cependant cette différence, qu'on peut commencer avec eux la conversation, s'ils la laissent tomber, pourvu que vous ne la laissiez pas tourner sur un sujet dont il ne leur convient pas de parler, ou d'entendre qu'on en parle. Dans ces deux cas, certaines attitudes et certaines actions seroient extrêmement déplacées, peut-être trop libres, et conséquemment peu respectueuses. Par exemple, si vous croisiez vos bras sur la poitrine, faisiez tourner votre tabatière, frappiez des pieds, et vous grattiez la tête, ce seroit une indécence dans cette compagnie, et une impoli-

tesse dans une autre. La grande difficulté dans ces cas, qu'il est cependant facile de surmonter à force d'expérience et d'attention, est d'unir une aisance intérieure à un respect extérieur.

Dans les compagnies mêlées avec vos égaux, (car dans ces compagnies tout le monde est censé être en quelque façon de niveau) il est permis d'être plus libre et plus à son aise, mais elles ont aussi leurs règles de bienséance: il y a un respect social nécessaire. Vous pouvez avec modestie introduire un sujet de conversation, en prenant cependant soin *de ne jamais parler de corde dans la maison d'un pendu*. Vos paroles, vos gestes, vos attitudes ont plus d'essor, quoiqu'avec certaines bornes. Vous pouvez avoir vos mains dans votre poche, prendre du tabac, vous asseoir, vous tenir debout, ou marcher quelquefois, comme bon vous semble; mais je suppose que vous ne penserez pas qu'il seroit bienséant de sifler, de mettre votre chapeau, de délier vos jarretières ou de les toucher, et de vous étendre sur un sopha ou dans un fauteuil. Ce sont des négligences et des libertés que l'on ne peut prendre que quand on est seul: elles sont injurieuses à ceux qui sont au dessus de nous: elles choquent et offensent nos égaux, et insultent nos inférieurs, qui regardent cette brutalité comme un mépris. Ce maintien aisé, qui est si engageant, diffère

beaucoup de la négligence, de l'inattention, et ne marque pas que l'on peut faire ce qu'on veut; il fait seulement voir qu'on n'est ni embarrassé, ni cérémonieux, ni déconcerté, ni honteux, comme des provinciaux et des gens grossiers qui n'ont jamais été en bonne compagnie. Une attention et une observation scrupuleuse des bienséances est une preuve de savoir-vivre: on doit faire tout ce qui convien d'une façon aisée et sans embarras, et ne jamais faire ce qui est mal-séant. Dans des compagnies mêlées on doit aussi varier les égards, suivant l'âge, et le sexe des personnes. Il ne convient pas de parler de vos plaisirs à des personnes d'un certain âge, d'un certain rang, et naturellement graves. Elles s'attendent à des égards et à de la déférence de la part des jeunes gens. Vous devez être aussi à votre aise avec elles, qu'avec ceux de votre âge; mais vos manières doivent être différentes, il faut leur témoigner plus de respect, et il convient d'insinuer que vous vous attendez à vous instruire auprès d'elles. Cela flatte et console les personnes avancées en âge, qui ne sont plus capables de prendre part à la joie et aux plaisirs de la jeunesse. Il faut que vous vous adressiez toujours aux Dames avec beaucoup de respect extérieur et d'attention, quels que soient vos sentimens. Leur sexe a un droit à ces égards par une longue prescription, et

c'est un des devoirs de la bienséance : ce respect peut-être en même temps accompagné d'enjouement, avec beaucoup de délicatesse et d'une manière agréable ; mais il faut alors que ce badinage tende directement ou indirectement à leur louange, et qu'il ne soit pas même susceptible d'une construction qui ne leur soit pas favorable. Dans ce cas aussi on doit faire beaucoup d'attention à la différence de l'âge, du rang, et de la situation. Il ne faut pas badiner avec une Maréchale de cinquante ans, comme avec une jeune coquette de quinze : le respect et un *sérieux enjouement*, s'il est permis de parler ainsi, conviennent à l'égard de la première, et le *pur badinage, mêlé d'un peu de polissonnerie*, est pardonnable avec la dernière.

Un autre point important des bienséances, auquel on fait rarement attention, est de ne pas forcer les autres à adopter votre humeur et votre disposition présente ; mais il faut, au contraire, vous conformer et adopter la leur. Par exemple, si vous étiez extrêmement gai et de fort bonne humeur, voudriez-vous aller chanter une chanson du pont-neuf à la Maréchale de Coigny, au Nonce du Pape, à l'Abbé Sallier, ou à toute autre personne naturellement grave et mélancolique, ou à quelqu'autre qui seroit alors affligée? Je ne le crois pas. Si vous ne pouvez commander à votre

humeur et à l'état où vous êtes, choisissez pour converser des personnes qui sont à peu près de la même humeur que vous.

Les éclats de rire sont très-contraires aux bienséances; ils sont communément le témoignage bruyant et vulgaire de la populace à l'occasion de quelque sottise. On voit souvent rire un homme de mérite, mais on l'entend rarement éclater. Rien n'est plus contraire aux bienséances que les jeux de main, qui ont souvent des conséquences sérieuses et quelquefois fatales; ce sont les divertissemens du peuple, qui dégradent un gentilhomme. *Jeu de main, jeu de vilain* est un proverbe très-vrai des François et des Italiens. Un ton tranchant et décisif dans les jeunes gens est contraire aux bienséances: ils doivent paroître rarement assurer un chose positivement, et se servir toujours de quelque expression modeste, comme *s'il m'est permis de le dire.... je croirois plutôt.... si j'ose m'expliquer....* ce qui adoucit la manière, sans rendre la chose plus douteuse. Les gens qui sont plus âgés, et qui ont plus d'expérience, s'attendent et ont droit à ce degré de déférence.

Il y a aussi une bienséance à observer à l'égard des personnes du plus bas étage. Un homme de bon sens l'observe avec son domestique, et même avec un mendiant dans la rue: il les considère comme des objets de compas-

sion, et non d'insulte; il ne leur parle pas d'un ton brusque, mais il corrige l'un sans emportement, et s'il refuse la charité à l'autre, c'est avec un air d'humanité. Il n'y a aucune occasion dans le monde où le *ton brusque* convienne à un gentilhomme. Enfin, les bienséances sont presque synonymes avec les bonnes manières, et comprennent tous les devoirs de la vie civile; elles consistent à faire tout à propos: les graces doivent les accompagner, parce qu'elles nous rendent capables de faire d'une façon agréable et engageante ce que les bienséances exigent que nous fassions. Tout homme est obligé d'observer les bienséances, et les graces sont d'un avantage infini à tout homme qui les possède. Puissiez-vous les unir toutes les deux!

Quoique vous dansiez bien, ne croyez pas que vous dansez au mieux, et conséquemment visez toujours à la perfection. Si l'on vous disoit que vous avez des manières agréables, tâchez d'en avoir de plus agréables encore. Quand Marcel seroit content, vous ne devriez pas l'être. Continuez, faites votre cour aux graces pendant toute votre vie; vous ne trouverez point de meilleurs amis dans les cours: elles parleront en votre faveur aux cœurs des Princes et des Ministres.

A present que les passions tumultueuses et les sensations vives m'ont laissé tout l'empire

sur ma raison, et que je n'ai plus de soins qui m'inquietent et de plaisirs qui m'agitent, ma plus grande joie est de considérer l'agréable perspective que vous avez devant vous, et d'espérer que vous en tirerez parti. Vous êtes déjà dans le monde à un âge où les autres en ont à peine entendu parler. Votre réputation est jusqu'ici sans tache, et je me flatte qu'elle le sera toujours. Vous avez des connoissances solides et étendues dans tout ce qui regarde votre état futur. Ayant commencé avec de tels matériaux, qu'est-ce qui vous manque? Ce n'est pas la fortune, vous le savez par expérience: vous avez eu et vous aurez toujours assez de secours pour vous aider à produire votre mérite et à développer vos talens. Si cela dépend de moi, vous ne serez jamais assez riche pour vous faire négliger l'un et l'autre. Vous avez aussi *mens sana in corpore sano*, le plus grand des biens. Il est donc autant dans votre pouvoir d'acquérir tout ce qui vous manque, que de manger votre déjeûné lorsqu'on vous l'apporte. Ce n'est donc que cet usage du monde, cette élégance dans les manières, cette politesse universelle, et ces graces, que vous devez acquérir en fréquentant la bonne compagnie, et en observant les divers caractères qui la composent, ainsi que le ton des différens endroits que vous visitez.

L'état auquel vous êtes destiné dans les pays

étrangers, vous conduit aux plus grandes choses, et l'avantage d'être membre du Parlement facilitera vos progrès: ayez donc toujours cette perspective agréable, comme je l'ai moi-même. Tâchez de votre part de réaliser mes desseins, comme de mon côté je vous assisterai à les seconder. *Nullum numen abest, si sit prudentia.*

Adieu, mon cher enfant. Je compte les jours jusqu'à ce que j'aie le plaisir de vous voir; je compterai bientôt les heures, et enfin les minutes, avec une impatience qui augmentera jusqu'à l'heureux moment.

P. S. Les moires sont parties aujourd'hui pour Calais; je les ai envoyées à Madame Morel, et je les ai adressées, selon mes instructions, au Contrôleur-Général. Les trois pièces montent à 680. livres de France.

LETTRE CCXIV.

du 20 Juin 1751.

Il y a si peu de gens, sur-tout parmi les jeunes voyageurs, qui voient réellement ce qu' ils voient, ou qui entendent comme ils doivent, que, quoique je pense réellement qu' il est

inutile de vous faire ressouvenir de temps en temps de bien observer ce que vous voyez, et de faire attention à ce que vous entendez, je crois néanmoins qu'il est bon de vous donner cet avis.

Les personnes frivoles et futiles, qui composent au moins les trois quart des hommes, désirent seulement de voir et d'entendre comme ceux qui les ont précédés, c'est-à-dire superficiellement et sans examen, comme la basilique de St. Pierre, le Pape, et la grand' messe à Rome; l'église de Notre-Dame, Versailles, le Roi, et la Comédie en France. Un homme de discernement voit et entend bien différemment, et remarque beaucoup plus. Il examine et s'informe particulièrement de tout ce qu'il voit, de ce qu'il entend, et sur-tout de ce qui regarde sa profession ou sa destination. Comme la vôtre est la politique, l'objet de vos recherches et de vos observations doit être la forme de gouvernement, les loix, les établissemens, les coutumes, le commerce, et les manufactures, etc. des différentes nations de l'Europe. On acquiert bien plus facilement cette connoissance par la conversation avec des gens sensés et bien instruits, que par les livres: les meilleurs sur ces sujets sont toujours imparfaits. Par exemple, il y a l'*Etat de la France*, aussi-bien que celui de l'*Angleterre*; mais ces ouvrages sont toujours imparfaits,

parce que les auteurs ne sont pas suffisamment informés, et ne sont que les copistes de ceux qui les ont précédés; cependant ils méritent qu'on les lise, parce qu'il présentent au lecteur un sujet qui mérite des éclaircissemens, et qui peut-être n'auroit jamais excité l'attention; mais une heure de couversation avec un Président ou avec un Conseiller instruit vous mettra plutôt au fait du vrai état du Parlement de Paris, que tous les livres, en France. Il en est de même de l'*Almanach militaire*, qui mérite que vous le parcouriez; mais deux ou trois conversations avec des officiers vous informeront beaucoup mieux de leurs réglemens militaires. Les hommes ont communément quelque partialité pour leurs professions; ils aiment à en parler, et sont même flattés qu'on les consulte à ce sujet: c'est pourquoi, losque vous êtes avec quelqu'un de l'état militaire (et ils se trouvent dans presque toutes les compagnies), faites-leur des questions sur l'art militaire; informez-vous de la discipline, de la manière dont les soldats sont logés et habillés; informez-vous de leur paye, de leur émolumens, de leurs montres, de leur étapes, etc. Informez-vous de même de la marine; entrez dans tous les détails de ce sujet, qui a et aura toujours beaucoup de relation aux affaires d'Angleterre; et à proportion que vous recevrez de bonnes informations, écrivez-en un mémoire en abrégé.

Digitized by Google

Le réglemens sur le commerce sont excellens en France, et ne le sont que trop par rapport à nous. A en juger par les progrès qu'il a faits depuis trente ans, sans faire mention du commerce des Indes Orientales et Occidentales, ils nous ont enlevé le commerce du Levant, et à présent ils fournissent tous les marchés de l'Europe de leurs sucres, au grand préjudicé de nos plantations de sucre dans la Jamaïque, les Barbades, et les isles sous-le-vent. Tàchez donc de vous informer de ces objets autant que vous pouvez.

Informez-vous aussi des affaires ecclésiastiques; les disputes présentes entre la cour et le clergé vous en fournissent l'occasion. Mettez-vous au fait des droits particuliers de l'Eglise Gallicane, opposés aux prétentions du Siége de Rome. Je n'ai pas besoin de vous recommander l'histoire ecclésiastique, sachant que vous étudiez très-assiduement l'*histoire de Dupin*.

Vous ne pouvez vous imaginer combien ces connoissances utiles et solides des autres pays vous distingueront dans le vôtre, où, pour dire vrai, on les connoît, on les cultive peu, outre le grand usage dont elles sont dans toutes les négociations étrangères; de plus, elles mettent un homme à portée de briller dans toutes les compagnies. Si les rois et les princes ont quelques connoissances, c'est dans

ce genre; c'est le sujet fréquent de leurs conversations à leurs levers, auxquelles vous serez en état de prendre part. Elles vous rendront auprès d'eux l'accès plus facile, parce que les princes aiment à voir des personnes qui leur parlent sur un sujet dans lequel ils croient briller.

Il y a une sorte de caquet, qui est la conversation ordinaire des cours et de la plupart des compagnies mêlées. C'est une conversation entrecoupée, qui n'est ni instructive, ni dépourvue d'agrémens; il est cependant nécessaire que vous en soyez au fait. Elle roule sur les événemens publics de l'Europe, et alors elle est la plus intéressante; souvent sur le nombre, le bon ou mauvais état de la discipline ou de l'établissement des troupes des différens princes; quelquefois sur les familles, les mariages, les alliances des princes et des personnes de considération, et quelquefois sur la bonne chère, la magnificence des fêtes, de bals, etc. Je souhaiterois que vous fussiez capable de parler de ces choses mieux et avec plus de connoissance que les autres; tellement que dans ces occasions on s'adressat à vous, et qu'on dit: „ Monsieur Stanhope peut nous instruire là-„ dessus. "

La seconde espèce de connoissance est celle qui n'exige que des talens médiocres, et qui avance plus un homme dans les cours, que des

connoissances supérieures et un esprit brillant. Tacite donne une très-bonne raison par rapport à un homme qui s'étoit maintenu dans la faveur, et qui avoit joui des premières charges sous les règnes tyranniques de trois ou quatre mauvais empereurs, en disant qu'il ne s'étoit pas élevé „ par ses talens supérieurs, mais par„ ce que son génie étoit adapté aux affaires, „ sans être au dessus . *Propter aliquam exi„ miam artem, sed quia par negotiis, neque su„ pra erat*". La discrétion est l'article essentiel. On peut apprendre toutes ces choses, mais ce n'est qu'en fréquentant les meilleures compagnies. Fréquentez les bonnes maisons où vous êtes déjà sur un bon pied, et insinuez-vous d'une façon ou d'autre par-tout où vous pourrez: surtout fréquentez souvent les cours, afin d'acquérir cette routine.

Je suis fâché que vos deux gendres les Princes B*** soient de si grands nigauds; cependant comme ils ont l'honneur d'être de vos parens, j'aurai pour eux tous les égards possibles.

J'avoue qu'à présent vous n'avez pas le loisir d'être long-temps absent de Paris, à cause de vos différens maîtres. Je souhaite que vous ne négligiez pas leurs leçons pendant que vous êtes dans la capitale; mais quand vous retournerez à Paris après la visite dont vous vous proposez de m'honorer, mon dessein est que vous n'ayiez aucun maître, excepté Marcel

une ou deux fois la semaine. Alors j'espère que les cours ne vous seront plus étrangères; car je voudrois que vous allassiez souvent à St. Cloud et à Versailles pour y passer trois ou quatre jours. Vous connoissez l'abbé de la Ville: il vous présentera; de sorte que vous serez bientôt faufilé avec tous les courtisans. La cour est l'endroit où vous devez croître et fleurir. Il importe d'en bien connoître la nature: c'est un terrain, comme tous les autres, profond dans quelques endroits et léger dans d'autres, mais toujours capable d'amélioration à force d'expérience et de culture.

Vous dites que vous avez besoin de quelques instructions par rapport à une lettre à Milady Chesterfield. Un peu plus d'usage et de connoissance du monde vous apprendra à parler et à écrire des jolis riens, et je puis vous assurer que c'est une partie très-utile de la connoissance du monde: car dans quelques compagnies il seroit imprudent de parler de toute autre chose, et réellement il y a bien des personnes qui ne peuvent parler sur d'autres sujets; ils ne vous entendroient pas. Adieu.

Digitized by Google

LETTRE CCXV.

du 24 Juin 1751.

L'AIR, la façon de se présenter, les manières, et les graces sont d'un si grand avantage à celui qui les possède, et vous sont si nécessaires, que, comme nous devons bientôt nous voir, je tremble que vous ne les ayiez pas; et pour vous dire la vérité, je doute fort que vous soyez encore bien convaincu de leur importance. Par exemple, votre ami intime M. Harte a beaucoup de mérite, de connoissances profondes, et mille bonnes qualités, et cependant il ne fera jamais figure dans le monde. Pourquoi? seulement parce qu'il manque de ces agrémens extérieurs et brillans, qu'il n'a pu acquérir pour avoir été introduit trop tard dans le monde; et qu'avec son goût pour l'étude et son génie philosophique, il pense, je crois, que cela ne mérite pas son attention. Il fera peut-être figure dans la république des lettres, mais il vaudroit mille fois mieux qu'il fît figure et fût employé comme un homme d'état dans la république des Provinces-Unies; ce qu'il ne fera jamais, je vous assure.

Comme je m'ouvre à vous sans aucune ré-

serve, lorsque je pense que cette franchise peut vous être utile, je vais vous faire l'histoire de ma vie, lorsque je fis mon entrée dans le monde: c'étoit environ à l'âge où vous êtes actuellement; de sorte que vous avez l'avantage sur moi de deux ou trois ans par rapport à cet article important. Je quittai l'université de Cambridge à dix-neuf ans; j'étois un pédant dans toutes les formes. Quand je voulois briller, je citois Horace; quand je voulois railler, je répétois Martial; et quand je voulois passer pour un homme du bon ton, je parlois d'après Ovide. J'étois convaincu que personne n'avoit du bon sens que les anciens, que les auteurs classiques contenoient tout ce qu'il y a de nécessaire et d'utile aux hommes, et tout ce qui peut leur donner du relief; et j'aurois été plus enclin à porter la *toge virile* des Romains, que l'habillement vulgaire et abject des modernes. Avec ces belles notions, je fus premièrement à la Haye, où, avec l'assistance de plusieurs lettres de recommandation, je fus introduit dans les meilleures compagnies: je découvris bientôt que j'étois dans l'erreur par rapport aux préjugés que j'avois reçus à l'université. Heureusement j'avois un grand désir de plaire (c'est la marque d'un bon naturel, joint à une vanité qui n'est rien moins que blâmable), et je sentois que je n'avois que ce désir. Je résolus donc, s'il étoit pos-

sible, d'en acquérir aussi les moyens. J'étudiai attentivement et en détail la parure, l'air, les manières, le ton, et le tour de la conversation de toutes les personnes à la mode et qui avoient l'art de plaire plus généralement; je les imitois autant que je pouvois. Si j'entendois dire que quelque homme étoit reconnu pour être sur le bon ton; j'examinois avec attention son habillement, ses mouvemens, ses attitudes, et je me formois d'après lui. Quand j'entendois parler d'un autre, dont la conversation étoit agréable et engageante, j'écoutois avec attention la tournure de ses phrases. Je m'adressois, quoique de très-mauvaise grace, à toutes les jolies femmes de distinction; je leur avouois mon embarras, mon air gauche, et je riois moi-même en me recommandant à elles pour les prier d'avoir la générosité de me former. Par ce moyen, et avec un désir passionné de plaire à tout le monde, je réussis à plaire à quelques-uns, et je puis vous assurer que la petite figure que j'ai faite dans le monde est plutôt l'effet de ce désir de plaire universellement, que de tout autre mérite intrinsèque, ou de quelques connoissances particulières que j'aye acquis. Ma passion de plaire étoit si forte, que je vous avoue franchement que je souhaitois d'être aimé de toutes les femmes que je voyois, et admiré de tous les hommes que je fréquentois. Sans cette passion, je n'au-

rois jamais été si attentif aux moyens; et j'avoue que je ne puis concevoir comment il est possible à un homme qui possède un bon naturel et du bon sens d'être sans ce désir. Le naturel ne vous engage-t-il pas à plaire à tous ceux avec qui vous conversez, de quelque rang et de quelque condition qu'ils soient? Le bon sens et l'observation ne font-ils pas voir de quelle utilité infinie il est de plaire? Oh! mais on peut plaire par les bonnes qualités du cœur et par celle de l'esprit, ornées de connoissances, sans cet air du beau monde, cette façon de se présenter, et ces manières, qui ne jettent qu'une fausse lueur. Je le nie. Un homme peut être estimé et respecté; mais sans ces qualités, je le défie de se faire aimer. De plus, à votre âge je n'aurois pas voulu me contenter seulement de plaire; je souhaitois de briller et de me distinguer dans le monde, comme un homme galant et du bon ton, aussi-bien que comme un homme d'affaires. Appellez, si vous voulez, ce désir *ambition* ou *vanité*; c'étoit une émulation louable, qui ne faisoit tort à personne, et qui m'engageoit à développer mes talens. Elle est aussi la source de mille choses bonnes et justes.

Je parlois de vous l'autre jour à une personne de vos amis, qui a été souvent avec vous à Paris et en Italie. Parmi les questions innombrables que je lui fis à votre sujet, je l'en-

tretins

tretins de votre façon de vous mettre (car j' avoue que c'étoit la seule chose dont je le croyois bon juge). Sur quoi il dit que vous aviez soin de vous mettre assez bien à Paris; mais qu'en Italie vous vous mettiez si mal, qu'il vous railloit souvent à ce sujet, et même qu'il déchiroit vos habits. A présent, il faut que je vous dise qu'à votre âge il est ridicule de n'être pas bien mis, comme il le seroit au mien de porter un plumet et des souliers à talons rouges. La parure est un de ces différens ingrédiens qui contribuent à l'art de plaire; elle plaît au moins aux yeux, surtout aux femmes. Adressez-vous aux sens, si vous voulez plaire; éblouissez les yeux et flattez les oreilles; engagez les cœurs, soit que la raison soit pour vous, ou non: *suaviter in modo* est le grand secret. Quand vous voyez que vous êtes prévenu insensiblement en faveur de quelqu'un qui n'a qu'un mérite et des talens ordinaires, examinez et voyez ce qui a fait sur vous ces impressions: vous trouverez que c'est cette douceur, ces manières engageantes, cet air, et cette façon que je vous ai si souvent recommandés; et tirez delà cette conclusion naturelle, que ce qui vous plaît dans les autres, leur plaîra en vous. En effet, nous sommes tous composés des mêmes matériaux, quelques-uns plus fins, et d'autres plus grossiers; mais en général, le moyen le

plus sûr de juger des autres est de s'examiner et de s'analyser profondément. Je vous assisterai, lorsque nous nous verrons, dans cette analyse, où chaque homme a besoin de quelque secours contre son amour-propre. Adieu.

LETTRE CCXVI.

du 30 Juin 1751.

Je vous prie de remettre l'incluse à notre ami l'abbé; c'est pour le féliciter du canonicat qu'il vient d'obtenir. Je suis réellement bien-aise qu'il l'ait obtenu, et j'espère qu'il s'y engraissera comme le *Chanoine de Boileau*; il est actuellement aussi maigre qu'un apôtre, ou un prophête. A propos, vous a-t-il jamais introduit chez la Duchesse d'Aiguillon? S'il ne l'a pas fait, dites-lui de vous présenter; et s'il l'a fait, fréquentez sa maison, et faites-lui bien des complimens de ma part. Elle a, pour une femme, une sagacité surprenante et des connoissances très-étendues; sa maison est le rendez-vous d'une société de beaux-esprits. C'est une satisfaction et une sorte de crédit d'être connu de ces Messieurs-là, et cela met un jeune homme à la mode. *A propos de beaux esprits*, avez-vous les *entrées* chez Milady Sand-

wich? toute âgée qu'elle étoit la dernière fois que je la vis, elle avoit plus d'esprit et de jugement qu'aucune femme que j'aye jamais connue de ma vie. Si vous ne l'avez pas connue, j'espère que la Duchesse d'Aiguillon ou Milady Hervey peuvent vous introduire, et le feront volontiers. Je puis vous assurer que sa conversation mérite qu'on la cultive, tant par rapport à elle-même, qu'aux beaux-esprits et aux savans qui fréquentent sa maison. Il y a toujours quelque chose à apprendre dans de pareilles compagnies, en même temps qu'elles forment les manières. La conversation tourne sur quelque chose au-dessus de la bagatelle, sur quelque point de littérature, de critique, et d'histoire, ou sur d'autres questions que l'on discute avec esprit et politesse. Je dois cette justice aux personnes d'érudition en France, qu'elles ne sont pas des ours, comme les nôtres. Elles se montrent sous les dehors flatteurs que donne l'éducation.

Notre abbé m'écrit que vous avez été à Compiègne; j'en suis charmé: il faut que d'autres cours vous forment pour celle de votre patrie. Il me dit aussi que vous avez cessé d'aller au manége; je n'ai aucun reproche à vous faire là-dessus. Cet exercice prend beaucoup de temps dans la matinée; et si vous êtes bien à cheval et dans une assiette ferme et aisée, c'est assez pour vous, les tournois et

les jeux de bagues n'étant plus à la mode. Je suppose que vous avez été à la chasse à Compiègne : j'ai entendu dire que la chasse du Roi est un beau coup-d'œil. Les François chassent en gentilshommes, et les Anglois comme des piqueurs et des rustres : les pauvres bêtes sont ici poursuivies et harassées par des animaux bien plus forts qu'elles ; et le *vrai Breton, chasseur au renard*, est sans doute une espèce particulière de ce pays, qu'aucune autre partie de l'univers ne produit.

J'espère que vous employerez le temps que vous ne montez plus à cheval à des objets plus utiles que profonds ; car je puis vous assurer qu'il y a bien de la différence entre les uns et les autres. Je voudrois que vous ne donnassiez pas plus d'une heure au Grec, plutôt pour ne pas oublier ce que vous en savez, que pour augmenter vos connoissances dans cette langue morte. Par le Grec j'entends les livres utiles, tels que Démosthene, Thucydide, etc., et non les poetes, qui vous sont assez familiers. Il n'est pas possible que vous oubliez le latin. Tout ce qui vous reste de temps pour la lecture, je vous prie de l'employer à ce qui a rapport à votre état futur, comme l'histoire moderne dans les langues vivantes, les livres de Mémoires, d'Anecdotes, de Lettres, de Négociations, etc. Tâchez aussi d'être bien instruit de l'état présent de toutes les cours de

l'Europe, d'être informé des caractères des rois, des princes, de leurs femmes, de leurs ministres, et de leurs maîtresses, de leurs différentes vues, de leurs liaisons, de leurs intérêts, de l'état de leurs finances, de leurs forces militaires, de leur trafic, de leurs manufactures, et de leur commerce: ce sont-là les connoissances qui vous sont utiles et nécessaires, et réellement les plus avantageuses à un gentilhomme. Mais avec tout cela, souvenez-vous que les livres vivans sont bien plus utiles que ceux des morts, et ne perdez pas votre temps avec les derniers quand vous pouvez l'employer avec les premiers; car les livres doivent à présent faire votre amusement, et non pas une étude sérieuse. Une heure à Versailles, à Compiègne, ou a St. Cloud, vous sera à present plus avantageuse que trois heures dans votre cabinet avec les meilleurs livres qui aient jamais été écrits.

J'ai appris que la dispute entre la cour et le clergé est accommodée à l'amiable; les deux parties se sont relâchées sur quelque point. Le Roi craignoit d'exposer son ame, et le clergé ses revenus. Ces Messieurs sont fort habiles à faire servir les vices et les foiblesses des laïques à leurs vues intéressés. J'espère que vous avez lu et que vous êtes bien informé de tout ce qui a rapport à cette affaire; c'est une question très-importante et qui intéresse particulière-

ment tout le clergé de l'Europe. Si vous étiez bien convaincu que leurs dixmes sont une institution divine, et leur propriété celle de Dieu lui-même, à laquelle aucune puissance de la terre n'a droit de toucher, lisez *Frà Paolo de Beneficiis*; c'est un livre court et excellent. Ce fut pour ce traité et quelques autres contre la cour de Rome qu'il reçut un coup de poignard, ce qui lui fit dire ensuite, en voyant un livre anonyme écrit contre lui par ordre du Pape: *conosco bene lo stilo Romano*.

Je m'imagine que le Parlement de Paris et les Etats du Languedoc n'acquiesceront pas facilement aux édits du Roi; ils ont de leur côté la justice et la raison, et presque rien à craindre. Ces questions politiques et relatives à la constitution de la monarchie Françoise, méritent bien votre attention et vos recherches; j'espère que vous en êtes parfaitement instruit. Vous ferez bien de recueillir et de garder toutes les pièces qu'on a écrites à ce sujet.

J'espère au moins que vos Dames vous ont remercié, si elles ne vous ont pas payé les moires; je les envoyai, il y a quelque temps, par un courier à Paris, au lieu de vous les envoyer, comme je vous avois dit, à Madame Morel à Calais.

Avant que vous reveniez en Angleterre, je vous prie d'aller encore à Orli pour deux ou

Digitized by Google

trois jours, comme aussi à Saint Cloud, afin de vous y assurer une bonne réception à votre retour. Priez aussi le Marquis de Matignon de vous honorer de ses ordres et de vous charger de ses lettres ou de ses paquets pour Milord Bolingbroke. Adieu. Continuez, et prospérez.

LETTRE CCVXII.

du 1 Juiller 1751.

La dernière poste m'apporta votre lettre du 3 Juillet N. S. Je suis bien-aise que vous êtes si bien avec le Colonel Yorke, et qu'il vous confie ses correspondances secrettes. Je crois que la réserve de Milord Albemarle doit être plutôt attribuée à son Secrétaire qu'à lui-même, car vous semblez être beaucoup en faveur avec lui, et peut-être aussi qu'il n'a aucunes lettres bien secrettes à communiquer. Cependant ayez soin de ne faire paroître aucun mécontentement que ce soit à ce sujet: témoignez au Colonel Yorke votre reconnoissance pour ce qu'il vous communique; mais que ni Milord Albemarle, ni aucun de ceux qui le servent, n'appercoivent la moindre froi-

deur de votre part de ce qu'ils ne vous communiquent rien : il est souvent très-nécessaire de ne pas manifester ce que l'on sent. Faites votre cour et tâchez d'être lié, autant que vous pouvez, avec le Colonel Yorke ; il peut vous être très-utile dans la suite. Quand vous prendrez congé de lui, non seulement offrez-lui d'apporter ses lettres ou ses paquets pour plus de sûreté, mais demandez-lui comme une faveur de porter ses lettres au Chancelier son père.

Quant à votre retour ici, j'avoue que je suis de plus en plus impatient, et souhaite que vous anticipiez votre voyage de quelques jours. Je vous prie donc, au lieu du 25 du mois prochain que j'avois fixé pour le jour de votre départ de Paris, de quitter cette capitale le vendredi 20 d'Août. D'après cet arrangement, vous serez à Calais le dimanche suivant, et probablement à Douvres en moins de vingt-quatre heures après. Si vous y arrivez le matin, vous pourrez ce jour-là prendre une chaise de poste jusqu'à Sittingborne ; mais si vous n'y arrivez que le soir, vous n'irez pas plus loin que Canterbury, où vous serez mieux logé qu'à Douvres. Je ne veux pas que vous voyagiez pendant la nuit, ni que vous vous fatiguiez, ou vous vous échauffiez, en faisant quatre-vingts milles après que vous serez débarqué. Vous viendrez directement à Black-

heath, où je serai prêt à vous recevoir : c'est sur la route de Douvres à Londres ; et nous irons en ville ensemble, après que vous vous serez reposé un jour ou deux. Mais, malgré ces précautions, si vous aviez des raisons particulières pour quitter Paris deux ou trois jours plus tôt ou plus tard que je ne le desire, vous en êtes le maître. Faites tous vos arrangemens à Paris pour environ six semaines, au plus, que vous resterez en Angleterre.

Je reçus l'autre jour une lettre de Milord Huntingdon, dont la moitié au moins ne contenoit que des éloges sur votre compte ; j'étois bien-aise qu'ils vinssent d'une si bonne main. Cultivez son amitié ; elle vous fera honneur et vous donnera du crédit. Les liaisons dans un gouvernement parlementaire, tel que le nôtre, sont de grande utilité.

Je vous envoie, ci-inclus, le prix particulier de chaque pièce de moire, quoique je pense que vous ne recevrez pas un shelling pour ces étoffes ; neanmoins si quelqu'une de vos Dames s'avisoit de vous payer, gardez l'argent, et déduisez cette somme sur l'argent que vous devez tirer du Chevalier Lambert.

Je suis fâché d'apprendre que Milady Hervey est indisposée : l'air de Paris ne lui est pas favorable ; elle jouissoit ici d'une bonne santé. Souvenez-vous, quand vous serez avec moi, de ne pas faire mention de cette Dame, excepté

quand nous serons seuls, pour les raisons que je vous dirai; mais cela est entre vous et moi, et j'ose dire que vous ne lui communiquerez, ni à quelque autre personne que ce soit, ce que je vous confie.

Si la vieille Kurzay va à la vallée de Josaphat, ce n'est pas ma faute; cela mettra plus à son aise notre amie Madame de Montconseil, qui, je crois, l'entretient, et il ne faut pas peu de chose pour la satisfaire à tous égards.

Souvenez-vous d'apporter à votre mère quelques petits présens; il n'est pas nécessaire qu'ils soient de grand prix, mais seulement comme des témoignages de votre affection et de votre devoir pour celle qui a toujours eu pour vous une affection maternelle. Vous pouvez apporter à Milady Chesterfield une petite tabatière de *Martin*, d'environ cinq Louis; vous n'avez pas besoin d'apporter d'autres présens; entre vous et moi, les petits présens ne sont pas nécessaires pour entretenir l'amitié.

Depuis que je vous ai écrit ce qui précède, j'ai parlé de vous plus au long à Milord Albemarle. Il m'a dit qu'il pouvoit, avec vérité, vous louer sur tout, excepté sur un article, dont lui et plusieurs autres vous ont raillé. Je le priai de me dire sur quoi; il rioit, et me dit que c'étoit au sujet de votre parure, que vous négligez extrêmement. Quoiqu'il rît, je vous

assure que ce n'étoit pas un sujet de badinage pour vous ; et vous serez peut-être surpris, si j'assure sur ma parole que la parure est à présent un objet plus important pour vous que tout le Grec que vous savez, pour trente ans à venir. Souvenez-vous que le monde doit actuellement vous occuper, et que vous devez adopter ses coutumes et ses manières, quelles qu'elles soient. Vous faites affront à toutes les femmes que vous fréquentez, en négligeant de vous bien mettre, parce que cela suppose que vous ne croyez pas digne de votre attention ce que toute autre personne observe. Les femmes aiment la parure, et vous ne leur plairez jamais, si vous ne vous habillez pas dans le dernier goût ; et si vous ne plaisez pas aux femmes, vous ne plairez pas à la moitié des hommes. Ce sont elles qui mettent un jeune homme à la mode ; même avec les hommes, il faut qu'un jeune homme ait un certain fond de coquetterie, qui doit lui faire essayer tous les moyens de plaire, autant qu'une coquette peut faire. Tout vieux que je suis, et quoique les femmes soient fort éloignées de mes pensées, il s'en faut de beaucoup que je néglige de m'habiller dans le bon goût : et pourquoi ? Pour me conformer à la coutume, et par décence pour les hommes, qui s'attendent à cette sorte de complaisance. Je ne porte pas à la vérité un plumet, ni des

talons rouges; cela siéroit fort peu à mon âge : mais j'ai soin d'avoir mes habits bien faits, ma perruque bien accommodée, mon linge et ma personne extrêmement propres. Je donne même à mes laquais quarante shellings d'extraordinaire pour se tenir propres et décens. Votre figure, qui n'est pas fort majestueuse ni fort intéressante par rapport à la taille, exige plus d'attention pour la parer. Comme vous ne pouvez avoir l'air imposant, vous devez être gentil, aimable, bien mis: pas la moindre négligence, ni aucun manque de soin.

Je crois que M. Hayes pense que vous l'avez négligé depuis que vous fréquentez tant d'autres compagnies. Je ne vous blâme pas de ce que vous ne fréquentez plus sa maison aussi souvent qu'avant que vous fussiez introduit dans tant d'autres maisons, où vous trouvez plus d'amusement et d'instruction: au contraire, je trouve que vous avez raison. Néanmoins, comme il a été toujours extrêmement civil à votre égard, soyez de même vis-à-vis de lui, et que la maniere supplée à la réalité. Voyez-le, dînez avec lui avant de partir, et priez-le de vous honorer de ses ordres pour l'Angleterre.

Votre cachet triangulaire est fini. Je l'ai donné à un gentilhomme Anglois, qui part dans une semaine pour Paris, et qui le remettra pour vous au Chevalier Lambert.

Digitized by Google

Je ne puis finir cette lettre sans vous recommander de tâcher d'embellir votre caractère et de briller autant que vous pouvez. Si vous négligez l'extérieur, je puis vous assurer que vos qualités solides sont tout-à-fait inutiles: telle est même la façon de penser de presque tout le monde, qu'il tourne en ridicule les talens estimables, s'il ne sont accompagnés d'agrémens plus séduisans. La simplicité dans les habits et dans les manières n'est pas du goût des gens du bel air: il faut de la dorure et de la broderie. Si l'on parle ou écrit sensément, sans un certain tour et sans élégance, on aura peine à persuader; et la meilleure figure du monde, sans air et sans graces, n'a aucun effet. Quelques pédans vous ont dit que le bon sens et l'érudition tiennent lieu d'ornemens; et afin de soutenir cette assertion, ils citent le proverbe vulgaire, *que le bon vin n'a pas besoin de bouchon*. Mais le peu d'expérience que vous avez du monde doit vous avoir convaincu du contraire. Tous ces agrémens sont actuellement dans votre pouvoir; ne pensez qu'à cela. Adieu.

Digitized by Google

LETTRE CCXVIII.

du 15 Juillet 1751.

Comme cette lettre est vraisemblablement la dernière que je vous écrirai avant que j'aie le plaisir de vous voir ici, il est à propos que vous vous prépariez pour notre entrevue et pour le temps que nous devons passer ensemble. Avant que les Rois et les Princes aient une entrevue, les ministres de part et d'autre ajustent les points importans de la préséance, du fauteuil, de la main droite et de la gauche, etc., de sorte qu'ils savent d'avance ce qui doit se passer, parce qu'ils sont communément jaloux et se défient toujours l'un de l'autre. Nous nous verrons avec une étiquette différente: nous n'avons pas besoin de préliminaires; vous connoissez ma tendresse, je connois votre affection. Mon objet est donc de vous rendre le peu de temps que vous resterez avec moi aussi utile qu'il est en mon pouvoir; et le vôtre est, j'espère, de coopérer avec moi. Je ne suis pas sûr si, en vous rendant tous vos momens utiles, je vous les rendrai agréables. Je ne vous appliquerai ni émétiques, ni cantharides, parce que je suis sûr que vous n'en avez pas besoin; mais, pour vous changer en mieux,

Digitized by Google

vous devez vous attendre à recevoir beaucoup d'avis de ma part, et je puis vous dire que j'ai bien des secrets, que je ne communiquerai à personne qu'à vous. Pour parler sans métaphore, je tâcherai d'aider votre jeunesse de toute l'expérience que j'ai acquise pendant cinquante-sept ans. Vous devez donc vous attendre à des réprimandes fréquentes : il sera quelquefois nécessaire de vous censurer et de vous corriger, mais alors je vous promets que je le ferai d'une manière polie, tendre, et secretement, de sorte que vous ne serez pas déconcerté en compagnie, ni de mauvaise humeur lorsque nous serons seuls. Je ne m'attends pas qu'à dix-neuf ans vous ayiez la connoissance du monde, ces manières, cette dextérité que peu de gens ont à vingt-neuf; mais je tâcherai de vous les donner, et je suis sûr que vous tâcherez de les acquérir, autant que votre jeunesse, mon expérience, et le temps que nous passerons ensemble le permettront. Vous avez peut-être plusieurs défauts (et qui n'en a pas à votre âge?), mais dont très-peu de personnes vous parleront, et quelques-uns qu'il n'appartient qu'à moi de vous exposer. Vous en avez probablement d'autres, que des yeux moins intéressés et moins vigilans que les miens ne découvrent pas; vous les verrez exposés par celui qui ne les découvre avec une pénétration particuliè-

re que par la tendresse qu'il a pour vous. Le moindre défaut dans les manières, dans le langage, le mauvais goût dans la parure, et le moindre embarras dans le maintien n'échapperont pas à mon œil observateur, et ne passeront pas sans une correction amicale. Les deux amis les plus intimes du monde peuvent s'avouer librement leurs fautes et même leurs crimes, mais peut-être qu'ils ne se communiqueront pas leurs petites foiblesses, l'aveuglement de leur amour-propre, et leurs airs empruntés; il faut une intimité, telle qu'il y a entre nous, pour autoriser cette liberté sans réserve. Par exemple, j'avois un ami respectable, avec qui j'étois assez lié pour lui dire ses fautes; il en avoit peu. Je lui en parlai, il le prit de bonne part et se corrigea: mais il avoit quelques foiblesses dont je ne pouvois jamais lui parler directement, et il les apparcevoit à peine; de sorte qu'il ne pouvoit entendre à demi-mot mes pensées à cet égard. Il avoit un long col décharné, d'environ une aune; cependant, comme les bourses étoient à la mode, il vouloit porter une perruque à bourse, et il la portoit effectivement, mais jamais derrière, car à chaque mouvement de tête sa bourse venoit flotter devant sur l'une ou l'autre épaule. Il se mit aussi dans la tête de danser des menuets quand l'occasion se présentoit, pour imiter

d'autres personnes; mais il s'en acquittoit non seulement mal, mais de si mauvaise grace, à cause de sa maigreur excessive, de sa maladresse, et de sa physionomie, que quand il eut dansé aussi-bien que Marcel, il n'eut pû le faire sans s'exposer au ridicule. Je lui fis entendre cela autant que notre amitié me le permettoit, mais inutilement. Si je lui avois parlé franchement, afin de le guérir de ces fantaisies, j'aurois usurpé l'autorité de père, et, Dieu merci, je ne l'étois pas. Comme les pères en agissent familièrement avec leurs enfans, c'est rarement un grand malheur d'avoir perdu le sien; et si l'on considère la conduite de la plupart des fils, c'est aussi rarement un malheur de ne point en avoir. Je crois que vous et moi sommes une exception à cette regle; car je suis persuadé que ni vous, ni moi, ne souhaiterions d'avoir d'autres parens, si cela étoit en notre pouvoir. J'espère que non seulement vous serez ma consolation, mais aussi le plaisir de mon âge avancé, et je suis sûr que je serai le support, l'ami, et le guide de votre jeunesse. Fiez-vous-en à moi sans réserve; je vous conseillerai, sans intérêt particulier et sans envie secrette. M. Harte en fera de même; mais il y a bien des petites choses qu'il est à propos que vous sachiez, et dont il est nécessaire que vous vous corrigiez, mais que son amitié ne lui permet pas de vous repré-

senter avec autant de liberté que moi. Peut-être aussi qu'ayant moins vécu dans le grand monde, je suis meilleur juge que lui sur certains défauts.

Le principal sujet de notre conversation sera non seulement la pureté, mais aussi l'élégance de la langue Angloise, et je pense que vous êtes en défaut à cet égard. Nous parlerons aussi de la constitution de ce pays, que vous connoissez moins, je m'imagine, que celle d'aucun Etat de l'Europe. Les manières, les attentions, la façon de vous présenter et de vous énoncer, seront aussi les sujets fréquens de nos séances; et tout ce que je sais de cet art important et nécessaire, l'art de plaire, je vous le communiquerai sans réserve. L'habillement aussi, qui, sur le pied où sont les choses, exige quelque attention, comme je pourrois le prouver logiquement, n'échappera pas à nos remarques. Ainsi mes leçons seront plus variées, et à quelques égards plus utiles que celles du professeur Mascow: c'est pourquoi je vous dis que j'espère d'être payé de retour; mais comme peut-être vous n'êtes pas porté à payer argent comptant, et qu'il ne me conviendroit pas de l'accepter, je composerai pour le payement; je ne vous demanderai que de l'attention et de la pratique.

Je vous prie de vous souvenir de prendre congé de vos amis et de vos connoissances de

façon que les uns et les autres souhaitent et même désirent impatiemment de vous revoir. Assurez-les que vous n'êtes pas moins empressé de retourner, de sorte qu'ils pensent que vous parlez sérieusement, c'est-à-dire, que vous êtes pénétré et attendri. Tout le monde dit à peu près les mêmes choses, ce n'est que la manière qui fait la différence, et c'est-là l'essentiel. Evitez cependant, autant que vous pourrez, de vous charger de commissions à votre retour d'ici à Paris. Je sais par expérience qu'elles sont fort incommodes, communément coûteuses, et qu'on les fait rarement de manière à contenter les personnes mêmes qui les donnent. Vous ne pouvez refuser d'obliger quelques personnes; mais il y a quantité de petites commissions, dont vous devez éviter de vous charger; dites seulement que vous devez retourner à Paris par la Flandre et visiter les villes des Pays-bas; ce que j'ai dessein que vous fassiez, et que vous restiez une semaine ou dix jours à Bruxelles.

Adieu. Bon voyage, si c'est-là ma dernière: autrement je répéterai ce que je vous souhaite constamment.

Digitized by Google

LETTRE CCXIX.

du 19 Décembre 1751.

Vous êtes entré dans une carrière, où j'espère que vous ferez un jour figure. L'usage fait beaucoup, mais il y faut joindre le soin et l'attention. La première chose, en écrivant des lettres d'affaires, exige beaucoup de clarté: chaque phrase doit être claire, sans ambiguité: de sorte que le plus sot des hommes ne puisse s'y méprendre, ni être obligé de la lire deux fois pour l'entendre. Cette clarté nécessaire suppose un style correct et même élégant. Des figures, des antithèses, des épigrammes, etc. seroient aussi déplacées qu'absurdes dans ces sortes de lettres, quoiqu'elles soient quelquefois (si l'on sait les amener à propos) agréables dans les lettres familières sur des sujets ordinaires. Les affaires demandent un élégante simplicité, qui marque de l'exactitude sans travail. Il faut que les affaires soient bien détaillées, mais sans affectation et moins encore sans négligence. Que votre première attention soit de viser à la clarté: lisez chaque phrase après que vous l'aurez écrite, pour examiner, s'il est possible, si personne ne peut se tromper au véritable sens.

Digitized by Google

Nos pronoms et nos relatifs Anglois occasionnent souvent de l'obscurité et de l'ambiguité; observez-les avec beaucoup d'attention, et ayez soin de remarquer à quoi ils se rapportent.

Les affaires ne dispensent pas, comme peut-être vous le souhaiteriez, de s'exprimer avec politesse; mais elles exigent, au contraire, très fort d'expressions polies, comme par exemple: *j'ai l'honneur d'informer votre grandeur.... permettez-moi de vous assurer ..... me seroit-il permis d'exposer mon sentiment?* etc. Car les ministres dans les cours étrangères, qui écrivent aux ministres d'Etat de leur pays, écrivent à leurs supérieurs, peut-être à leurs protecteurs, ou au moins à ceux qui se regardent comme tels.

Les lettres d'affaires, non seulement admettent des *graces*, mais même elles y sont placées à propos. Alors il faut qu'elles soient répandues avec discrétion et jugement, et qu'elles conviennent exactement à l'endroit où on les place: mais comme c'est-là le dernier degré de perfection dans les lettres d'affaires, je ne vous conseille pas d'essayer ces ornemens, jusqu'à ce que vous en ayiez posé les premiers principes.

Les lettres du Cardinal d'Ossat sont de véritables lettres d'affaires; celles de M. d'Avaux sont excellentes; le style du Chevalier Temple

est très-agréable, mais peut-être trop affecté. Evitez avec soin toute citation grecque et latine; n'affectez pas de citer les vertueux Lacédémoniens, les polis Athéniens, et les braves Romains. Laissez cet étalage d'érudition à de pauvres pédans. Point de fleurs de rhétorique; point de déclamation. Je vous le répete encore, il y a une élégante simplicité et une dignité de style absolument nécessaires dans les lettres d'affaires; faites-y une grande attention. Que vos périodes soient harmonieuses, sans être travaillées; qu'elles ne soient pas trop longues, car cela occasionne toujours de l'obscurité. Je ne ferois pas mention de l'orthographe, si vous n'étiez pas souvent en défaut à ce sujet; ce qui vous exposera au ridicule, vu que personne ne doit manquer sur ce point. Je souhaiterois aussi que votre écriture fût plus belle; et je ne puis concevoir pourquoi vous n'écrivez pas mieux, puisque tout homme peut écrire aussi-bien que bon lui semble. Vous ne devez pas négliger la propreté, en pliant vos lettres, de les bien cachetter, et de bien adresser vos paquets, quoique je puisse avancer que vous pensez que la chose n'en vaut pas la peine. Il y a quelque chose dans l'extérieur même d'un paquet, qui peut plaire ou déplaire; par conséquent cela mérite attention.

Vous dites que votre temps est très-bien

employé, et vous avez raison; mais vous n'en êtes encore qu'à la première ébauche, à la surface des affaires, qu'il est nécessaire de connoître d'abord; cela applanit le chemin pour un homme d'esprit et intelligent. Les affaires n'exigent pas des talens supérieurs, comme bien des gens se l'imaginent. De la méthode, de l'activité, et de la discrétion feront plus dans le monde, accompagnées d'un gros bon sens, que le génie dénué de ces qualités. *Par negotiis, neque supra*, c'est le véritable caractère d'un homme d'affaires; mais cela suppose beaucoup d'attention, point d'absence d'esprit, et une attention qui se porte facilement d'un objet à l'autre, sans être absorbée par aucun.

Soyez sur vos gardes contre la pédanterie et l'affectation de paroître affairé, défaut assez ordinaire aux jeunes gens. Ils paroissent pensifs, se plaignent du poids des affaires, font les mystérieux, et font parade d'être initiés dans des secrets qu'ils ne connoissent pas. Au contraire, ne parlez jamais d'affaires qu'à ceux avec qui vous devez les discuter; et apprenez à paroître de loisir et sans occupation lorsque vous êtes le plus affairé. Sur-tout le *volto sciolto*, avec les *pensieri stretti*, sont ce qu'il y a de plus nécessaire. Adieu.

LETTRE CCXX.

du 30 Décembre 1751.

Les Parlemens de France sont des Cours de justice, comme les nôtres de *Westminster*. Ils suivoient anciennement la cour, et administroient la justice en présence du Roi. Philippe le Bel fut le premier Roi qui fixa le Parlement à Paris par un édit rendu en 1302. Il consistoit alors en une seule Chambre, qui s' appelloit *la Chambre des Prélats*. La plupart des membres étoient ecclésiastiques; mais la multiplicité des affaires fit créer plusieurs autres Chambres; il y en a à présent sept.

La Grand' Chambre est la cour suprême de justice, à la quelle on appelle de toutes les autres.

Les cinq Chambres des Enquêtes sont comme nos Cours des *Plaids communs* et de l' *Echiquier*.

La Tournelle est une Cour de justice pour les cas criminels, telle que notre *Old Bailey* et le *Banc du Roi*.

Il y a 12 Parlemens en France: Paris, Toulouse, Grenoble, Bourdeaux, Dijon, Rouen, Aix en Provence, Rennes en Bretagne, Pau en Navarre, Metz, Dole en Franche-Comté, Douay.

Digitized by Google

Il y a trois Conseils Souverains, qu'on peut aussi appeller Parlemens : ce sont ceux de Perpignan, Arras, et Colmar.

Si vous désirez d'autres particularités sur les Parlemens de France, lisez *Bernard de la Rochefavin des Parlemens de France*, et d'autres auteurs qui ont traité ce sujet d'après les principes de la constitution politique de la monarchie. Mais ce qui vaut encore mieux, conversez sur ce sujet avec des gens instruits et de bon sens ; ils vous informeront des occupations particulières des différentes Chambres, des affaires de leurs membres respectifs, comme les Présidens à Mortier (ces derniers sont ainsi appellés à cause de leurs bonnets de velours garnis en or), les Maîtres des Requêtes, les Greffiers, le Procureur-Général, les Avocats Généraux, les Conseillers, etc.

Le grand point qui fait naître les contestations est le pouvoir que s'attribue le Parlement de Paris dans les affaires d'Etat, et que la Couronne lui dispute. Il prétend remplacer les Etats Généraux, quand ils avoient coutume de s'assembler (je pense que la dernière fois arriva pendant le règne de Louis XIII en l'an 1616). La Couronne rejette ces prétentions, et ne veut regarder les Parlemens que comme des Cours de Justice. Mézeray semble être du côté du Parlement dans cette question, qui mérite bien vos recherches. Quoi qu'il en soit,

le Parlement de Paris est certainement un corps très-respectable et très-respecté dans tout le royaume. Les édits de la couronne, sur-tout ceux pour lever des taxes sur les sujets, doivent être enrégistrés au Parlement; je ne dis pas afin qu'ils aient leur effet, car le Roi se charge de ce soin, mais pour sauver les apparences, se procurer le consentement de la nation, et prévenir les murmures. Le Roi, tout absolu qu'il est, n'aime pas cette opposition et ces vigoureuses remontrances que font les Parlemens. Plusieurs de ces pièces détachées méritent d'être recueillies. Je me souviens d'une remontrance du Parlement de Douay, il y a un an ou deux, au sujet du Vingtième, si je ne me trompe: c'étoit, selon moi, une des plus belles et des plus éloquentes compositions que j'eusse jamais lues. Ils s'avouoient eux-mêmes esclaves, et faisoient voir leurs chaînes; mais ils supplioient Sa Majesté de les rendre plus légères et moins dures.

Les Etats de la *France* étoient les Assemblées générales des trois Etats ou Ordres du Royaume, le Clergé, la Noblesse, et le Tiers-Etat, c'est-à-dire le Peuple. Le Roi les assembloit dans les affaires les plus importantes de l'Etat; ils étoient comme nos Pairs, nos Communes, et notre Clergé dans le Parlement. Notre Parlement constitue nos Etats, et les

Parlemens de *France* ne sont que des Cours de Justice.

La Noblesse consistoit en toutes les personnes de naissance, gens d'épée ou de robe, excepté ceux qui étoient choisis par le Tiers-Etat comme leurs Députés aux Etats Généraux, ce qui arrivoit quelquefois. Le Tiers-Etat étoit exactement notre Chambre des Communes, c'est-à-dire le Peuple, représenté par des députés de leur choix. Ceux qui avoient les places les plus considérables dans la robe, assistoient à ces assemblées comme commissaires de la couronne. Les Etats s'assemblèrent pour la première fois sous le règne de Pharamond en 424, lorsqu'ils confirmèrent la Loi Salique. Depuis ce temps ils se sont assemblés fréquemment dans des occasions importantes, comme pour déclarer la guerre et faire la paix, pour réformer les abus, etc.; en d'autres temps, aux couronnemens et aux mariages des Rois, etc. François I les assembla en 1526 pour annuller le fameux Traité de Madrid, qu'il avoit signé et juré d'observer pendant sa captivité.

Ils donnèrent ombrage aux Rois et à leurs Ministres, et on les assembla rarement, à proportion que le pouvoir de la Couronne augmenta, et ils n'ont jamais reparu depuis l'an 1615. Richelieu vint, enchaîna la nation; Mazarin et Louis XIV appésantirent ses fers.

Digitized by Google

Il y a encore dans quelques provinces de *France*, qu'on appelle *Pays d'Etats*, des assemblées, qui sont une ébauche des Grands Etats, comme en Languedoc et en Bretagne. Ils s'assemblent, ils parlent, ils murmurent, et à la fin se soumettent à ce que le Roi ordonne.

Indépendamment de l'utilité réelle de ces connoissances pour un homme d'affaires, il est honteux à qui que ce soit de les ignorer, sur-tout après avoir resté long-temps dans le pays.

LETTRE CCXXI.

du Janvier 1752.

La paresse d'esprit, ou l'inattention, ne sont pas moins ennemies du savoir que l'incapacité; car quelle différence y a-t-il entre un homme qui ne veut pas, ou celui qui ne peut pas s'instruire? Le premier est très-blâmable, et le dernier n'inspire que de la pitié. Néanmoins combien de personnes y a-t-il qui sont capables de s'instruire, et qui par paresse, par inattention, ou par manque de curiosité et d'émulation, ne veulent pas même savoir ce qui se présente devant eux, bien moins se don-

ner la peine d'acquérir des connoissances utiles?

Nos jeunes voyageurs Anglois se font généralement remarquer par leur négligence à se procurer toutes les connoissances utiles qu'ils devroient acquérir dans les pays étrangers, puisqu'ils voyagent dans ce dessein. Cependant, à cet âge, les connoissances les plus utiles sont les plus faciles à acquérir; la conversation est le meilleur livre où l'on peut les puiser. A présent que vous avez passé l'étude seche des grammaires, il ne s'agit que d'en tirer parti pour semer des fleurs dans la conversation. Combien de nos jeunes gens ont séjourné un an à Rome, et aussi long-temps à Paris, sans connoître l'institution et les loix du Conclave et du Parlement, faute de s'en être informés aux premières personnes qu'ils rencontrèrent dans ces villes, et qui auroient pû au moins leur donner des notions générales à ce sujet.

J'espère que vous serez plus sage, et que vous ne perdrez aucune occasion (car elles se présentent à toutes les heures du jour) de vous informer de la politique, de la constitution du royaume, et du gouvernement de la France. Par exemple, quand vous entendez faire mention du Chancelier et du Garde des Sceaux, ne vous est-il pas facile de demander, et aux autres de vous dire, quelle est la nature, le

pouvois, l'objet et quels sont les émolumens de ces deux emplois quand ils sont réunis, comme cela arrive souvent, ou séparés, comme ils le sont aujourd'hui?

Quand vous entendez parler d'un Gouverneur, d'un Lieutenant du Roi, d'un Commandant, ou d'un Intendant de Province, n'est-il pas naturel, n'est-il pas à propos et nécessaire pour un étranger de s'informer de leurs droits et priviléges respectifs? Et cependant j'ose dire qu'il y a peu d'Anglois qui sachent la différence entre le département civil de l'Intendant et l'autorité militaire des autres.

Quand vous entendez parler tous les jours du Vingtieme, qui fait cinq par cent, informez-vous si c'est une taxe sur les terres, sur l'argent, sur les marchandises, ou sur tous les trois; comment on leve cet impôt, et ce qu'il rapporte.

Quand vous trouverez dans des livres une allusion à des loix et à des coutumes particulières, remontez jusqu'à leur source. Pour vous en donner deux exemples, vous trouverez dans quelques comédies Françoises *cri* ou *clameur* de *Haro*; demandez ce que cela signifie: on vous dira que c'est un terme de loi de Normandie, qui signifie *citer*, *arrêter*, ou obliger quelqu'un de paroître dans les cours de justice pour des cas civils ou criminels. Ce mot vient de Raoul, Duc de Normandie, Prin-

ce renommé pour sa justice; de sorte que lorsqu'on commettoit quelque injustice, on crioit d'abord: *Venez à Raoul, à Raoul*; et par corruption l'on dit à présent *Haro*. Un autre terme c'est *le vol du chapon*, c'est-à-dire, un certain territoire contigu à la maison seigneuriale; c'est ce que nous appellons en Anglois *Demesnes*: il s'étend en France à environ 1600 pieds autour de la maison; ce qui suppose l'étendue du vol d'un chapon de la basse-cour. Ce petit district dépend de la maison, quoique le reste des terres soit divisé.

Je ne souhaite pas que vous soyez un Avocat François, mais je voudrois que vous connussiez les principes généraux de leurs loix sur des sujets dont on parle tous les jours: par exemple, les loix sur les descentes ou héritage des terres, sont-elles toutes dévolues au fils aîné, ou sont-elles partagées également entre tous les enfans du défunt? En Angleterre, toutes les terres dont le père n'a pas disposé par testament, reviennent au fils aîné, excepté dans le comté de Kent, où il y a une coutume particulière, qu'on appelle *Cavel-Kint*, en vertu de laquelle, si le père meurt *intestat*, tous ses enfanns partagent par égales portions. En Allemagne, comme vous savez, toutes les terres qui ne sont pas fiefs, sont partagées également entre tous les enfans, ce qui ruine

ces familles; mais tous les fiefs mâles de l'Empire reviennent, sans variation, à l'héritier mâle, ce qui soutient les familles. Je crois qu'en France les loix sur les héritages varient suivant les différentes provinces.

La nature des contrats de mariage mérite que vous vous en informiez. En Angleterre la pratique générale est que le mari s'empare de tous les biens de la femme; c'est pour cela qu'il lui accorde pendant sa vie une certaine somme pour ses habits et pour ses plaisirs, avec un douaire après sa mort. En France il n'en est pas de même, particulièrement à Paris, où la communauté des biens est établie. Toute femme mariée à Paris, si vous en connoissez, peut vous informer de ces particularités.

Ces choses-là, et d'autres du même genre, sont des objets utiles et raisonnables pour la curiosité d'un homme d'affaires et de bon sens. Si l'on ne les apprenoit que par des recherches laborieuses dans des livres *in-folio* et des manuscrits rongés des vers, je ne serois pas surpris qu'un jeune homme les ignorât; mais comme c'est le sujet fréquent de la conversation, et qu'on peut avec le moindre degré d'attention et de curiosité s'en instruire, il n'est pas pardonnable de les ignorer.

C'est pour cette raison que je vous ai indiqué

qué l'*Etat de la France*, l'*Almanach Royal*, et vingt autres livres semblables. Approfondissez.

Combien de fois n'ai-je pas regretté avec raison des négligences de cette sorte dans ma jeunesse! Et combien de peine n'ai-je pas eu depuis pour apprendre plusieurs choses, que j'aurois alors pu apprendre facilement! Epargnez-vous à présent, je vous en prie, cette peine et le regret dans la suite. Faites plusieurs questions, et ne cessez pas de vous informer, jusqu'à ce que vous soyez bien instruit. Ces questions raisonnables, loin d'incommoder les personnes à qui vous les demandez, et de leur paroître déplacées, sont, au contraire, un compliment tacite que vous faites à leur savoir; et l'on a meilleure opinion d'un jeune-homme qui semble empressé de s'instruire.

Je suis bien-aise que vous ayiez vu à Versailles tout ce qui mérite d'être vu; fréquentez les cours. Je conçois aisement les murmures des François au sujet des feux d'artifice: ils pensent qu'ils ne sont pas assez beaux, et que ce manque d'éclat dégrade leur Roi et la Nation. Et réellement, si les choses étoient toujours comme elles doivent être, lorsque les Rois donnent des fêtes, elles seroient toutes de la dernière magnificence.

Je vous remercie de la thèse de Sorbonne que vous avez dessein de m'envoyer, et je

suis impatient de la recevoir. Je vous prie de la lire auparavant avec attention, et de vous informer ce que c'est que la Sorbonne, par qui elle a été fondée, et à quel dessein.

Ne négligez pas la bonne compagnie, car ce n'est que dans le beau monde qu'on apprend la politesse, les manières, et les graces, sans lesquelles, comme je vous ai dit, il y a long-temps et avec vérité, *ogni fatica è vana*. Adieu.

Je vous prie de faires mes complimens à Milady Brown.

LETTRE CCXXII.

du 6 Janvier *V. S.* 1752.

Je vous ai recommandé dans ma dernière de vous informer de la constitution de cette fameuse société, la Sorbonne; mais comme je ne puis guères m'attendre à vos recherches, je vais vous dire en général quel est cet établissement: cela vous engagera peut-être à vous informer d'autres particularités que vous êtes plus à portée de connoître que moi.

Elle fut fondée par Robert de Sorbonne en 1253 pour seize pauvres étudians en théologie,

quatre de chaque nation de l'université, dont elle faisoit partie. Depuis ce temps, ce college a été étendu et enrichi, sur-tout par la libéralité et la vanité du Cardinal de Richelieu, qui y fit ériger un édifice magnifique pour la résidence de trente-six docteurs de cette société. Outre cela, il y a six professeurs et des écoles de théologie. Cette société a été long-temps fameuse pour les disputes théologiques. On y discute avec véhémence des matiéres inintelligibles, quoique jamais on ne puisse les définir par la raison. Les subtilités de la logique y insultent au bon sens, et les rafinemens sophistiques défigurent la beauté vraie et la simplicité de la religion. Une imagination extravagante forme des systêmes, que des esprits foibles adoptent aveuglément, et auxquels le sens et la raison s'opposent en vain. Leur voix n'est pas assez forte pour être entendue dans les écoles de théologie. On ne néglige pas la politique dans ces endroits sacrés; on y agite et on y décide des questions, selon le degré de respect, ou plutôt de soumission que le Souverain veut bien témoigner à l'église. Le Roi est-il esclave de l'eglise; quoiqu'il soit le tyran des laïques, on déclare damnable la moindre résistance à sa volonté. Mais, s'il ne veut pas reconnoître la supériorité du spirituel sur son temporel, ni même admettre *imperium in imperio*, qui est au

moins ce qu'ils exigent, c'est une chose méritoire, non seulement de lui résister, mais même de le déposer: et je suppose que les propositions hardies de la thèse, dont vous faites mention, sont en conséquence de la recherche que l'on veut faire des biens du clergé.

Je vous conseille d'aller à deux ou trois de ces disputes publiques, afin de vous informer de la manière et du sujet de ces exercices scholastiques: Je vous prie de vous souvenir d'y assister.

Mais il y a une autre société religieuse, ainsi appellée, dont les moindres circonstances méritent l'attention et fournissent des réflexions utiles. Vous devinez aisément que c'est la Société des R.R. P.P. Jésuites, établie depuis 1540. par une bulle du Pape Paul III. Ses progrès, et je puis dire ses victoires, ont été plus rapides que celles des Romains, puisque dans ce même siècle elle gouverna toute l'Europe, et dans le suivant elle étendit son empire dans tout l'univers. Son fondateur fut un officier Espagnol, perdu de débauches, Ignace Loyola, qui, l'an 1521, ayant reçu au siege de Pampélune une blessure à la jambe, devint fou des douleurs de sa blessure. Les reproches de sa conscience et la vie retirée qu'il fut obligé de mener, lui firent tourner la tête, et la lecture de la vie des Saints ne contribua pas à le remettre en

son bon sens. Il s'en fut à la *Terre-Sainte*, d'où il retourna en Espagne, où il commença à apprendre le latin et la philosophie à trente-trois ans; de sorte qu'il fit apparemment de grands progrès dans ces études. Afin de mieux réussir dans ses desseins, il choisit quatre disciples, ou plutôt quatre apôtres, tous Espagnols, savoir, Laynès, Salmeron, Bobadilla, et Rodriguez. It composa alors les regles et les constitutions de son Ordre, qui fut en 1547 appellé l'*Ordre des Jésuites*, à cause de l'église de *Jésus* à *Rome*, qui leur fut donnée. Ignace mourut en 1556, à l'âge de soixante-cinq ans, trente-cinq depuis sa conversion, et seize après l'établissement de sa Société. Il fut canonisé l'an 1609, et l'on ne doit plus douter qu'il ne soit à présent Saint dans le ciel.

Si l'on doit détester, comme ils le méritent, les principes moraux et réligieux de cette Société, on doit admirer avec justice la sagesse de ses principes de politique. En regardant cet ordre comme un corps, on le soupçonne des plus grands crimes: il a été convaincu de plusieurs; mais il a, ou échappé à la punition qu'il méritoit, ou triomphé dans la suite de ses accusateurs, comme en France sous le règne de Henri IV. Ces Pères ont directement ou indirectement gouverné les consciences et les conseils de tous les Princes Catholiques de

l'Europe; ils gouvernèrent presque la Chine pendant le règne de Cang-hi; et actuellement ils sont en possession du Paraguay en Amérique, et se prétendent indépendans de la couronne d'Espagne. Regardés comme faisant un corps, ils sont détestés même des Catholiques, sans excepter le clergé séculier et régulier; et néanmoins comme individus ils sont aimés, respectés, et ils gouvernent par-tout, où ils sont.

Il y a, je crois, deux choses qui contribuent à leurs succès : la première est cette obéissance passive, aveugle, illimitée qu'ils vouent a leur Général (qui réside toujours à Rome) et aux Supérieurs de leurs différentes maisons, qu'il nomme. Ils observent tous cette obéissance à un degré étonnant; et je crois qu'il n'y a pas une société dans le monde, dont tant d'individus sacrifient leur intérêt particulier à l'intérêt général de la société. La seconde, est l'éducation de la jeunesse, dont ils se sont emparés: c'est-là qu'ils donnent les premières impressions, qui sont les plus durables, et ces impressions sont toujours en faveur de la société. J'ai connu plusieurs Catholiques élevés par les Jésuites, qui, quoiqu'ils détestassent la société par raison et par connoissance, y sont demeurés toujours attachés par habitude et par préjugé. Les Jésuites connoissent mieux que personne l'importance

de l'art de plaire, et l'étudient plus que qui que ce soit; ils se font tout à tous pour en gagner un plus grand nombre. En Asie, en Afrique, et en Amérique ils deviennent plus qu'à demi-Payens, afin d'en convertir les habitans et en faire au moins de demi-Chrétiens. Dans les familles particulières, ils commencent à s'insinuer comme amis, deviennent favoris, et finissent par être directeurs. Leurs manières ne sont pas comme celles des autres ordres réguliers dans le monde; ils ont de la politesse, de la douceur, et des manières engageantes. Ils sont tous élevés avec soin pour cette destination particulière, à laquelle ils paroissent propres; c'est pour cette raison que la plupart des Jésuites excellent en quelque chose de particulier. Ils élevent même quelques-uns d'entre eux pour le martyre, en cas de besoin, comme le Supérieur d'un Séminaire des Jésuites à Rome dit à Milord Bolingbroke: *ed abbiamo anche martiri per il martirio, se bisogna.*

Informez-vous particulièrement de tout ce qui regarde cet établissement extraordinaire: allez dans leur maison, faites connoissance avec eux, entendez-les prêcher. Le prédicateur le plus brillant que j'aie jamais entendu, est le Père Neufville, qui, je crois, prêche encore à Paris: il est dans toutes les meil-

Digitized by Google

leures compagnies, et vous pouvez aisément faire sa connoissance.

Si vous voulez connoître leur morale, lisez les *Lettres Provinciales* de Pascal, où elle est développée d'après leurs écrits.

A tout considérer, il est certain qu'une société dont on dit si peu de bien, et dont on a une si mauvaise opinion, qui non seulement subsiste, mais même fleurit, doit être gouvernée par une politique profonde. On rapporte comme une preuve des talens supérieurs du Cardinal de Richelieu, qu'étant haï de toute sa nation et plus encore de son maître, il sut conserver son pouvoir malgré tous les deux.

Je souhaiterois que vous fissiez à présent tout ce que je souhaite que j'eusse fait à votre âge, et ne fis pas. Chaque pays a ses usages particuliers, dont on peut s'informer beaucoup mieux pendant qu'on y réside, qu'en lisant ensuite tous les livres du monde. Pendant que vous êtes dans les pays Catholiques, informez-vous de toutes les formes et rites de cette église si fertile en cérémonies : voyez leurs couvens d'hommes et de femmes, informez-vous de leurs regles et de leurs ordres, assistez à leur office. Fréquentez quelques parloirs, et voyez l'air et les manières de ces recluses qui font corps à part, et ne ressemblent à aucune autre société.

Digitized by Google

Quand vous apprendrez que quelque Anglois retourne dans son pays, envoyez-moi, je vous prie, toutes ces petites brochures, *Factums*, *Theses*, etc. *qui font du bruit*, *ou du plaisir à Paris*. Adieu, mon enfant.

LETTRE CCXXIII.

du 23 Janvier 1752.

Avez-vous vu la nouvelle tragédie de *Varon*, et qu'en pensez-vous? Ecrivez-le moi, car je suis décidé à former mon goût sur le vôtre. J'ai entendu dire que les situations et les incidens sont bien amenés, la catastrophe imprévue et surprenante, mais la poésie mauvaise. Je suppose qu'elle fait le sujet de toutes les conversations de Paris, où les femmes et les hommes s'érigent en juges et critiques de ces sortes d'ouvrages. De telles conversations, qui forment et perfectionnent le goût et aiguisent le jugement, sont sûrement préférables aux conversations de nos compagnies angloises, qui s'élèvent rarement au-dessus du *Bragg* et du *Whist*, et sont très-éloignées de fournir au plaisir et à l'instruction.

Je pense que la raison de cette différence

est que, comme les femmes en général donnent le ton de la conversation, nos Angloises ne sont pas à beaucoup près si instruites et si bien élevées que les Françoises. D'ailleurs, elles sont naturellement plus sérieuses et plus taciturnes.

Je souhaiterois qu'il se fît une composition entre les théâtres François et Anglois, pour que chaque partie se relâchât sur certains articles. Les Anglois devroient renoncer à la licence qu'ils se donnent de violer toutes les règles de l'unité; ils devroient cesser d'ensanglanter leur théâtre par des massacres, des tortures, des cadavres mutilés, et des corps morts, qu'ils produisent si souvent sur la scène. Les François devroient s'engager à y mettre plus d'action et moins de déclamation, et à ne pas confondre et entasser tant d'événemens à la fois, même jusqu'à l'invraisemblant, pour être attachés trop servilement aux unités. Les Anglois devroient restreindre la licence de leurs poëtes, et les François accorder plus de liberté aux leurs. Les poëtes François sont les plus grands esclaves de leur pays, et c'est beaucoup dire; les nôtres sont les sujets les plus effrénés de l'Angleterre, et c'est beaucoup dire. Après de telles conventions, on pourroit espérer de voir des pièces de théâtre, où la longueur d'une déclamation monotone ne nous endormiroit pas, ni une action barbare ne nous inspireroit

point l'horreur et l'effroi. L'unité de temps, étendue à trois ou quatre jours, et du lieu à une seule rue ou à une seule ville, me paroissent aussi naturels que de resserrer l'une dans les 24 heures et l'autre dans le même appartement.

On devroit avoir aussi, selon moi, plus d'indulgence que les François n'en accordent aux pensées et aux images brillantes; car, quoique j'avoue qu'il n'est pas fort naturel qu'un héros ou une princesse viennent débiter de beaux sentimens dans toute la violence de la douleur, de l'amour, de la fureur, etc., néanmoins cela me paroît aussi probable que de les entendre se parler à eux-mêmes une demi-heure; ce qu'ils doivent faire nécessairement pour suivre le fil d'une tragédie, sans avoir recours à une plus grande absurdité, les chœurs des anciens. Nous devons nous préparer à l'illusion en assistant à une pièce de théâtre; il faut se prêter au charme, et je suis enclin à porter cette complaisance un peu plus loin que les François.

Il faut que la tragédie grossisse les objets; autrement elle ne nous affecteroit pas. Dans la nature, les passions les plus violentes sont muettes: il faut qu'elles parlent dans la tragédie, et parlent avec dignité. De-là la nécessité de les écrire en vers; et malheureusement pour les François, leur langue, qui n'a pas assez d'énergie, les force d'avoir recours à la

rime. Ainsi Caton meurt à Paris en prononçant des rimes masculines et féminines, et rend le dernier soupir à Londres en vers blancs, plus harmonieux et plus corrects.

C'est autre chose dans la comédie, qui doit se borner à peindre la vie simple et commune. Chaque caractère devroit garder sur la scène la forme qu'il porte dans le monde. C'est pour cette raison que je ne puis approuver la rime dans la comédie, à moins qu'on ne la mette dans la bouche d'un poëte insensé. Mais il est impossible de se faire illusion au point (et cela n'est pas nécessaire dans la comédie) de supposer qu'un usurier trompe, ou un *Gros-Jean* se laisse tromper, l'un et l'autre en prononçant les vers les mieux rimés qu'on puisse entendre.

Quant aux Opéras, ils sont essentiellement trop absurdes et trop extravagans pour en faire mention. Je les considère comme une scène magique, inventée pour flatter l'œil et l'oreille aux dépens de l'esprit et du cœur; et je regarde des héros, des princes, et des philosophes qui chantent et qui riment, comme je vois des collines, des arbres, des oiseaux, et des bêtes danser au son de la lyre d'Orphée. Toutes les fois que je vais à l'opéra, je laisse mon bon sens et ma raison à la porte avec ma demi-guinée, et je ne garde pour moi que mes yeux et mes oreilles.

Digitized by Google

Je vous ai fait ma profession de foi en fait de poétique, et je reconnois avoir autant commis d'impiétés contre le goût de l'une ou l'autre nation, qu'un hérétique en commettroit en parlant de la religion de l'un ou l'autre pays; mais mon âge me donne à présent le privilège d'avoir un goût et des sentimens à moi, et de ne pas m'embarrasser de ce que les autres pensent à cet égard; avantage que la jeunesse, qui en a tant d'autres, ne peut s'arroger. Je suis obligé quelquefois de me conformer extérieurement, jusqu'à un certain degré, aux goûts, aux modes, et aux opinions etablies. Un jeune homme peut avec une modestie convenable différer, dans des sociétés particulières, de l'opinion et des préjugés publics; mais il ne doit pas les attaquer avec emportement, ni prononcer d'un ton décisif contre ceux qui les adoptent. Tâchez d'écouter et de connoître toutes les opinions; recevez-les avec indulgence, mais n'en adoptez qu'avec réflexion, et ne les exposez qu'avec modestie.

J'ai reçu une lettre du Chevalier Lambert, dans laquelle il me prie de lui procurer les remises de M. Spencer quand il ira en France; il me prie aussi de lui faire savoir au compte de qui il doit placer les ports de mes lettres. Je n'ai pas besoin de lui faire réponse, puisque vous pouvez exécuter cette commission.

Je vous prie de lui faire mes complimens, et de l'assurer que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour lui procurer les remises de M. Spencer; mais que le moyen le plus sûr seroit de s'adresser à Messieurs Hoare, qui sont les Banquiers de M. Spencer, et qui peuvent choisir celui à qui ils donneront son crédit. Quant aux ports de lettres, comme votre bourse et la mienne ne font à peu près qu'une, payez-les; je vous rembourserai.

Vos parens les Princes B*** seront bientôt avec vous à Paris, puisqu ils quittent Londres cette semaine. Quand vous leur parlez, je souhaite que ce soit en Italien; cette langue ne vous est pas encore assez familière.

Selon nos gazettes, il paroît qu'il y a en France une espèce de compromis entre le Roi et le Parlement par rapport aux affaires des hôpitaux, qui ne sont plus de la jurisdiction de l'Archevêque de Paris, et qui sont actuellement sous la direction de M. d'Argenson. Si cela est vrai, ce compromis, comme on l'appelle, est une victoire pour la cour, et une perte pour le Parlement; car si le Parlement avoit ce droit, il l'avoit aussi bien contre M. d'Argenson que contre l'Archevêque.

Digitized by Google

LETTRE CCXXIV.

du 6 Février 1752.

VOTRE critique de *Varon* est juste, quoique sévere. Vous autres critiques êtes aussi empressés à chercher une faute, que je le suis à trouver une beauté. Vous considérez les choses dans le jour le moins favorable, pour faire voir votre jugement, aux dépens du plaisir que vous auriez pû goûter. Mais moi, je les envisage dans celui qui est le plus favorable, afin de goûter plus de plaisir aux dépens de mon jugement. *A trompeur trompeur et demi* est joliment dit; et s'il vous plaît, vous pouvez appeller *Varon* un *Normand*, et *Sostrate* un *Manceau*, *qui vaut un Normand et demi*; et comme le dénouement est le résultat d'intrigues sur intrigues, il vous paroîtra indigne de la dignité d'une pièce tragique, et l'auteur plus propre à chausser le sabot que le cothurne.

Cependant, voyons si nous pouvons sauver l'auteur. La grande question, sur laquelle roule toute la pièce, est de découvrir et de déterminer quelle étoit cette *Cléonice*. Il y a des doutes sur son état; comment seront-ils éclaircis? Si l'on avoit arraché la vérité à *Va-*

ron (qui seul étoit dans le secret) par la torture, le dénouement eût été vraiment tragique. Mais peut-être que ce cruel expédient n' auroit pas réussi avec Varon, qui est représenté comme un homme hardi, déterminé, méchant, et désespéré dans cette conjoncture; car il étoit entre les mains d'un ennemi qui ne pouvoit lui pardonner, pour pourvoir à sa sûreté. C'est pourquoi la torture n'auroit pas arraché de lui la vérité; mais il auroit eu le courage de mourir avec une sorte de satisfaction, de laisser ses ennemis dans le doute et dans la confusion qui devoit nécessairement résulter de cette incertitude. L'auteur a donc inventé un stratagême, afin de découvrir ce que la force et la terreur ne pouvoient révéler, et un stratagême tel qu'aucun roi ou ministre n'auroit dédaigné de faire usage pour parvenir à cette importante découverte. Si vous appellez ce stratagême un *tour de finesse*, vous le dégradez et le rendez comique; mais si vous l'appellez *stratagême* ou *mesure*, il n' est pas indigne de la tragédie: c' est ainsi que le ridicule ou la dignité roulent sur un seul mot. On dit communément, et Lord Schaftesbury en particulier avance, que le ridicule est la pierre de touche de la vérité; car il ne laisse pas son empreinte quand il est déplacé. Je le nie. Une vérité qui se présente dans un certain jour, et qui est attaquée

Digitized by Google

par certaines paroles, par des gens d'esprit et d'enjouement, peut devenir et devient souvent ridicule, au point qu'on ne se souvient souvent de la vérité, que par rapport au ridicule.

Lorsque Marie de Medicis fut renversée dans la rivière, où elle pensa périr, on ne se seroit jamais souvenu de cet accident, si Madame de Verneuil, qui la vit, n'avoit crié: *la Reine boit*. Le plaisir ou la malice donnent quelquefois plus de poids au ridicule qu'il ne mérite. J'avoue que la versification est trop négligée et souvent mauvaise; mais, à prendre cette pièce en gros, je la lis avec plaisir.

S'il y a beaucoup d'esprit et de caractères dans votre nouvelle comédie, on peut excuser le manque d'intrigue. Ce que je considère particulièrement dans une comédie, c'est le dialogue et les caractères. Que les sots critiques analysent avec sévérité le fond de la pièce, je m'attache particulièrement au goût et aux ornemens.

Je suis bien-aise que vous soyez allé à *Versailles* voir faire le Prince de Condé *Chevalier de l'Ordre*. Je ne doute pas qu'à cette occasion vous ne vous soyez informé exactement de l'institution et des règles de cet Ordre. Si vous avez pris la peine de vous instruire à ce sujet, vous devez savoir qu'il fut institué immédiatement après le retour ou plutôt après la

Digitized by Google

fuite de Henri III de Pologne. Il en eut la première idée à Venise, où il avoit vu le manuscrit original d'un Ordre du *St. Esprit*, ou *droit Desir*, qui avoit été institué en 1352 par Louis d'Anjou, Roi de Jérusalem et de Sicile, mari de Jeanne Reine de Naples, Comtesse de Provence. Cet Ordre étoit sous la protection de St. Nicolas de Barri, dont l'image pendoit au collier de l'Ordre. Henri III, voyant l'Ordre de *St. Michel* prostitué et dégradé pendant les guerres civiles, institua ce nouvel Ordre du St. Esprit, et les conféra tous deux ensemble: c'est pour cette raison que tout Chevalier du St. Esprit est à présent appellé *Chevalier des Ordres du Roi*. Le nombre des Chevaliers a été différent, mais il est à présent fixé à cent, outre le Souverain. Il y a plusieurs Officiers qui portent le ruban de cet Ordre comme les autres Chevaliers; et ce qu'il y a de singulier, est que ces Officiers vendent fréquemment leurs emplois, mais ils obtiennent la permission de porter ensuite le *cordon bleu*, aussi-bien que ceux qui ont acheté leur emploi.

Comme vous résiderez long-temps en France, on doit s'attendre que vous serez au fait de tout ce qui regarde ce royaume. Et réellement l'histoire de tous les Ordres mérite que vous l'appreniez, parce que c'est un sujet dont on parle souvent, et on doit en savoir quel-

que chose, de crainte de tomber dans la même bévue d'un gros Danois à Paris, qui, en voyant l'Ordre du *Saint Esprit*, dit: Notre „ *Saint Esprit* chez nous est un *Eléphant*. "

Presque tous les Princes d'Allemagne ont aussi leurs Ordres, quoique le sujet de leur institution ne soit relatif à aucun événement intéressant; mais ils ont des Ordres pour faire voir qu'ils ont droit de les créer, comme quelques-uns de ces petits Princes, qui ayant *jus cudendæ monetæ*, empruntent de l'or pour dix shelings pour faire frapper un ducat. Néanmoins informez-vous de ces petits Ordres, sans les tourner en ridicule: vous trouverez toutes leurs couleurs dans les Prismes du Chevalier Newton.

Je vous remercie pour le Mandement de Monseigneur l'Archevêque; il est bien écrit et comme il convient à un Archevêque de s'exprimer. Mais je vous prie de ne pas perdre de vue un objet beaucoup plus important; j'entends les disputes politiques entre le Roi et le Parlement, le Roi et son Clergé: il semble qu'elles soient sur le point d'être conciliées, Je vous prie d'en savoir l'origine et les progrès.

J'ai reçu hier une Lettre de Madame de Montconseil, qui m'assure que vous avez fait des progrès *du côté des manières*, et pense que vous êtes *plus qu'à moitié chemin*. Je suis charmé

d'apprendre cela: si vous êtes à moitié chemin, vous parviendrez jusqu'à la fin de votre voyage, sans tomber en défaillance dans cette carrière. Pourquoi pensez-vous que j'ai cette affaire tant à cœur, et pourquoi est-ce que je vous répete si souvent ce sujet? c'est pour votre avantage et pour ma satisfaction. Comme je n'ai d'autre intérêt dans ces avis que celui qui vous touche, si vous savez que je suis en état de juger de ce qui vous est utile et nécessaire, il faut qu'en conséquence vous soyez convaincu de l'importance infinie d'un point que je prends tant de peine à vous inculquer.

J'ai appris que le nouveau Duc d'Orléans a *remercié Monsieur de Melfort*, et je crois *que ce n'est pas sans raison.* Il lui a des obligations; *cependant il ne l'a pas remercié en mari poli*, mais d'une manière brusque: il faut que *ce soit un bourru*. On m'a dit que les dévots enlevent des morceaux des habits de son père, comme des reliques: bien leur fasse! Vous pouvez juger de-là de quelles foiblesses est capable l'espèce humaine, et de l'indulgence que vous devez avoir pour ces foibles, dans tous vos plans et vos raisonnemens.

Etudiez les caractères de ceux avec qui vous avez à faire: sachez ce qu'ils sont, au lieu de penser à ce qu'ils devroient être. Adressez-vous

en général aux sens, au cœur, et aux foibles des hommes, mais rarement à leur raison.

Bon soir, ou bon jour, selon le temps que vous recevrez cette lettre de vôtre etc.

LETTRE CCXXV.

du 14 Février 1752.

Je crois que dans un mois j'aurai le plaisir de vous envoyer, et vous aurez celui de lire un ouvrage de Milord Bolingbroke en deux volumes in 8vo. sur l'usage de l'histoire, dans plusieurs Lettres à Lord Hyde, alors Lord Cornbury. Elle est actuellement sous presse. Il est difficile de déterminer si cet ouvrage plaira, ou instruira le plus. Il traite des faits les plus intéressans depuis la grande époque du traité de Munster, accompagnés des plus solides réflexions, et ornés de cette élégance de style qui lui est particuliére. Si Cicéron l'égale dans la pureté de style, il ne le surpasse pas; tout autre écrivain est obligé de lui céder la palme. Je vous conseillerois presque d'apprendre ce livre par cœur. Je pense que vous avez du goût pour l'histoire: vous aimez cette étude et vous avez de la mémoire pour retenir

ce que vous lisez ; ce livre vous en apprendra l'usage. Il y en a qui chargent leur mémoire de toutes sortes de faits historiques, sans distinction, comme d'autres chargent leur estomac de toutes sortes d'alimens. Les uns ne digèrent pas plus ce qu'ils lisent, que les autres ce qu'ils mangent. Vous trouverez dans le livre de Milord Bolingbroke un spécifique infaillible contre ce mal épidémique.

Je me rappelle une personne qui avoit lu l'histoire sans ordre et sans discernement, et qui avoit voyagé dans la Valteline. Il me dit que c'étoit un misérable pays, et une grande erreur de la part du Cardinal de Richelieu de faire un pareil trajet, et d'engager la France à tant de dépenses à ce sujet. Si mon ami avoit lu l'histoire comme il auroit dû le faire, il auroit sçu que le grand objet de ce Ministre étoit de réduire la puissance de la maison d'Autriche, en faisant couper, autant que possible, la communication de ses États les uns avec les autres. Cette réflexion auroit justifié le Cardinal dans son esprit par rapport à la Valteline. Mais il lui étoit plus aisé de raconter des faits, que de réfléchir et de combiner.

J'espère que vous ferez une observation, en lisant l'histoire; elle se présente naturellement, elle est très-vraie : c'est que plus de personnes ont fait figure et fortune dans les cours par leurs qualités extérieures, que par leurs grands

talens. Leur façons prévenantes, la politesse de leurs manières, leur air, ont fait percer leurs talens supérieurs, quand ils en avoient. Ils ont été favoris, avant que d'être ministres. Dans les cours la souplesse et la douceur des manières sont absolument nécessaires. Un sot qu'on offense, un valet de chambre qu'on traite avec dédain, peut vous faire plus de tort à la cour que dix personnes de mérite ne vous feroient de bien. Les sots et les petits esprits sont toujours jaloux de leurs dignités, ils n'oublient ni ne pardonnent jamais ce qu'ils regardent comme mépris. D'un autre côté, ils considèrent la civilité et un peu d'attention comme une faveur, et s'en souviennent avec reconnoissance: c'est les gagner à bon marché. Le Prince lui-même, qui est rarement le génie brillant de sa cour, vous estime par oui-dire, et ce sont ses sens qui l'engagent à vuos accorder sa faveur, c'est-à-dire, qu'il ne juge que de votre air, de votre politesse, et de votre manière de lui faire la cour. Il y a un habit de cour comme un habit de nôces, sans lequel vous ne pouvez être reçu. Ce vêtement est le *volto sciolto*, un air imposant, une politesse élégante, des manières aisées et engageantes, une attention générale, un air insinuant, et tout ce je ne sais quoi qui compose les graces.

Je viens d'être interrompu désagréablement

par une lettre, non pas de votre part, mais d'un de vos amis à Paris, qui m'apprend que vous avez une fièvre qui vous empêche de sortir. Je suis bien-aise d'apprendre que vous avez assez de prudence pour rester à la maison et vous ménager; un peu plus de prudence pourroit avoir prévenu cette indisposition. Votre jeune sang est échauffé, et comme vous avez bon appétit et bonne digestion, vous devriez conséquemment le rafraîchir par des purgatifs légers; une diéte de deux ou trois jours pourroit vous garantir des fièvres.

Lord Bacon, qui étoit un grand médecin dans tous les sens de ce mot, a cet aphorisme dans son *Essai sur la Santé*: *Nihil magis ad sanitatem tribuit quam crebræ et domesticæ purgationes*. * Par *domesticæ* il entend ces purgatifs simples que toute personne peut s'administrer, tels que du séné, des prunes et du séné bouillis ensemble, de la rhubarbe, une once et demie de manne dissoute dans de l'eau claire, avec le jus d'une moitié de citron pour le rendre agréable au palais. Ces évacuations aisées sont une précaution certaine contre les attaques des fièvres, auxquelles tout le monde est sujet à votre âge.

---

* „ Rien n'est plus avantageux à la santé que des „ purgatifs fréquens et simples. "

Je souhaite et j'insiste, lorsque quelque indisposition vous empêchera de m'écrire les jours fixes, que Christian le fasse et m'apprenne exactement comment vous êtes. Je ne m'attends pas de sa part au style épistolaire d'un Cicéron, mais je me contenterai de la simplicité et de la vérité Helvétique.

J'espère que vous étendez le cercle de vos connoissances à Paris et que vous fréquentez diverses compagnies; c'est le seul moyen de connoître le monde. Chaque compagnie diffère d'une autre à quelques égards, et un homme d'affaires doit dans le cours de sa vie tâcher de connoître tous les caractères. C'est un grand avantage de savoir la langue d'un pays où l'on voyage, et on peut considérer différentes compagnies comme différens pays; chacune a son ton, son langage, ses coutumes et ses manières. Connoissez-les toûtes, et vous ne serez surpris d'aucune.

Adieu, mon enfant. Ayez soin de votre santé; il n'y a point de plaisir sans elle.

Digitized by Google

LETTRE CCXXVI.

du 20 Février 1752.

DANS tous les systêmes de religion, de gouvernement, de morale, etc., la perfection est toujours l'objet qu'on se propose, quoique peut-être on ne puisse l'atteindre; au moins on ne l'a pas atteint jusqu'à présent. Néanmoins ceux qui visent ce but, en approchent de plus près que ceux qui par découragement, négligence, ou indolence, abandonnent au hazard l'ouvrage du jugement. Cette maxime est très-vraie dans la vie commune: ceux qui visent à la perfection en approchent de plus près que ceux qui, sans émulation et sans espérance d'y parvenir, se disent sottement: *personne n'est parfait; on ne peut atteindre à la perfection; c'est un effort chimérique; je ferai aussi bien que les autres: pourquoi donc me donnerois-je la peine d'être ce que je ne puis devenir, et que selon le cours ordinaire des choses je n'ai pas besoin d'être parfait?*

Je suis sûr qu'il n'est pas nécessaire de vous faire remarquer la foiblesse et la folie de ce raisonnement, s'il mérite ce nom. Cela décourageroit et empêcheroit les talens de se

développer. Au contraire, un homme de bon sens, avec de l'émulation, se dit à lui-même: *quoique le point de perfection (eu égard à notre nature) ne puisse être atteint, je consacrerai tous mes soins, mes efforts, mon attention pour y parvenir aussi près qu' il sera possible. J'en approcherai de plus près chaque jour, peut-être qus j' y arriverai à la fin; au moins (et la chose est en mon pouvoir) je ne m' en éloignerai pas.*

Il y a bien des sots qui me disent, en parlant de vous: *voudriez-vous qu' il fût parfait?* Je réponds: *pourquoi non? Cela lui feroit-il tort, ou à moi? —O! mais cela est impossible*, disent-ils. Je réponds: *je ne suis pas sûr de cela: la perfection n' est pas impossible relativement à quelques points; et ce qu' on appelle communément la perfection du caractère, je soutiens qu' on peut l' atteindre, et qu' il est dans le pouvoir de tout homme d' y parvenir. Il a*, disent ils, *une bonne tête, un bon cœur, un grand fonds de connoissance, qui augmenteront tous les jours; que pouvez-vous désirer de plus? —Je souhaiterois encore qu' il eût tout ce qui sert à orner le caractère et à faire un homme accompli. Sa tête, son cœur, ou son savoir y perdront-ils, s' il a toute la délicatesse possible dans les manières, les qualités les plus brillantes dans l' air et la façon de s' énoncer, les attentions*

les plus flatteuses, et les graces les plus engageantes? -- Mais tel qu'il est, disent-ils, *il est aimé par-tout où il est connu. --J'en suis charmé*, leur dis-je; *mais je souhaiterois qu'on l'aimât avant de le connoître, et qu'on l'aimât encore plus après l'avoir connu. Je souhaiterois qu'il fît souhaiter à ceux qui le voient, par son premier abord et sa façon de se présenter, de le connoître, et les disposât à l'aimer; cela lui épargneroit beaucoup de temps. --En vérité*, répondent-ils, *vous êtes trop délicat, trop minutieux, et vous exigez bien des choses de peu de conséquence.* Je reponds: *que vous connoissez très-peu la nature des hommes, si vous croyez que ces choses sont de peu de conséquence: on ne peut y faire trop d'attention; ce sont ces graces extérieures qui subjuguent le cœur, dont le jugement est toujours la dupe. Et je souhaiterois plutôt qu'il commît une erreur en fait de gammaire, d'histoire, ou de philosophie, etc., que dans les manières et la façon de se produire. — Mais considérez qu'il est fort jeune; cela viendra avec le temps. — Je l'espère; mais il faut que cela se fasse lorsqu'il est jeune, ou cela ne se fera jamais; il faut prendre le bon pli quand on est jeune, autrement il ne paroîtroit jamais aisé et naturel. — Eh bien!* disent-ils, en affirmant, au lieu de raisonnner, *soyez sûr qu'il fera fort bien, et vous avez*

bien raison d'être satisfait de lui. — J'espère et je crois qu'il fera bien; mais je souhaiterois qu'il fît au mieux. Je suis très-content de lui, mais je souhaite de l'être encore plus; je voudrois qu'il m'inspirât de l'orgueil. Je souhaite qu'il ait l'éclat, aussi-bien que le solide. — Avez-vous jamais connu quelqu'un qui réunit tous ces talens? — Oui, Milord Bolingbroke joignit à la politesse, aux manières, et aux graces d'un courtisan la solidité d'un homme d'état et le savoir d'un pédant. Il étoit l'omnis homo; et qu'est-ce qui empêcheroit, je vous prie, mon enfant d'être aussi parfait, s'il a, comme je crois, tous les autres talens que vous lui attribuez? Rien ne peut l'empêcher de réussir que la négligence, l'inattention à ces objets, que son bon sens lui dit être d'une conséquence infinie, et que je ne voudrois pas le croire capable de négliger ni de mépriser.

C'est-là, pour vous dire le vrai, le résultat de la conversation qui se passa hier entre Lady Hervey et moi sur votre sujet, et presque dans les mêmes termes. Je la soumets à votre décision; c'est à votre bon sens à vous déterminer et à vous faire agir en conséquence. La recette pour former ce composé est courte et infaillible; je vous la donne ici.

Fréquentez toutes les meilleures compagnies par-tout où vous êtes; soyez particulièrement

attentif à chaque parole et à chaque action. Imitez ceux que vous voyez se distinguer et se faire considérer par quelque qualité particulière; mêlez alors toutes ces différentes qualités, et produisez-les en compagnie.

La *Cénie* de Francis a été jouée ici deux fois avec un applaudissement presque universel; elle sera représentée ce soir pour la troisième fois. Je m'y rendrai. Je ne croyois pas que cette pièce eût si bien réussi, eu égard à ce que les spectateurs Anglois sont accoutumés aux meurtres, aux tourtures, et au poison dans toutes les tragédies; mais celle-ci affectoit si fort le cœur, qu'elle triompha des préjugés et de l'habitude. Toutes les femmes pleurèrent et tous les hommes furent émus. Le prologue, qui est très-bon, est de la composition de Garrick: l'épilogue est du vieux Ciber, mais corrigé, quoiqu'imparfaitement, par Francis. Il gagnera par cet ouvrage beaucoup d'argent, et sera par conséquent plus en état de vous prêter une pièce de six sols dans l'occasion.

J'ai vu dans les nouvelles publiques que le Parlement de Paris n'a pas obtenu ce qu'il désiroit par rapport aux hôpitaux; et quoique le Roi ne soutienne pas les prétentions de l'Archevêque, il a ordonné que les hôpitaux seroient sous la direction du Grand Conseil: de sorte que le Parlement est toujours débou-

Digitized by Google

té de ses prétentions. Cela vous engagera naturellement à vous informer de la constitution du Grand Conseil, des personnes qui le composent, de ce qui est de son ressort, et si l'on peut appeller, ou non, de ses décisions. Enfin, vous vous informerez de toutes les autres particularités qui pourront vous donner une notion distincte de cette assemblée. Il y a de plus trois ou quatre Conseils en France, dont vous devez connoître la constitution et l'objet. Je présume que vous êtes déjà instruit à cet égard; mais si vous ne l'êtes pas, ne perdez point de temps et informez-vous en. On apprend, comme je vous ai souvent dit, ces choses dans différentes compagnies Françoises, et non pas avec les Anglois, car il y en a peu qui prennent la peine de s'informer de ces particularités. Cueillez, à l'imitation de l'abeille, pour me servir d'une comparaison ordinaire, l'essence des fleurs par-tout où vous allez. Dans quelques compagnies, nommément parmi les fermiers-généraux, vous pouvez, en vous informant à propos, acquérir au moins une connoissance générale des affaires des finances. Quand vous êtes avec des gens de robe, tirez d'eux tout ce que vous pouvez par rapport à la constitution, au gouvernement civil, et ainsi de *cæteris*. Cela vous fait voir l'avantage de fréquenter diverses compagnies Françoises, avantage supérieur à tout ce

Digitized by Google

que vous pouvez apprendre, en passant les soirées avec des Anglois à Paris, sans même en excepter Milord A———e. L'amour de l'aisance, et la crainte de blesser la décence, peuvent vous engager à fréquenter vos compatriotes, car je vous crois un peu trop esclave de ces idées pour un jeune homme; mais je vous prie de résister à ces tentations puériles, et prenez sur vous de fréquenter ces assemblées, qui seules peuvent vous former l'esprit et les manières. Il ne vous reste que peu de mois à passer à Paris; profitez-en, allez dans toutes les maisons, étendez le cercle de vos connoissances, informez-vous de tout: de sorte que, lorsque vous quitterez cette capitale, vous soyez au fait et même en état d'expliquer tout ce que vous aurez appris.

LETTRE CCXXVII.

du 2 Mars 1752.

Ou en êtes vous pour l'Arioste? Avez-vous déjà parcouru ce composé ingénieux de fable et de verité, de sérieux et d'extravagant, de chevaliers errans, de magiciens, et tous ces di-

divers objets qu'il annonce au commencement de son poëme?

Le Donne, i Cavalier, l'arme, gli amori,
Le cortesie, l'audaci imprese io canto.

Je ne déciderois pas qu'Homère eût l'imagination plus fertile, ou fut un peintre plus excellent que l'Arioste. Qu'y a-t-il de plus voluptueux que la description de la personne et du palais d'Alcinoë? Qu'y a-t-il de plus extravagant et en même temps de plus ingénieux que d'imaginer aller chercher dans la lune l'esprit égaré d'Orlando, et d'en décrire les habitans? Le tout mérite votre attention, non seulement comme un poëme ingénieux, mais comme la source de tous les contes modernes, des historiettes, des fables, et des romans, comme les Métamorphoses d'Ovide l'ont été de la mythologie des anciens: outre cela, quand vous aurez lu l'Arioste, rien ne vous paroîtra difficile dans la langue Italienne. Vous lirez ensuite la *Jérusalem* di Tasso et le *Decamerone* di Boccaccio avec beaucoup de facilité; et quand vous aurez lu ces trois auteurs, vous aurez, selon moi, lu tous les ouvrages de génie qui méritent d'être lus dans cette langue, quoique les Italiens ne seroient guères satisfaits de moi s'ils m'entendoient parler ainsi.

Un homme distingué doit connoître tous les auteurs classiques de chaque langue, tels que Boileau, Corneille, Racine, Molière, etc. en François; Milton, Dryden, Pope, Swift, etc. en Anglois; et les trois auteurs, dont j'ai fait mention, en Italien: s'il y a de pareils auteurs en Allemand, c'est ce que j'ignore, et réellement je ne me donnerai pas la peine de m'en informer. Ces sortes de livres servent à orner l'esprit, à rendre l'imagination fertile, et font souvent les sujets des conversations dans les meilleures compagnies. Comme vous savez ces langues et que vous avez de la mémoire pour retenir ce que vous lisez, la connoissance de ces choses mérite bien les peines que vous vous donnerez, et vous mettra à portée de briller en compagnie. Ce n'est pas une pédanterie de les citer et d'y faire allusion; mais c'en seroit une à l'égard des anciens.

Parmi tous les avantages que vous avez reçus de votre éducation, je ne regarde pas celui de savoir plusieurs langues comme le moindre. Avec ces avantages, vous n'avez pas besoin de vous en rapporter aux traductions; vous pouvez converser et négocier avec les personnes de tout pays, ce qui manque à un homme qui converse ou qui negocie dans une langue que ceux avec qui il a à faire connoissent mieux que lui. Dans les affaires, la force et l'étendue d'une seule parole peuvent

faire beaucoup; et dans la conversation une pensée ordinaire, ou une excellente, peuvent gagner ou perdre, selon qu'on s'exprime avec élégance et qu'on se sert du mot propre : aussi, comme vous savez bien quatre langues modernes, je voudrois que vous les étudiassiez, ce qui vous coûtera peu de peine, afin de les connoître à fond et d'en sentir toute la délicatesse. Lisez quelques petits livres qui en traitent; faites des questions, qui traitent de leurs délicatesses, à ceux qui sont capables de vous répondre. Par exemple, dirois-je en François : la lettre que je vous ai *écrit*, ou la lettre que je vous ai *écrite*? En quoi je pense que les François diffèrent parmi eux *. Il y a une courte grammaire Françoise du Port-Royal, une autre du Père Buffier; toutes deux méritent que vous les lisiez, ainsi qu'un petit livre intitulé *Les Synonymes François*. Il y a des livres de cette espèce sur la langue Italienne; je vous recommande d'en lire quelques-uns. Peut-être il y en a de semblables dans la lan-

* Ils ne diffèrent point en cela : il faut absolument dire *la lettre que je vous ai écrite* : ils ne diffèrent que lorsque le nom suit le verbe; par exemple, ils n'ont pas encore décidé si l'on doit dire la lettre que m'a *écrite*, ou la lettre que m'a *écrit* votre frère. (*Note de l'Editeur.*)

gue Allemande; et comme vous la parlez, le mieux que vous la parlerez est sûrement un avantage.

Je pense que tout homme sensé voudroit faire tout ce qu'il fait avec élégance et justesse. Rien n'est plus agréable aux personnes d'une autre nation que de trouver un étranger qui s'est donné la peine de parler leur langue correctement: cela flatte leur orgueil national et leurs préjugés, dont tout le monde a une légère teinte.

L'*Eugénie* de Francis, que je vous enverrai, plaît ici à presque tout le monde de goût: les loges étoient remplies à la sixième représentation; mais le parterre et la galerie étoient déserts, c'est pourquoi on cessa de la représenter. Les malheurs seuls ne sont pas suffisans pour affecter des auditeurs Anglois; il leur faut des morts violentes, étant accoutumés depuis longtemps aux poignards, aux tortures, et aux empoisonnemens. Contre les règles d'Horace, ils souhaitent de voir Médée massacrer ses enfans sur le théâtre. Les sentimens étoient trop délicats pour les émouvoir, et on ne peut gagner leurs cœurs par capitulation; il faut les forcer par un assaut.

Vous verrez en peu de jours M. d'Aillon à Paris dans sa route pour Genève, où le Chevalier Hotham est à present et restera quelque temps.

LETTRE CCXXVIII.

du 5 Mars 1752.

Comme je n'ai reçu de vous aucune lettre par la poste ordinaire, je suis inquiet sur votre santé. Je suis sûr que vous m'auriez écrit, selon votre promesse et ma demande, si vous vous fussiez bien porté. Vous n'avez pas la moindre idée du soin que vous devez prendre de votre santé, et quoique je ne souhaite pas que vous soyez valétudinaire, il faut que je vous dise que la santé la plus robuste exige quelque attention pour la conserver. Les jeunes gens, qui s'imaginent avoir tant de temps et de santé devant eux, négligent ou épuisent l'un et l'autre, et se ruinent avant qu'ils s'en apperçoivent. Au contraire, en se ménageant également à ces deux égards, ils deviendroient riches, et bien loin d'interrompre leurs plaisirs, ils les augmenteroient et les prolongeroient. Soyez plus sage, et avant qu'il soit trop tard ménagez l'un et l'autre avec soin et frugalité, et ne consumez ni l'un ni l'autre qu'à bon intérêt et bonne caution.

Je vais à présent m'arrêter à l'emploi de votre temps; et quoique j'aie touché auparavant ce sujet, néanmoins il est trop essentiel,

et on ne peut le répéter assez souvent. Il est vrai que vous avez beaucoup de temps devant vous; mais à cette période de votre vie, une heure employée utilement peut contribuer à votre avantage plus que vingt-quatre dans un autre temps. A présent une minute vous est précieuse, et des jours entiers ne vous le seront peut-être pas tant dans quarante ans. Tout le temps que vous avez pour des lectures sérieuses, après celui que vous donnez à la bonne compagnie, sans laquelle vous ne pouvez connoître le monde, employez-le à lire quelque bon livre, qu'il faut toujours finir, et n'embarrassez pas votre esprit en même-temps d'une variété confuse de différens sujets. Je vous recommande de lire tout de suite *Grotius de Jure Pacis et Belli*, traduit par Barbeyrac, et le *Jus Gentium* de Puffendorf, traduit par la même main. Quand vous avez quelques quarts-d'heure de loisir, lisez des ouvrages d'esprit et de génie des meilleurs anciens ou modernes.

Quelque affaire que vous ayiez, faites-la à votre premier moment de loisir, jamais à moitié, mais finissez-la, s'il est possible, sans interruption. Il ne faut pas vaquer à ses affaires, en s'amusant à d'autres de peu d'importance; et vous ne devez pas dire comme Félix disoit à Paul: *je vous parlerai dans un temps plus favorable*. Le temps le plus convenable

pour les affaires est le premier qui s'offre; mais l'étude et les affaires indiquent en quelque sorte à un homme de bon sens le temps qui leur est propre : on perd le plus souvent beaucoup de temps, en choisissant mal, et en se servant de mauvaises méthodes pour les amusemens et les plaisirs.

Il y a bien des gens qui pensent qu'ils sont dans les plaisirs dès qu'ils ne sont occupés ni de l'étude ni de leurs affaires. Ils se trompent; ils ne font rien, et autant vaudroit qu'ils dormissent. Ils contractent l'habitude de l'indolence, ils ne fréquentent que les places où ils sont exempts de contrainte et peuvent se dispenser de toute sorte d'attention. Soyez sur vos gardes contre ce défaut, et que chaque endroit, où vous allez, soit ou le théâtre des plaisirs oisifs, ou une école d'instruction. Que chaque compagnie, où vous allez, satisfasse vos sens, étende vos connoissances, ou perfectionne vos manières. Fréquentez quelque endroit, où des gens d'esprit et de goût s'assemblent; allez dans d'autres où des personnes d'un rang supérieur et élevées en dignité commandent le respect et l'attention au reste de la compagnie : mais je vous prie de ne fréquenter aucun endroit neutre, où président l'oisiveté et l'indolence. Il n'y a rien qui forme tant un jeune homme que des compagnies respectables et composées de personnes de la

plus haute distinction, où les égards et une attention constante sont nécessaires. Il est vrai que c'est dans le commencement une contrainte désagréable, mais on s'y accoutume bientôt, et on est plus à son aise; mais l'avantage et la considération qui en résultent, vous dédommagent amplement de cette gêne. Ce que vous disiez, il y a quelque temps, du *Palais Royal* est très-vrai: pour un jeune homme de votre âge, la situation est assez désagréable; vous ne pouvez pas vous attendre qu'on ait pour vous une attention particulière, mais vous pouvez faire attention aux autres. Observez leurs manières, développez leurs caractères, et insensiblement vous serez initié dans la compagnie.

J'ai été obligé de passer par tout cela lorsque j'étois à votre âge. J'ai été quelques heures en compagnie, sans qu'on fît la moindre attention à moi; mais alors je faisois attention aux autres, et j'apprenois dans leur compagnie à me comporter mieux la première fois, jusqu'à ce que par degrés je devenois moi-même un des membres. Cependant j'eus grand soin de ne pas perdre mon temps dans ces compagnies où il n'y avoit ni plaisirs vifs, ni avantage à espérer.

La paresse, l'indolence, et la mollesse sont pernicieuses et malséantes à un jeune homme; qu'elles soient votre ressource dans quarante ans. Déterminez-vous, à tout événement,

quelque désagréable qu'il soit à certains égards et pour un certain temps, de fréquenter la compagnie la plus distingué et sur le meilleur ton de l'endroit où vous êtes, soit par le rang, soit par l'érudition des personnes qui la composent, soit par le bel esprit et le goût qui y règnent. Ce sont des lettres de créance pour les meilleures compagnies partout où vous irez dans la suite. Point de paresse et d'indolence, je vous prie; employez chaque minute de votre vie à des plaisirs actifs et à un emploi utile. Vous pouvez toujours percer dans les compagnies les plus illustres à force d'attention et de respect: avec un peu d'applaudissement et d'admiration, mérités ou non, vous êtes sûr d'être bien-venu parmi les savans et les beaux esprits. Il n'y a que trois sortes de compagnies propres à un jeune homme; il n'y a ni plaisir ni profit dans toutes les autres.

Je souhaite fort de lire la *Rome sauvée* de Voltaire; je suis sûr qu'elle sera de mon goût, précisément à cause des fautes que vos critiques sévères y ont trouvées. Je sacrifie volontiers en tout temps beaucoup de régularité à beaucoup de brillant; et pour le brillant, Voltaire n'a réellement point d'égal. La *Conspiration de Catilina* n'est pas un sujet heureux pour une tragédie: il est trop simple, et ne fournit au poete aucune occasion d'exciter

de tendres passions : le tout est un acte d'horreur prémédité. Crébillon sentoit ce défaut, et pour créer un nouvel intérêt, il a l'absurdité de rendre Catilina amoureux de la fille de Cicéron, et elle éprise du conjurateur.

Je suis bien-aise que vous soyez allé à Versailles, et que vous ayez dîné avec M. de Saint Contest. C'est la compagnie où vous pouvez apprendre les bonnes manières, et il paroît que vous avez eu les bons morceaux sur le marché. Quoique vous n'eussiez aucune part à la conversation du Roi de France avec les Ministres étrangers, et que probablement cela ne vous amuseit pas, pensez-vous qu'il n'est pas très-utile de l'entendre et d'observer la tournure et les manières des personnes de cette sorte? Il est extrêmement avantageux d'être au fait de tout cela. Il en est de même des personnes qui les approchent, telles que les Ministres d'Etat, etc.; et quoiqu'à votre âge vous ne soyez pas fait pour leur compagnie et qu'elle ne puisse pas vous satisfaire, vous y observerez et apprendrez ce qu'il sera nécessaire dans la suite que vous fassiez vous-même.

Dites au Chevalier Lambert que je lui ai transporté le crédit de M. Spencer. M. Hoare l'a aussi recommandé. Je crois que M. Spencer partira le mois suivant pour quelque ville de France, mais non pour Paris. Je suis sûr qu'il a besoin d'être francisé, car actuellement

Digitized by Google

il est tout-à-fait Anglois, et vous savez ce que j' en pense.

Je vous souhaite le bon soir.

LETTRE CCXXIX.

du 16 Mars *V. S.* 1752.

QUELS progrès faites-vous dans la plus utile et la plus nécessaire de toutes les etudes, celle du monde? Commencez-vous à en acquérir l' usage? Et votre expérience journalière, en vous perfectionnant, vous démontre-t-elle les progrès que vous avez faits? Vous me demanderez peut-être comment vous pouvez en juger vous-même. Je veux vous dire un moyen sûr de le savoir: examinez-vous, et voyez si vos notions du monde sont changées par l'expérience, et différentes de ce qu'elles étoient en théorie, il y a deux ans; cela seul est un indice favorable de votre avancement. Je me souviens qu'à cet âge toutes les notions que l'on forme sont erronnées; on n'a vu que peu de modèles, et non les meilleurs, sur lesquels on pourroit se perfectionner. On croit réussir en tout à force de vigueur et de résolution; on croit que l' art a quelque chose de bas, et que la souplesse et la complaisance sont le re-

fuge de la foiblesse et de la pusillanimité. Cette fausse nôtion a quelque chose de grossier; elle donne de la *brusquerie* et de la rudesse dans les manières. Les sots, qui ne peuvent jamais être détrompés, retiennent ces notions aussi long-temps qu'il vivent: la réflexion, avec un peu d'expérience, engage bientôt les gens de bon sens à se défaire de ces préjugés. Quand ils se connoissent mieux eux-mêmes et ceux de leur espèce, ils découvrent que la raison simple est de dix fois neuf enchaînée au char de triomphe du cœur des passions; par conséquent ils s'adressent au conquérant, et non pas au vaincu, le plus souvent. Vous savez qu'on doit s'adresser aux conquérans de la manière la plus modeste, la plus engageante, et la plus insinuante. Avez-vous découvert qu'on peut gagner les femmes par toute sorte de flatteries, et les hommes par une flatterie, ou autre? Vous êtes-vous apperçu combien de petites choses affectent le cœur, et comment elles sont sûres de le gagner entièrement? Si vous avez fait cette observation, c'est une preuve des progrès que vous avez faits dans la connoissance du cœur humain. Je voudrois essayer un homme qui a de la connoissance du monde, comme je voudrois essayer les connoissances qu'un écolier a acquises des beautés d'Horace, non pas en le faisant construire *Mecenas atavis edite Re-*

gibus, ce qu'il feroit aisément, mais en l'examinant par rapport à la délicatesse et à la *curiosa felicitas* de ce poëte.

On peut connoître, avec très-peu de connoissance et d'expérience du monde, les caractères décidés et qui frappent par leurs vives couleurs. Ces caractères ne sont pas communs, et font d'abord impression; mais pour distinguer les nuances presque imperceptibles et les gradations diverses de la vertu et du vice, de la raison et de la folie, de la force et de la foiblesse, dont les caractères sont communément composés, il faut avoir quelque expérience, avoir beaucoup observé et prêté une attention très-exacte. Dans les mêmes cas la plupart des hommes font la même chose, mais avec la différence de laquelle dépend le succès. Un homme qui a étudié le monde sait le temps et l'occasion d'agir; il a analysé les caractères auxquels il a à faire; la façon de s'adresser a eux, et ses raisonnemens sont à leur portée: mais un homme qui n'a que le sens commun, qui n'a raisonné que d'après lui même, et qui n'a pas conversé avec le monde, place mal-à-propos et à contretemps ce qu'il dit, court avec précipitation et sans jugement vers son but, et se casse le nez avant de l'atteindre. Dans les manières communes de la vie sociale, tout homme qui a du sens commun connoît les rudimens et l'A B C de la

civilité: son dessein est de ne pas offenser, il souhaite même de plaire; et s'il a un mérite réel, il sera reçu et souffert en bonne compagnie: mais il s'en faut de beaucoup que cela suffise; car quoiqu'il puisse y être admis, on ne le souhaite jamais; quoiqu'il n'offense pas, on ne l'aimera jamais; mais, tel qu'un petit état neutre et incapable de se faire respecter, environné de puissances formidables, aucune ne le craindra, ni ne recherchera son alliance, mais il sera envahi sucessivement par l'une ou par l'autre toutes les fois que ce sera leur intérêt: situation très-méprisable! Au contraire, un homme qui a observé avec une attention particulière, éprouvé les mouvemens divers du cœur humain et les artifices dont l'esprit est capable, et qui par une nuance peut tracer toute la couleur, qui peut employer à propos tous les différens moyens de persuader l'entendement et de subjuger le cœur, est presque sûr d'avoir des ennemis, mais il aura aussi des amis: on pourra le contrecarrer, mais il sera aussi soutenu; ses talens pourront exciter la jalousie de quelques-uns, mais l'art de plaire et de prévenir par ses manières engageantes le feront aimer du plus grand nombre: il obtiendra de la considération et du crédit. Plusieurs qualités doivent conspirer à former un tel homme; et pour se faire aimer et respecter en même temps, il faut qu'il ait des

agrémens et un mérite réel : les talens ne suffisent pas sans les graces, et celles-ci ne sont que de vaines décorations sans les autres. On acquiert du savoir par la lecture ; mais la connoissance du monde, qui est la plus utile, ne s'acquiert qu'en lisant les hommes et en étudiant leurs divers caractères. On croit généralement qu'il y a plusieurs mots synonymes dans chaque langue ; mais ceux qui étudient les langues avec attention, savent le contraire. Ils apperçoivent quelque petite différence, quelque distinction entre tous ces mots qu'on appelle communément *synonymes* : l'un a toujours plus d'énergie et de délicatesse que l'autre. Il en est de même avec les hommes ; ils sont tous semblables en général, mais en particulier il n'y en a pas deux qui se ressemblent exactement. Ceux qui ne les ont pas étudiés, les prennent communément pour ce qu'ils ne sont pas ; ils ne savent pas discerner les nuances et les gradations qui distinguent des caractères qui paroissent semblables. La compagnie variée est la seule école où l'on puisse acquérir cette connoissance. Vous devez être actuellement de la seconde classe dans cette école, et il est facile de parvenir en peu de temps à la première ; mais il faut alors que vous ayiez de l'application et de la vivacité, et il faut non seulement que vous supportiez la contrainte dans des compagnies supérieures, mais même

que vous désiriez de vous former selon ce *decorum*, au lieu de rechercher celle où l'on peut se dorloter dans le sein de l'indolence et de la paresse.

Dans le plan que je vous ai tracé dans ma dernière * pour ce que vous devez faire, j'oubliai de vous dire que si un Roi des Romains est élu cette année, vous assisterez à cette élection; et comme dans ces occasions tous les étrangers sont exclus de l'endroit de l'élection, excepté ceux qui appartiennent à quelque Ambassadeur, je vous ai déjà retenu à tout événement une place à la suite de l'Ambassadeur que notre Roi doit envoyer en qualité d'Electeur à Francfort, ou dans toute autre ville où se fera l'élection. De cette façon vous verrez non seulement cette cérémonie, mais vous serez au fait de toutes les circonstances de cette élection, qui sera vraisemblablement contestée par l'opposition de quelques Electeurs et par la protestation de quelques Princes de l'Empire. Cette élection, s'il y en a une, sera, je pense, une époque mémorable dans l'histoire; au moins différentes plumes s'exerceront: si l'épée n'est pas tirée à ce sujet, et si l'on ne verse pas de sang dans cette dispute, les compétiteurs n'épargneront pas l'encre.

---

* Cette Lettre manque.

Pendant cette contestation, vous pouvez piller impunément, et ajouter considérablement à vos connoissances sur le *Jus publicum Imperii*.

J'ai appris que la cour de Versailles à nommé le Président Ogier, homme très-habile dans les négociations, Ambassadeur à Ratisbonne, pour y souffler la discorde. Il faut avouer que la France a toujours profité habilement de sa garantie du Traité de Munster; ce qui lui a donné des prétextes fréquens de se méler des affaires de l'Empire. Quand l'Alsace fut cédée à la France par un traité, elle souhaitoit de posséder cette province comme fief de l'Empire; mais l'Empire étoit alors trop éclairé sur ses véritables intérêts pour donner dans ce piége. Toute puissance devroit avoir grand soin de ne pas donner le moindre prétexte à une autre de se mêler de ses affaires intérieures. La Suède a déjà ressenti les effets de la garantie que la Czarine s'arrogea dans la forme actuelle de son gouvernement en conséquence du Traité de Neustadt, confirmé ensuite par celui d'Abo, quoiqu'effectivement cette garantie fût plutôt une précaution contre les changemens que la Russie pourroit tenter de faire par rapport à la nouvelle forme de gouvernement établie en Suéde, qu'un droit qu'a la Russie d'empêcher les Suédois d'établir quélle forme de gouvernement il leur plaît. Lisez l'un et l'autre de ces Traités, si vous pouvez.

Digitized by Google

LETTRE CCXXX.

du 13 Avril 1752.

Je viens de recevoir votre lettre du 19 N. S., avec les pièces relatives à la dispute présente entre le Roi et le Parlement. Je vous les renverrai par Milord Huntingdon, qui sera bientôt à Paris, et qui vous remettra en même temps la pièce que j'oubliai, en faisant le paquet que je vous ai envoyé par l'Ambassadeur d'Espagne.

La représentation du Parlement est très-bien couchée, *suaviter in modo, fortiter in re*. Ils disent au Roi très-respectueusement que dans un certain cas, ce qu'ils croiroient criminel de supposer, ils ne veulent pas lui obéir. Ces remontrances tendent à ce que nous appellons ici les *principes de la Révolution*. Je ne sais pas comment l'Oint du Seigneur et son Vicegérent sur la terre, désigné par ordre divin, et qui ne doit rendre compte qu'à Dieu seul de ses actions, pensera ou agira aux premiers symptômes de raison et de bon sens qui paroissent en France; mais je prévois qu'avant la fin de ce siècle, le métier de *Roi* et de *Prêtre* ne sera pas la moitié si bon qu'il l'a été.

Digitized by Google

Duclos, dans ses réflexions, a raison d'observer „ qu'il y a un germe de raison, qui com„ mence à se développer en France. " Ce développement ne peut manquer d'être fatal aux prétentions du Roi et du Pape. La prudence peut dans plusieurs cas recommander une soumission entière à tous deux; mais quand cette ignorance, sur laquelle seule est appuyée la foi aveugle aux droits de l'un et de l'autre, n'existe plus, le vice-gérent de Dieu et le vicaire de Christ ne seront obéis et révérés qu'autant que ce que l'un ordonne et l'autre dit, sont conformes à la raison et à la vérité.

Je suis bien-aise que vous vous ménagiez comme si vous ne vous portiez pas bien; je suis sûr que c'est le moyen le plus vraisemblable de vous conserver en bonne santé. Ne vous surchargez plus l'estomac de pâtisserie, de crême, et d'autres alimens semblables, qu'on ne peut digérer; il n'est pas nécessaire que vous ne mangiez que du veau ou de la volaille, qui ne sont pas plus sains que le bœuf, le mouton, et les perdrix.

Voltaire m'a envoyé de Berlin son *Histoire du Siecle de Louis* XIV; elle est arrivée à propos: Milord Bolingbroke m'avoit justement appris comment on doit l'écrire. Je sens qu'elle aura presque autant de critiques que de lecteurs. Il faut que Voltaire soit critiqué; d'ailleurs celui qui plaît à presque tout le monde, doit

être attaqué, car tous les préjugés sont exposés dans son histoire, et nos préjugés nous gouvernent en nos maîtresses; mais nous n'écoutons la raison que comme une épouse, sans nous embarrasser de ce qu'elle dit. C'est l'histoire de l'entendement humain, écrite par un homme d'esprit à l'usage de ceux qui en ont: elle ne plaira pas aux têtes foibles, qui cependant ne la comprendront point; ce qui est communément la mesure de leur admiration. Les sots n'y trouveront pas ces détails minutieux et insipides, dont presque toutes les autres histoires sont chargées. Il nous dit tout ce qu'il faut savoir, et rien de plus. Ses réflexions sont courtes, justes, et en font naître à ses lecteurs. Exempt de préjugés religieux, philosophiques, politiques, et nationaux, plus qu'aucun historien que j'aie jamais lu, il rapporte tous les faits avec autant de vérité et d'impartialité que les bienséances, qu'on doit toujours observer, le lui permettent. On voit bien qu'il en dit souvent beaucoup moins qu'il ne feroit, s'il étoit plus libre. Il m'a fait connoître beaucoup mieux le siècle de Louis XIV, que les volumes sans nombre que j'ai lus sur ce sujet. Il m'a fait naître une réflexion que je n'avois jamais faite auparavant. La vanité, et non le savoir, portèrent ce Prince à encourager et à introduire les arts et les sciences dans son royaume. Il ouvrit un champ

plus vaste à l'esprit humain en France, et le porta à exercer ses facultés jusqu'à la plus grande perfection. Son siècle égala en tout, et surpassa à plusieurs égards, n'en déplaise aux pédans, celui d'Auguste. Les progrès furent grands et rapides, mais l'émulation étoit excitée par l'applaudissement et les récompenses d'un Prince vain, libéral, et magnifique. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il arrêta les opérations de l'entendement humain au point où il voulût, comme s'il eût dit : " tu iras jusque-là, et pas plus loin." Il étoit enclin à la dévotion et au despotisme: aussi ces matières ne furent jamais sous son règne discutées avec liberté en France; et les plus grands génies qu'aucun siècle ait jamais produits, n'élevèrent pas le moindre doute sur le droit divin des Rois, ou l'infaillibilité de l'Eglise. Poetes, orateurs, philosophes, ignorèrent leurs droits naturels, et baisèrent leurs chaînes. C'est aujourd'hui tout le contraire en France: la raison s'y développe, mais le génie et l'imagination y vont en décadence.

Je vous enverrai une copie de cette histoire par Milord Huntingdon, présumant qu'on ne permet pas qu'elle soit publiée et vendue à Paris. Je vous prie de la lire plus d'une fois et avec attention, sur-tout le second volume, qui contient un abrégé des choses les plus intéressantes, dont tout le monde parle et que

peu de personnes entendent. Il y a deux affectations puériles, que je suis fâché d'avoir rencontré dans ce livre; l'une est un changement total dans l'orthographe françoise; l'autre est qu'il n'y a pas une seule lettre capitale dans tout le livre, excepté au commencement d'un paragraphe. Je vois avec déplaisir *Rome*, *Paris*, la *France*, *Cesar*, *Henri* IV, etc. en petites lettres, et je ne conçois pas qu'il y ait aucune raison de retrancher de ces mots les capitales, malgré un long usage. C'est une affectation au-dessous de Voltaire. Je n'ai pas honte d'avouer qu'il me charme et m'inspire de l'admiration, soit comme prosateur, soit comme poete.

J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre de M. du Boccage, dans laquelle il dit: „ Monsieur Stanhope s'est jetté dans la poli„ tique, et je crois qu'il y réussira. " Vous avez raison, c'est votre destination; mais souvenez-vous que pour réussir dans les grandes choses, il faut auparavant apprendre à plaire dans les petites. Il faut que des manières engageantes et quelque chose de prévenant prépare le chemin à des connoissances supérieures et aux talens, afin qu'ils réussissent.

Les manières engageantes du feu Duc de Marlborough, et son air insinuant, engagèrent le Roi de Prusse à laisser ses troupes dans l'armée des Alliés, lorsque ni leurs représentations,

ni l'intérêt de ce Prince à la cause commune, n'avoient pu le persuader. Le Duc de Marlborough n'avoit aucune nouvelle raison pour le subjuguer; mais il avoit une manière à laquelle il ne put résister. Voltaire, entre mille coups de pinceau délicats dans ce genre, dit du Duc de la Feuillade „ qu'il étoit l'homme „ le plus brillant et le plus aimable du royau- „ me, et, quoique gendre du général et mi- „ nistre, il avoit pour lui la faveur publique." Plusieurs petites circonstances de cette sorte font souvent haïr un homme de grand mérite, s'il n'a pas le talent de plaire et de se faire aimer. Considérez seulement les circonstances où vous vous trouvez, et vous verrez que de tous les arts celui de plaire vous est le plus nécessaire; vous devez l'étudier et le savoir à fond. Un tyran disoit en mauvais politique *oderint, modo timeant*; un homme sage auroit dit *modo ament, nihil timendum est mihi*. Jugez, d'après votre expérience journalière, de l'effet avantageux de ce charmant je ne sais quoi, quand vous sentenz, aussi-bien que tout le monde, que dans les hommes il est plus puissant que la beauté.

Je désire fort de voir Milord et Milady ***, qui ne sont pas encore arrivés, parce qu'ils vous ont vu depuis peu; et je m'imagine toujours que je puis apprendre quelque chose de nouveau sur vous, des personnes qui vous ont

vu depuis peu. Ce n'est pas que je veuille m'en rapporter à leur relation, parce que je me méfie de leurs jugemens par rapport aux choses dont je m'informe le plus particulièrement. Ils ont gâté leur fils par une tendresse excessive. Ils lui ont fait croire que le monde étoit fait pour lui, et non pas lui pour le monde; et à moins qu'il ne réside long-temps hors de son pays et qu'il ne tombe entre bonnes mains, il exigera ce qu'il aura peine à rencontrer, la même attention et la même complaisance qu'ont eus pour lui son papa et sa maman. Je crains que M.*** ne se trouve dans ce cas: je crains qu'il ne se fasse donner quelque coup d'épée, et qu'il ne se voie emporté d'une mort violente avant d'avoir sçu vivre.

Quelque tour que vous preniez, vous ne pouvez me reprocher aucun de ces foibles. Je n'ai point eu pour vous de tendresse ridicule et déplacée: au-lieu de vous la faire sentir, j'ai pris tous les moyens possibles pour que vous la méritiez. Dieu merci, vous répondez à mon attente; au moins je ne connois qu'un article où vous n'êtes pas au point que je désirerois. Je souhaite que tout le monde vous aime autant que je vous aime. Adieu.

Digitized by Google

LETTRE CCXXXI.

du 30 Avril 1752.

Avoir du monde est, selon moi, une expression très-juste et très-heureuse. Elle comprend le savoir-vivre, le talent de se produire, les manières et les bienséances qu'on doit observer dans toutes les compagnies. Elle marque très-justement que quiconque n'a pas ces qualités, n'est pas du monde: sans elles, les plus grands talens sont presque inutiles, la civilité est absurde, et la liberté déplaît.

Un savant ecclésiastique dans son college d'Oxford, ou de Cambridge, raisonnera admirablement bien sur la nature de l'homme; il analysera profondément la tête, le cœur, la volonté, les passions, les sens, les sentimens, et toutes ces subdivisions métaphysiques qu'on ne comprend pas; et cependant il ne connoît pas l'homme, il n'a pas vécu avec lui, et il ignore tous les différens usages, habitudes, préjugés, et goûts, qui ont toujours sur lui quelque influence, et sont souvent les seuls mobiles qui le font agir. Il voit l'homme comme il voit les couleurs dans le prisme du Chevalier Newton, où l'on ne voit que les principales; mais un teinturier, qui a de l'ex-

périence, connoît toutes les différentes nuances, les gradations des couleurs, et l'effet que produit ce mélange. Il y a peu d'hommes qui soient d'une couleur décidée : la plupart sont composés de diverses nuances, qui changent comme les belles étoffes de soie, suivant le jour auquel elles sont exposées. L'homme qui a du monde connoît tout cela par son expérience et ses observations. Le philosophe vain et isolé n'a aucune connoissance sur ce sujet par sa théorie; sa pratique est bornée et fautive, et il agit d'aussi mauvaise grace qu'un homme qui s'aviseroit de danser sans avoir jamais vu personne, ni appris d'aucun maître à danser, mais qui auroit seulement appris les notes, qui désignent les danses, aussi-bien que les airs. Observez et imitez donc la façon de se présenter, l'art et les manières de ceux qui ont du monde : voyez par quel art ils font d'abord et rendent ensuite durable l'impression qui leur est favorable. On doit plus souvent ces impressions à de petites causes qu'à un mérite intrinsèque, qui est moins séduisant et n'a pas un effet si soudain. Les esprits forts ont sans doute un ascendant sur les esprits foibles, comme Galigaï Maréchale d'Ancre observa très-justement, lorsqu'à la honte de son siècle elle fut exécutée pour avoir gouverné Marie de Médicis par les prétendus arts du sortilége et de la magie; mais cet ascendant ne

s'acquiert que par degrés, et seulement par ces arts que l'expérience et la connoissance du monde apprennent. En effet, il y a peu de personnes assez foibles pour s'en laisser imposer par des airs de hauteur, quoique la plupart se laissent mener facilement. J'ai souvent vu des gens, avec des talens supérieurs, gouvernés par des personnes d'un esprit médiocre, sans connoître ni même soupçonner leur dépendance. Cela peut seulement arriver quand ceux qui ont moins de génie ont plus de dextérité et d'expérience du monde que les personnes qu'ils gouvernent. Ils voient la partie foible et qui n'est pas en garde, et c'est là qu'ils forment leur attaque; ils s'en emparent et tout le reste se rend à discrétion. Voulez-vous gagner les hommes et les femmes, comme tout homme de bon sens le désire? il faut du monde. Vous avez eu plus d'occasions qu'aucun jeune homme de votre âge d'acquérir du monde; vous avez été dans les meilleures compagnies des pays les plus civilisés de l'Europe, à un âge où les autres ont à peine été introduits en compagnie. Vous possédez toutes ces langues que Jean Trott parle rarement, et jamais bien; par conséquent vous ne devez être étranger nulle part. C'est le seul moyen d'avoir du monde: mais si vous n'en avez pas, et si vous n'êtes pas encore dérouillé, ne peut-on pas vous appliquer le *Rusticus expectat* d'Horace?

Cette connoissance du monde nous apprend plus particulièrement deux choses, qui sont d'une conséquence infinie, et vers lesquelles la nature ne nous porte pas; elle nous apprend à gouverner notre cœur et nos manières. Un homme qui n'a point de monde est quelquefois enflammé de colère, ou anéanti par la mauvaise honte, à chaque incident désagréable: l'une le fait agir et parler comme un fou, et l'autre le représente comme un sot; mais un homme qui a du monde ne paroît pas entendre ce qu'il ne peut ou ne doit pas ressentir. S'il commet quelque erreur, il la répare de sang froid, au lieu de la faire appercevoir par sa confusion, comme un cheval qui bronche. Il est ferme, mais complaisant et pratique cette excellente maxime *suaviter in modo, fortiter in re*. L'autre est le *volto sciolto*, les *pensieri stretti*. Les personnes qui ne sont pas accoutumés au monde, ont des manières qui parlent: elles montrent ainsi ce qu'elles n'ont pas assez d'esprit pour cacher.

Dans le cours du monde il faut qu'un homme affecte souvent un air aisé et tranquille dans des occasions désagréables: il faut qu'il paroisse content lorsqu'il est fâché: il faut qu'il ait l'art de recevoir avec un souris prévenant ceux avec lesquels il voudroit pouvoir mettre l'épée à la main. Dans les cours il faut qu'il se donne garde de découvrir sa pensée. Tout cela se

peut faire sans fausseté et sans perfidie, vu que dans ce cas on ne peut aller plus loin que la politesse et les manières; il faut s'arrêter tout court, sans la moindre assurance, ni aucune profession d'amitié feinte. Les bonnes manières à l'égard de ceux qu'on n'aime pas, ne sont pas plus contraires à la vérité, que *votre serviteur* au bas d'un cartel de défi: on est généralement convenu, et on entend ces choses dans leur vrai sens; elles servent à maintenir la décence et la paix dans la société. On se met seulement sur la défensive, sans employer des armes empoisonnées par la perfidie. La vérité doit être le principe invariable de tout homme qui a de la religion, de l'honneur, et de la prudence; mais il n'est pas obligé de dire toutes les vérités qu'il sait. Ceux qui sont faux peuvent être rusés, mais ne sont pas habiles. Le mensonge et la perfidie sont le refuge des sots et des poltrons.

P. S. Il faut que je vous recommande encore de prendre congé de toutes vos connoissances en France, de façon à leur faire regretter votre absence, et à leur inspirer le désir de vous voir de retour à Paris et de vous recevoir à bras ouverts dans leurs maisons; vous pourrez y retourner dans peu. Il ne faut pas vous exprimer d'une manière froide et purement civile, mais avec un air de sensibilité et d'intérêt. Reconnoissez les obligations que vous leur

avez pour les bontés dont elles vous ont comblé pendant votre séjour à Paris: assurez-les que par-tout où vous serez, vous vous les rappellerez avec gratitude. Témoignez-leur combien vous souhaitez de leur donner des preuves de votre tendre et respectueux souvenir; ajoutez qu'au cas que vous ayiez le bonheur d'aller dans quelque partie du monde, ou vous pourrez leur être de la moindre utilité, vous vous y employerez sans réserve. Dites cela, et beaucoup plus encore, avec emphase et d'un ton pathétique, car vous savez *si vis me flere*. Cela ne peut faire aucun tort, quand même vous ne retourneriez jamais à Paris: mais si le contraire arrive, comme il y a toute apparence, cela vous sera infiniment utile. Souvenez-vous aussi de ne pas omettre d'aller dans chaque maison où vous n'avez même été qu'une fois, afin de prendre congé et de vous recommander à leur souvenir. La réputation que vous laisserez dans un endroit où vous avez été, se répandra et vous annoncera dans vingt autres villes. Ce travail n'est jamais perdu.

Cette lettre vous fera voir que l'accident qui m'arriva hier, et dont parle M. Grevenkop, n'a aucune mauvaise conséquence: je l'ai échappé belle.

Digitized by Google

LETTRE CCXXXII.

du 11 Mai 1752.

Je romps ma parole, en écrivant cette lettre; mais je pèche du bon côté, puisque je fais plus que je n'avois promis. J'ai du plaisir à vous écrire, et peut-être que vous profiterez, en lisant ce que j'écris: l'un ou l'autre motifs est suffisant pour moi; je ne puis résister à tous les deux.

Par votre dernière j'ai calculé que vous quitterez Paris d'aujourd'hui en huit: dans cette supposition, cette lettre pourra vous parvenir avant que vous en partiez.

Le Colonel Perry est arrivé ici, il y a deux ou trois jours, et m'a envoyé un livre de votre part, le roman de *Cassandre* abrégé. Je suis sûr qu'on ne peut trop l'abréger. Si l'on extrait avec jugement l'esprit de cet ouvrage volumineux, il pourroit former un petit *in*-12, et il est étonnant qu'il y ait eu des gens assez désœuvrés pour écrire et lire tant de fadaises. C'etoit cependant l'occupation de mille personnes dans le dernier siècle; et c'est encore l'amusement secret des jeunes filles et des dames à sentimens, quoiqu'elles ne veulent pas en convenir. Une fille, malade d'amour, trouve

dans le Capitaine, dont elle est éprise, tout le courage et toutes les graces du tendre et accompli *Orondates*: et plusieurs Dames, qui filent les beaux sentimens, parlent le langage de la délicate *Clélie* au héros qu'elles voudroient engager à un amour éternel, ou s'écrient en soupirant:

Ah! qu'il est doux d'aimer, si l'on aimoit toujours!
Mais, hélas! il n'est point d'éternelles amours.

Il n'est pas cependant mal à propos d'avoir lu un de ces ouvrages extravagans (le meilleur de tous est celui de Calprenede), parce qu'on doit être en état de parler de tous les sujets dont les autres parlent quelquefois; et je ne voudrois pas que vous ignorassiez entiérement ce que les autres savent. C'est un grand avantage pour un homme d'être capable de parler sur toute sorte de sujets, ou d'entendre ceux qui en parlent, sans paroître absurde ou ignorant; car j'ai connu des gens qui ne disoient pas un mot, et qui écoutoient comme des sots et des ignorans. On découvroit cela à leur extérieur inattentif, qui n'indiquoit aucune connoissance de ce dont on parloit.

Je pense que c'est moins votre foible que ce-

celui des jeunes gens de votre âge; et si vous avez de la complaisance et de la souplesse, je ne connois aucune compagnie où il y ait apparence que vous soyez de trop.

Cette tournure aisée vous est à présent très-nécessaire, puisque vous êtes destiné d'aller à tant d'endroits différens; car, quoique les manières et les coutumes des différentes cours d'Allemagne soient en général les mêmes, chacune a quelque étiquette qui la distingue, quelque particularité qui la caractérise. Il faut que vous fassiez attention à toutes ces coutumes, et que vous les adoptiez immédiatement. Rien ne flatte plus et ne fait mieux accueillir les étrangers que cette conformité. Je n'entends pas par-là que vous deviez imiter l'air et les manières gênées de toutes les petites cours d'Allemagne, mais que vous vous prêtiez volontiers et suivîez les coutumes de l'endroit, par rapport au cérémonial, aux usages de la table, et au tour de la conversation, etc. Ceux qui viennent de Paris, ou qui y ont résidé long-temps, sont généralement soupçonnés, sur-tout en Allemagne, d'avoir du mépris pour tout autre endroit. Ayez soin de ne rien faire paroître de semblable dans votre extérieur ou par votre conduite; mais louez ce qui mérite de l'être, sans faire de comparaison avec ce que vous avez vu de mieux dans le même genre.

A Paris, par exemple, la cuisine Allemande est sans doute exécrable, et la Françoise délicieuse; néanmoins ne faites jamais l'éloge de la cuisine Françoise à une table Allemande, mais mangez ce que vous y trouverez de passable, dites que c'est bon, sans le comparer à rien de mieux. J'ai connu bien des butors d'Anglois, qui, lorsqu'ils étoient à Paris, ne se conformoient à aucune coutume Françoise; et quand ils étoient ailleurs, ne parloient que de ce qu'ils avoient fait, vu, et mangé à Paris.

On ne doit pas user sans distinction de la liberté Françoise à toutes les cours d'Allemagne, quoiqu'on puisse avoir cet air aisé, et dans quelques endroits plus que dans d'autres. Je suppose que les cours de Manheim et de Bonn sont un peu plus civilisées que les autres: celle de Mayence, qui est ecclésiastique, aussi-bien que celle de Treves, et qui ne sont ni l'une ni l'autre pas fort fréquentées par les étrangers, tiennent encore, je m'imagine, un peu des Goths et des Vandales. Il faut-là plus de réserve et de cérémonie; mais pas un mot de François. A Berlin, vous ne pouvez pas être trop François. Hanovre, Brunswick, Cassel, etc. sont un peu polies, mais pas encore assez.

Une autre chose que je vous recommande particulièrement, non seulement en Allema-

gne, mais dans tous les pays du monde où vous irez, est de donner une attention, je ne dis pas seulement apparente, mais réelle, à quiconque vous parlez ou qui vous parle ; il n'y a rien de si impoli et de si choquant, et que l'on pardonne moins, qu'un air inattentif lorsqu'on vous parle. J'ai connu plusieurs personnes qui se sont fait de mauvaises affaires pour des offenses que je regarde comme plus légères. J'ai vu bien des gens qui, lorsque vous leur parliez, au lieu de vous regarder et de faire attention à ce que vous disiez, portoient les yeux ou sur le plancher ou sur quelque autre partie d'un appartement, regardoient à la fenêtre, jouoient avec un chien, tournoient leurs tabatières, ou se nettoyoient le nez. Il n'y a rien qui découvre davantage un esprit frivole et futile, qui soit plus incivil et plus dégoûtant. C'est une déclaration manifeste que le moindre objet mérite plus votre attention que tout ce que peut dire la personne qui vous parle. Jugez des sentimens de haine et de ressentiment qu'un tel traitement doit exciter dans le cœur de toute personne susceptible d'amour-propre ; et je n'ai jamais connu aucun mortel qui en fût exempt. Je le répete, et il est fort nécessaire que vous vous souveniez de cela ; cette sorte de vanité et d'amour-propre est inséparable de la nature humaine, de quelque rang et de quelque con-

dition que l'on soit: même votre laquais aimeroit mieux être battu, que de recevoir des marques de mépris et de dédain. Soyez donc, je vous prie, non seulement en apparence, mais réellement, attentif quand on vous parle: de plus, prenez le ton, mettez-vous à l'unisson. Soyez sérieux avec ceux qui le sont, enjoué avec ceux qui sont gais, et badinez avec ceux qui aiment la bagatelle. En prenant toutes ces formes différentes, tâchez qu'elles vous paroissent toutes naturelles, sans gêne, ni affectation. Ce sont-là cette souplesse d'esprit et cette complaisance, dont l'usage du monde enseigne l'utilité et les moyens de l'acquérir.

Je suis bien sûr, au moins j'espère, que vous ne vous servirez jamais de cette expression sotte, qui est l'expression favorite et l'excuse des sots: „ je ne puis faire cela " quoique ce soit une chose qui n'est ni moralement ni physiquement impossible: „ je ne puis pas faire „ attention long-temps à la même chose " dit un sot, c'est-à-dire, qu'il ne veut pas.

Je me souviens d'un homme mal-adroit, qui ne savoit que faire de son épée, et qui l'ôtoit toujours avant dîner, en disant qu'il ne pouvoit dîner à son aise autrement. Sur quoi je ne pus m'empêcher de lui dire que je croyois réellement qu'il pouvoit la garder, sans aucun danger pour lui ou pour les autres. Il est honteux, il est absurde de dire qu'on ne peut pas faire ce que tout le monde fait.

Une autre chose contre laquelle je vous prie d'être en garde, c'est la paresse, qui a fait perdre à plus de personnes le fruit de leurs voyages, que peut-être tout autre défaut. Je vous prie d'être toujours en mouvement. Allez de bon matin voir ce qui est digne d'être remarqué, et le reste de la journée voyez les hommes. Si vous ne restez qu'une semaine à un endroit qui n'a rien de célèbre, voyez néanmoins tout ce qu'il y a à voir; informez-vous du nombre de ses habitans, et allez en autant de maisons que vous pourrez.

Je vous recommande aussi, quoique probablement vous ayiez pensé à cela auparavant, de porter dans votre poche une carte d'Allemagne, où les chemins de poste sont marqués, et quelque livre de voyages faits en Allemagne. La carte servira à imprimer dans votre mémoire les situations et les distances, et le livre vous indiquera les choses que vous devez voir, qui pourroient autrement échapper à vos observations; et quoiqu'elles soient peut-être en elles-mêmes de peu de conséquence, vous seriez fâché de ne les pas avoir vues, après avoir été dans cet endroit.

Après vous avoir ainsi préparé à votre voyage, Dieu vous conserve. *Felix faustumque sit!* Adieu.

Digitized by Google

LETTRE CCXXXIII.

du 27 Mai 1752.

Je vous envoie ici un manuscrit original d'un de nos amis, avec mes commentaires sur le texte, que j'ai si souvent paraphrasé, que je crois qu'il n'est pas possible de dire rien de nouveau à ce sujet. Néanmoins, je ne puis le quitter jusqu'à ce que je sois mieux convaincu que je ne le suis, que vous sentez toute l'utilité, l'importance, et la nécessité de cet avis. Votre panégyriste vous accorde tout ce qui satisferoit plus d'un père, et m'a reproché de ne pas me contenter de l'essentiellement bon; mais moi, qui ne suis à aucun égard semblable aux autres pères, je ne puis me contenter, comme eux, de l'essentiellement bon, parce que je sais que cela ne fera pas vos affaires dans le monde, tant que vous aurez besoin de quelques couches de vernis. Il y a peu de pères qui s'embrarassent de leurs enfans, ou au moins la plupart s'embarrassent plus de leur argent, et par conséquent se contentent de leur donner au plus juste prix l'éducation ordinaire, c'est-à-dire, l'école jusqu'à dix-huit ans, l'université jusqu'à vingt, et deux ans pour courir la poste à travers différentes villes de

l'Europe, impatiens jusqu'à ce que leurs enfans mal-instruits reviennent chez eux pour se marier, et, comme ils disent, pour se fixer. Parmi ceux qui réellement aiment leurs enfans, il y en a peu qui sachent comment leur témoigner leur tendresse déplacée lorsqu'ils sont parvenus à l'âge de raison, après les avoir gâtés eux-mêmes. D'autres aiment leurs enfans comme des mères, et ne font attention qu'à leur santé et à la vigueur de leur corps, sur quoi l'espérance de leur famille est fondée. Ils célèbrent leur jour de naissance, et se réjouissent comme les sujets du Grand Mogol, à proportion qu'ils acquièrent de l'embonpoint; pendant que d'autres ne s'attachent, comme ils pensent, qu'à ce qu'il y a d'essentiel, prennent plaisir à voir dans leurs héritiers leurs foiblesses et leurs imperfections favorites, qu'ils se sont donné la peine de leur inculquer. J'espère et je crois que j'ai évité ces erreurs dans l'éducation que je vous ai donnée. Aucune foiblesse de ma part n'a retardé vos progrès, aucune considération d'intérêt ne vous a arrêté dans votre carrière, et aucune rigueur n'a rallenti votre ardeur pour les études, ni formé d'obstacle à vos plaisirs. Mon dessein a été de poser pour fondement des connoissances solides et étendues: je n'ai rien épargné pour cela; mais je savois que cela seul ne suffisoit pas, et qu'il falloit commencer ensuite par orner et

embellir ces connoissances. A ce dessein, je vous ai répandu dans le monde, et vous avez été votre maître à un âge où les autres vivent dans la débauche et la crapule à l'université, ou sont envoyés dans les pays étrangers sous l'inspection de quelque gouverneur Ecossois, maussade et pédant. C'étoit le seul moyen de vous faire acquérir ces manières, cet air, et ces graces qui font briller le mérite, et sans lesquelles toutes les vertus morales et tout le savoir ne sont d'aucun usage dans les cours et le beau monde, et sont quelquefois même nuisibles. On les craint, et ceux qui les ont déplaisent comme des gens trop sévères, s'ils ne sont adoucis et introduits par les graces; mais il paroît qu'il y a encore quelque couches qui vous manquent de ces graces et de ce beau vernis qui est nécessaire.

Permettez-moi à présent de vous demander froidement et sérieusement pourquoi ces couches manquent. Vous pouvez aussi aisément les prendre, qu'il vous est facile de porter plus ou moins de poudre sur vos cheveux, plus ou moins de galon sur votre habit. Je ne puis donc assigner la raison pour laquelle elles vous manquent, c'est que vous n'êtes pas convaincu de toute leur valeur. Vous avez entendu dire à quelques jeunes Anglois étourdis: „ le diable emporte ces airs étrangers et maniérés: „ qu'on me parle d'une contenance fière et

„ mâle. Ils ne finissent pas avec leurs graces: „ ils babillent comme des maîtres de danse, „ ils sont mis comme des poupées; un bon „ Anglois vous battroit trois individus de cet- „ te espèce. " Mais que vos observations servent à vous désabuser. Je vais vous donner seulement un exemple, au lieu de cent que je pourrois vous produire, d'une fortune et d'une figure très-brillantes, qui n'ont eu d'autre fondement que ce bon ton, ces graces, et ces manières engageantes.

Entre vous et moi (mais il ne faut pas que vous me trahissiez), que pensez-vous de l'élévation de notre ami Lord Albermale? Qu'est-ce qui l'a fait Colonel d'un régiment des Gardes, Gouverneur de la Virginie, premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, et Ambassadeur à Paris, emplois qui montent à près de dix-sept mille livres sterling par an? Etoit-ce sa naissance? Non: un simple gentilhomme Hollandois. Etoit-ce ses biens? Non, il n'en avoit point. Etoit-ce son savoir, son génie, ses talens politiques, et son application? Vous pouvez me répondre à ces questions aussi aisément que je puis vous les demander. Qu'étoit-ce donc? Bien des personnes étoient surprises, mais je ne l'étois pas, puisque j'en sais la cause, que je vais vous dire. C'étoit son air, son ton, ses manières, et ses graces: il plut, il devint favori, et de favori il devint tout ce qu'il a été

depuis. Donnez-moi un exemple de mérite réel qui ait élevé quelqu'un à ce rang et à cette fortune, sans le secours des qualités extérieures.

Vous connoissez le Duc de Richelieu, à présent Maréchal de France, Cordon bleu, Gentilhomme de la Chambre, deux fois Ambassadeur, etc. Par quels moyens? Ce n'est pas par la pureté de ses mœurs, par son savoir profond, ou par une pénétration et une sagacité extraordinaire. La Duchesse de Bourgogne rafola de lui, et l'eut lorsqu'il n'avoit pas seize ans; cette fortune le mit en vogue parmi le monde. La fille aînée du Régent, Madame de Modène, l'eut ensuite; elle étoit sur le point de l'épouser. Les liaisons qu'il eut dans sa jeunesse avec des femmes de la plus haute distinction, lui donnèrent ces manières, ces graces, et ce ton de la bonne compagnie par excellence, que vous voyez qu'il a. Je vous assure qu'il n'a rien de plus, et que si vous le dépouillez de ses agrémens extérieurs, il seroit l'être le plus vil de l'Europe. Les hommes ou les femmes ne peuvent résister à un extérieur engageant; il faut que cela plaise et fasse impression. Il paroît que vous n'avez besoin que de quelques couches: je vous prie de ne pas perdre de temps à les acquérir; et à présent que vous êtes si avancé, finissez l'ouvrage. Ne pensez à rien d'autre jusqu'à ce qu'il soit complet. Une appli-

cation constante vient à bout de tout, et je sais que la vôtre ne peut être employée si bien qu'à cet objet, qui est absolument nécessaire pour faciliter les autres. Avec vos connoissances et vos talens, que ne pouvez-vous pas espérer, si vous les embellissez par les graces et les manières prévenantes? Mais sans elles, vous serez comme un homme fort agile d'une jambe et boiteux de l'autre. Il ne pourroit courir, et le défaut de l'une rendroit la bonté de l'autre inutile.

Mon intention a été, d'après mon plan général pour votre éducation, de vous rendre un homme universel. J'ai exécuté ce qui dépendoit de moi; le peu qui reste à faire dépend seulement de vous. Ne frustrez donc pas mes espérances, puisqu'il vous est si facile de les remplir. C'est votre intérêt que je vous prie de poursuivre; et c'est le seul retour que je souhaite pour tout le soin et l'affection de votre etc.

Fin du Volume Quatrième.

627091
SBN

Digitized by Google